

Université Djilali Liabes Sidi Bel-Abbès

Faculté des lettres, Langues et Arts

Département de langue française

Magister de Français

Option : Sciences des textes littéraires

L'avenir politique : une création littéraire

Utopie et dystopie dans *Ourania*, Jean-Marie Gustave le Clézio et *Globalia*, Jean-Christophe Rufin

Encadreur : Pr. Mokaddem Khédidja

Présenté par : HALLAL KARIM

Co-encadreur : Dr. Sehli Yamina

Membres du jury :

- Président : Dr Atmane Yahia Abdeldjebbar.....UDL SBA
- Rapporteur : Pr Mokaddem Khédidja.....UDL SBA
- Co-rapporteur : Sehli Yamina.....UDL SBA
- Examineur : Dr Benslim Abdelkrim.....C.U. Belhadj Bouchaib Ain Témouchent
- Examineur : Dr Ouardi Brahim.... Université Dr Moulay Tahar- Saida

Année universitaire : 2016/2017

Résumé

Cette étude aborde les relations entre littérature et politique à travers les concepts de l'utopie et de la dystopie. L'étude comparée d'*Ourania* de Jean-Marie Gustave Le Clézio et *Globalia* de Jean-Christophe Rufin est une occasion d'explorer la puissance de la fiction, en tant que création d'un « effet de monde ».

Une étude en trois actes : le temps de la renaissance de l'utopie, celui des politiques que ces deux récits dénoncent et annoncent à la fois, enfin le temps de la pensée utopique, où la littérature utopique comme expérience de pensée.

Les deux œuvres présentent sous un jour nouveau cette notion d'utopie, considérée non seulement comme un genre littéraire, mais comme un esprit, un signe politique à part entière. Elles tirent un signal d'alarme quant au bouleversement de nos sociétés. Elles manifestent surtout une volonté de réinventer les paradigmes historiques et politiques.

C'est une tentative d'éclipser les frontières et de dépasser la conception courante de l'utopie, toute réductrice qu'elle soit. Dégagé l'utopie des stéréotypes et des amalgames qui l'encerclent. L'utopie dans sa diversité exerce un incontestable pouvoir, une puissance d'action sur le réel. Elle aurait succombé et laissé le champ à son opposé la dystopie, nommée également anti-utopie et contre-utopie ; alors que nous serions simplement en présence d'une autre forme d'utopie. L'utopie comme la dystopie représente une espérance, un moyen d'enrichir la réflexion et l'imagination politiques. C'est en quoi, elles permettent de faire la jonction entre la politique et la littérature. Il s'agit d'interroger les liens qui unissent la démarche littéraire et la démarche philosophique, les zones de croisement entre ces deux démarches débordent. Les points de rencontre demeurent multiples, la littérature utopique donne à penser le monde à la philosophie politique.

Ces deux fictions questionnent les fondements du « vivre ensemble ». Elles révèlent les instruments du pouvoir et suggèrent d'autres alternatives. Elles modélisent aussi notre perception de l'avenir. Elles nous invitent à reconsidérer notre rapport au pouvoir et nous encouragent à redéfinir notre relation au monde.

Mots clés : Utopie. Dystopie. Politique. Pensée. Avenir. Pouvoir.

Introduction générale

Ce travail de magistère s'inscrit dans le cadre d'une recherche en littérature française, en particulier la littérature comparée. Il a pour objet, l'étude des relations entre littérature et politique, à travers l'étude comparée de deux romans : *Ourania* de Jean-Marie Gustave Le Clézio et *Globalia* de Jean-Christophe Rufin.

Ce choix est motivé par le constat d'une vitalité du genre utopique et de sa variante dystopique. Abondantes sont aujourd'hui les publications, les manifestations culturelles et scientifiques sur le sujet, ainsi que les expériences et initiatives diverses qui s'en réclament. C'est un genre qui permet de parcourir au plus près l'évolution des interrogations de la littérature et sur la littérature.

Dans un monde où les manifestations de la crise de l'humanité sont facilement visibles : replis, fermetures, protectionnisme, crises identitaires, peur de l'Autre et dissolution du tissu social. Le projet moderne basé sur la foi envers le progrès et l'amélioration de la condition humaine semble s'être écroulé. La première moitié du 20^{ème} siècle a fini par ensevelir les espérances d'hier et plongé l'avenir dans un horizon menaçant.

Pour parler d'utopie aujourd'hui et de cette manière éviter la censure, il faut au préalable ajouter des adjectifs tels réaliste, utile, constructive, concrète. L'utopie semble être perdue dans les archives de la pensée politique. Son usage semble être censuré. Herbert Marcuse confirme cet amer constat : « l'adjectif utopique ne désigne plus ce qui n'a pas de place, ne peut pas avoir de place dans l'univers historique, mais plutôt ce à quoi la puissance des sociétés établies interdit de voir le jour »¹. L'angoisse n'est plus dans un avenir incertain, car le monde vit sous le règne de l'immédiateté et de l'instantanéité.

La littérature et la critique littéraire des dernières décennies ont été marquées par la présumée fin des idéologies, la disparition des valeurs et idéaux politiques et du désintérêt croissant des gens pour la politique. Nonobstant, l'étude des relations entre littérature et politique jouit actuellement d'une faveur manifeste. Cela est dû à deux phénomènes : la fin de la guerre froide et l'essoufflement du « démon de la théorie » d'Antoine Compagnon. Les études utopiques sont florissantes, l'utopie représente un espoir, un moyen d'enrichir la réflexion et l'imagination politiques. Cette mise en relation permet après des décennies d'explorations

¹ Herbert Marcuse, *Vers la libération*, 1968, p.20. Cité par (Raymond Trousson, *D'Utopie et d'Utopiste*, L'Harmattan, Paris, 1998).

formelles d'articuler la littérature au monde réel. Une exhortation a repensé le monde différemment. L'attention portée sur la fiction est liée au fait que la fiction n'accoste en aucun cas la politique pour ainsi dire de face, elle détient une manière singulière d'en parler.

La présente réflexion sur l'utopie et la dystopie dans *Ourania* de Jean-Marie Gustave le Clézio et *Globalia* de Jean-Christophe Rufin s'inscrit dans la mouvance de nombreux travaux qui, depuis une dizaine d'années, s'efforcent d'interroger la notion de l'« être-ensemble » social et politique. Le retour de cette problématique révèle l'incapacité de notre époque à inventer des formes inédites de liens sociaux. La pensée utopique se donne comme objet le questionnement des concepts prépondérants de la modernité. Liberté, démocratie, individualité, collectivité, culture et économie sont quelques préfigurations des réflexions que fait naître l'utopie. Toujours intempestive, pour paraphraser Nietzsche, elle oriente ses propres concepts et ouvre ainsi le passage vers des possibles latéraux.

Toutefois, nous sommes obligés de relever que les études en rapport avec l'utopie demeurent lacunaires. De toute évidence, ces travaux négligent sa régénération présente, préférant s'accommoder de considérations historiques et conceptuelles. Notre recherche a pour dessein la mise en évidence des liens qui se tissent entre l'élaboration d'un monde romanesque et son pouvoir d'inventer de nouveaux codes établissant les règles du vivre en commun.

L'ambition de cette recherche est d'étudier les représentations de l'utopie et de la dystopie, de parcourir les grandes approches contemporaines mettant en jeu les rapports/apports entre fictions utopiques et la politique.

La lecture de *Politique de la littérature* de Jacques Rancière est un moment décisif dans notre réflexion. Effectivement, l'auteur distingue la politique de la littérature de la politique des écrivains. Pour lui : « l'expression "politique de la littérature" implique que la littérature fait de la politique en tant que littérature »². Le rapport entre politique et la littérature n'est pas exclusivement la politique des écrivains. Il ne s'agit pas de s'intéresser simplement aux engagements personnels des auteurs dans des luttes politiques ou sociales, ni de la manière dont figurent dans leurs œuvres des constructions sociales ou des mouvements politiques. Ainsi le choix d'intituler ce travail : *l'avenir politique : une création littéraire* signifie que la littérature est considérée comme le lieu même de la réflexion et de la pensée politique. L'hypothèse de

² Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007.p.7.

départ est que les fictions utopiques participeraient à une connaissance non fictionnelle du monde. Reste à déterminer comment et quels mécanismes sont à l'œuvre ?

Examiner les relations entre littérature et politique, en des termes autres que ceux d'engagement de l'écrivain et de message politique explicite, permet de détacher la littérature des angoisses du monde actuel. Par la voie de la littéraire, penser en creux la crise politique, économique et civilisationnelle qui affecte le monde. La littérature à l'instar d'autres pratiques artistiques devient le lieu d'expression de ces angoisses. Ainsi, elle se redonne des objets, traite à nouveau de l'homme et du lien social, elle renoue avec le récit.

Deux auteurs français emblématiques se distinguent : Jean-Marie Gustave le Clézio et Jean-Christophe Rufin. Ils mettent en fiction la mutation contemporaine de la pensée politique et de son imaginaire historique. Ils apportent une nouvelle vision du monde, une vision qui éclaire la réalité d'aujourd'hui. L'écrivain avec sa capacité d'anticipation peut, à travers une écriture, nous alerté sur des demains sombres et surtout ouvrir les voies d'un univers nouveau, celui du monde des possibles. Un monde des possibles où il ne s'agit plus pour l'homme de s'adapter au monde tel qu'il est, mais de créer un monde qui lui est adapté.

Jean-Marie Gustave le Clézio prix Nobel de littérature, publie en 2006 *Ourania*, une utopie littéraire, à une époque marquée par l'affaissement des ultimes utopies. Au demeurant, *Ourania* n'est pas une utopie abstraite, elle est une utopie « réel », inscrite dans un cadre géographique précis, celui du Mexique. Jean-Marie Gustave Le Clézio base son roman sur une cité ayant réellement existé au Mexique et qui y avait été érigé peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale : *Santa Fe de la Laguna*. Une cité qui se trouve actuellement dans l'état du Michoacán, état dont le chef-lieu est Quiroga en hommage à Don Vasco de Quiroga, nous y reviendrons dans le premier chapitre. S'il est beaucoup question de communautés idéales, Le Clézio ne perd pourtant jamais de vue le monde tel qu'il est. Il nous propose un portrait acerbe des méfaits de la modernité. Mais *Ourania* n'est pas uniquement le procès du capitalisme, de la globalisation, d'ailleurs la position de l'auteur à ce sujet est très claire : « l'on parle beaucoup de mondialisation aujourd'hui. On oublie que le phénomène a commencé en Europe à la Renaissance, avec le début de l'ère coloniale. La mondialisation n'est pas une mauvaise chose en soi »³. C'est un roman sous forme d'invitation, une invitation au voyage dans un monde où les rêves même s'ils sont délicats et éphémères peuvent être possibles.

³ Jean-Marie Gustave le Clézio, *Dans la forêt des paradoxes*, Conférence Nobel, la fondation Nobel, 2008, p.6.

Jean-Christophe Rufin, sa carrière de diplomate et sa vie d'homme engagé dans les organisations ont nourri son œuvre littéraire et apportent un regard inquiet sur le monde. L'auteur promène sa haine des radicalismes, des fanatismes, des rapports à l'autre conditionnés par la volonté de domination et d'asservissement. Jean-Christophe Rufin a obtenu le prix Goncourt en 2001 pour son roman, *Rouge Brésil*. Il publie *Globalia* en 2004. Le livre dénote la contradiction d'une société démocratique qui chercherait de manière désespérée à tenir ensemble les citoyens.

Nous allons considérer comment ces deux œuvres entendent rendre, et avec quels moyens spécifiques, le foisonnement et la modernité toujours radicale de l'utopie, ainsi notre problématique consisterait à déterminer concrètement, comment la création littéraire à travers l'utopie arriverait à faire advenir un nouveau champ de la pensée politique.

Le point de départ de la réflexion consisterait à émettre une première hypothèse. La fiction fabriquerait des normes : les œuvres littéraires en réactualisant la notion d'utopie, considérée non seulement comme un genre littéraire, mais comme une manifestation politique à part entière, témoigneraient d'une volonté de transformer les paradigmes historiques et politiques. À prendre part au débat politique, à investir la réalité et à véhiculer un savoir social. La seconde hypothèse vise à savoir si le recours à l'utopie ne serait pas une tentative de dévoiler un possible obstrué par les institutions (politiques, économiques et culturelles). Quels sont les moyens que l'utopie engage pour résister à cette tentative d'écrasement de la pensée ?

Ces deux livres nous interrogent sur les questions de responsabilité de l'acte et du choix, sur comment la littérature fait de la politique. Ils mettent en œuvre une relecture à la fois critique et mélancolique des expériences utopiques passées et explorent les contradictions du genre et l'avenir des contradictions à travers l'élaboration de dystopies que seul l'esprit utopique semble susceptible de décontenancer. Comme le traduit parfaitement l'expression d'Edgar Morin : « le renoncement au meilleur des mondes n'est nullement le renoncement à un monde meilleur »⁴.

Notre méthode de recherche est pluridisciplinaire, d'autant plus que l'étude du rapport entre littérature et politique exige la convocation de méthodes externes à la littérature, particulièrement celles des sciences humaines et de la philosophie.

Ce travail s'articulerait en trois chapitres : le premier « *Chroniques d'une renaissance* ». Il pour ambition de situer notre corpus par rapport à la tradition utopique. Il serait question de

⁴ Edgar Morin, *Pour et contre Marx*, Flammarion, Paris, 2012. Cité par (Céline Bryon Portet et Daniel Keller, « Les organisations utopiennes : du rêve à la réalité », *Communication et organisation* [En ligne], 48 | 2015, p.7)

dévoiler les mutations et les emprunts, les persistances et les écarts de l'utopie ou les traces de celle-ci dans notre corpus par rapport au genre utopique en général. Nous amorcerons notre analyse par le rappel des principaux architectes du projet utopique. À dire vrai, nous avons constaté qu'aucun consensus n'existe sur sa définition. L'utopie est plongée dans une confusion de définitions qui interdit au concept d'être opérant. Nous tenterons de présenter une définition qui synthétise la pluralité de l'utopie. Pour déterminer les points convergents et divergents entre l'utopie et la dystopie, nous allons aborder par la suite justement la notion de concept. Au bout du compte, les raisons historiques et politiques du tarissement de l'utopie à un moment de l'histoire seront scrupuleusement scrutées.

Le second chapitre « *Politiques de l'utopie* ». Politiques de l'utopie se sont les politiques que ses deux œuvres dénoncent et appréhendent à la fois. En préambule, relever le retour de la notion d'utopie sous une nouvelle forme et explorer les rapports entre l'utopie et la réalité. Nous reviendrons sur l'ambiguïté entre le réel et le fictionnel dont se jouent les deux romans où nous serons amenées à postuler que la fiction peut incarner une certaine forme de réalité. Nous traiterons d'un certain nombre de sujets politiques à l'œuvre dans notre corpus : la désintégration sociale et politique, l'exclusion et la peur comme des moyens d'intégrations. La dernière partie se focalisera sur l'organisation politique de *Globalia* et *Ourania* et les dispositions du pouvoir. La place de la jeunesse et de l'histoire achèveront notre réflexion sur les politiques de l'utopie.

Le dernier chapitre serait consacré à l'étude de la place et du rôle de l'utopie dans les deux œuvres ainsi qu'à l'instauration des normes sociales à travers le récit. « La pensée utopique » c'est une pensée inventrice d'une réalité. Cette réalité est l'aboutissement d'une pensée propre à la littérature utopique et dystopique. La philosophie c'est la capacité de penser le monde. Dans ce cas quel est le lien entre la philosophie et la littérature utopique, elle qui se veut une pensée ? Comment la littérature utopique s'articule-t-elle à la pensée politique pour créer une forme sociale inédite ?

Les deux œuvres interrogent plusieurs points : l'éducation, la société de consommation et les mécanismes au service de la domination. De même le statut de l'altérité, la diversité culturelle et aussi la marginalité enfin, l'individualisme et le communautarisme.

Il est manifeste que les trois chapitres seront traversés par une interrogation décisive, celle de savoir en quoi un texte littéraire serait producteur de pensée ?



Chapitre 1 : Chroniques d'une renaissance



Afin d'engager cette étude, il est essentiel de bien définir les notions que nous allons aborder, à savoir l'utopie et la dystopie. Il existe un manque flagrant entourant la définition de l'utopie et de surcroît la dystopie, aucun consensus n'existe. Cette cacophonie conduit à une impasse. Du moment où l'utopie baigne dans une multitude de définitions, elle se maintient dans une précarité perpétuelle. Il s'agit d'arracher l'utopie à ce tumulte pour lui donner une définition qui synthétise sa pluralité.

Nous essayerons de déterminer si la notion de concept est opérante dans le cas de l'utopie et si le roman dystopique est la suite logique de l'utopie ou bien son opposé. Mais avant d'esquisser les tendances théoriques entourant l'utopie, nous commencerons par un survol des principaux architectes qui ont été les pionniers à alimenter la réflexion autour de ce sujet. Les raisons de la déperdition de l'utopie dans les temps présents seront aussi à l'ordre du jour. Effectivement malgré un intérêt croissant ces derniers temps, aussi bien sur le plan de la recherche que de la production artistique, l'utopie demeure enfermée dans des cases préétablies. C'est justement l'occasion de revenir sur les raisons historiques et politiques qui ont conduit à ce que l'utopie aujourd'hui devienne synonyme d'illusion ou de chimère et surtout les ressources disponibles pour mettre un terme à cette confusion. La haine persistante de l'utopie est une preuve que l'utopie garde sa vitalité et son pouvoir puisqu'elle dérange encore immanquablement.

Entre temps, nous examinerons les liens qui unissent ou séparent l'utopie de la dystopie. Comment et pourquoi l'idéal utopique se transforme-t-il en effroi dystopique ? Est-ce que le discours dystopique constitue un contre discours utopique ou s'agit-il simplement de son extension sous une forme différente ? Et comment la dystopie arrive-t-elle à préserver l'utopie des dangers qui la menacent ? Voilà un ensemble d'interrogations auxquelles nous tenterons d'apporter des réponses satisfaisantes.

Ce chapitre vise avant toute chose à situer notre corpus par rapport à la langue tradition utopique. De cette manière, il sera commode de dégager les variations et les emprunts, le degré de fidélité et d'écart des deux romans par rapport au genre utopique en général. Ainsi, nous pourrions saisir au mieux le projet utopique et dystopique et sentir un tant soit peu le parfum de l'esprit utopique qui règne dans *Ourania* et *Globalia*.

1. L'UTOPIE UN CONCEPT BIEN RÉEL

L'utopie a connu un destin incertain à travers les siècles. De la renaissance jusqu'à nos jours, tantôt glorifié et célébré tantôt accusé et condamné. Il s'agit pour nous de revenir sur la genèse de cette idée à travers les fondateurs de cette mouvance, puis de revenir sur la conceptualisation et les diverses définitions de l'utopie. De dégager autant les variations que les emprunts présents dans les deux œuvres *Globalia* et *Ourania*. Enfin, définir comment les auteurs de notre corpus s'inspirent et s'ancrent dans cette longue tradition littéraire.

1.1. Les architectes de l'utopie

Il s'agit pour nous de relever malgré le retour de l'utopie dans la littérature, comment et pourquoi la notion d'utopie est généralement accusé, particulièrement au niveau de la recherche. De revenir aussi sur les trois périodes qui ont connu une floraison de l'utopie : Antiquité, Renaissance et 19^{ème}. De ce fait, montrer comment la pensée du progrès a permis cet épanouissement qui la conduit à conquérir toute l'Europe et démontrer la survivance d'utopies concrètes. Comment les auteurs de notre corpus rendent à leur manière hommage aux architectes de l'utopie. Par ailleurs, l'utopie ne s'est pas réduite à la littérature, elle a connu des extensions dans d'autres domaines. Cet âge d'or de l'utopie a laissé place à un climat de méfiance. Nous reviendrons donc brièvement sur les raisons qui ont conduit à la déperdition de l'utopie. L'ensemble des logiques et stratégies mises en place pour discréditer l'utopie sera examinée ultérieurement.

De nos jours, une simple évocation de l'utopie provoque la suspicion, sinon la haine pure et simple. Cette haine s'exprime de diverses façons, incluant le rejet de la politique et la contestation de la possibilité même d'un nouvel esprit utopique. C'est une notion qui semble appartenir à des temps archaïques, à des temps révolus.

Cette notion est dénigrée et délaissée au niveau de la recherche scientifique. Russell Jacoby fait remarquer à juste titre dans *The End of Utopia : Politics and Culture in an Age of Apathy* (1999), que les intellectuels universitaires⁵ ont fui les visions sociales libératrices pour se réfugier dans des substituts qui sont les *cultural studies* et le culte de la diversité et de l'altérité. Une façon à son avis de valider le statu quo social, tout en demeurant en apparence en phase avec des questions contemporaines.

⁵ « À propos de l'utopie », *Mouvements* 2006/3 (n°45-46), p231.

Pourtant, la question utopique réapparaît, à la fois dans la réflexion théorique et dans l'actualité littéraire : Antoine Volodine (toute l'œuvre depuis *Lisbonne dernière marge*, Minuit, 1990) ; Olivier Rolin, *Tigre en papier*, Paris, Seuil, 2002 ; Jean-Christophe Rufin, *Globalia*, Paris, Gallimard, 2004 ; Pierre Senges, *Commentaires sur les chemins de ronde*, extraits parus dans *R de réel*, volume UVW, avril-août 2004 ; J.M.G. Le Clézio, *Ourania*, Paris, Gallimard, 2006 ; Éric Chevillard, *Choir*, Paris, Minuit, 2010 et Linda Lê, *Cronos*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 2010.

Nous sommes en droit de nous interroger sérieusement sur ce qu'a été l'utopie autrefois, sur ce qu'elle est maintenant, fondamentalement sur son devenir. Certains considèrent l'utopie comme une maladie qui empêche de voir la réalité, une pathologie de la raison et de l'imagination, qu'il faut soigner par des doses fortes et renouvelées de réalisme, des injections de pragmatisme, des électrochocs de cynisme et de machiavélisme.

Les utopies semblent avoir fleuri essentiellement à trois époques : l'antiquité platonicienne, avec Platon, ses précurseurs pythagoriciens et ses successeurs hellénistiques ; la Renaissance humaniste, avec Campanella, Bacon et Morus et leurs continuateurs du 19^{ème} siècle, Harrington et Fénelon ; enfin, le 19^{ème} siècle avec entre autres Cabet, Bellamy, Morris. Plus finement, au cours des cinq derniers siècles, l'utopie, sous différentes expressions a principalement connu quatre périodes accrues : la littérature humaniste au 16^{ème}, le socialisme utopique au début du 19^{ème} siècle, les constructions théoriques à la fin du 20^{ème} siècle jusqu'à sa résurgence actuelle.

Le genre utopique a su séduire l'Europe tout entière, poussé par un désir et une conviction accrue envers le progrès. Nous pouvons relever l'apparition d'un certain nombre d'œuvres littéraires préoccupées par l'organisation de la société. Cette nouvelle littérature témoigne de la traduction progressive de l'espérance humaine à partir de la foi religieuse vers les idéaux du projet moderne d'émancipation :

Le progrès matériel s'affirme avec force pendant la période de croissance de la jeune civilisation occidentale, et une littérature d'avant-garde de plus en plus touffue et vigoureuse proclame la confiance des hommes envers ce progrès. Et c'est cette littérature qui donne le ton. Les premières utopies sont toutes progressives⁶.

⁶ Régis Messac, *Les premières utopies : suivi de La négation du progrès dans la littérature moderne ou Les antiutopies*. Paris, Éditions Ex nihilo, 2008, p.97.

Le genre a trouvé des représentants en Angleterre avec : *La Nouvelle Atlantide* (1627) de Francis Bacon. Avec *Les voyages de Gulliver* (1721) de Jonathan Swift et avec Daniel Defoe, en Italie avec *La Cité du Soleil* (1602) de Tommaso Campanella, Antonio Guevara avec *L'Horloge des Princes* (1555) en Espagne. Enfin en France, avec *L'Histoire du grand et de l'admirable Royaume d'Antangil* (1616) publié anonymement avec les initiales I.D.M.G.T.

Par ailleurs, de nombreuses communautés utopiques ont été fondées au cours des siècles, particulièrement pendant le 19^{ème} et le 20^{ème} siècle. *La New Harmony* de Robert Owen (1825), *L'Icarie* de Cabet (1840) *La Réunion* de Victor Considerant qui la fonda au Texas en 1855, le *Familistère* (1880) de Jean-Baptiste André Godin, héritier des phalanstères fouriéristes, sont les plus connues des utopies pratiques du 19^e siècle. *Auroville* de Mirra Alfassa sud-est de l'Inde, *Damanhur* en Italie près de Turin, le quartier de Copenhague *Christiana* au Danemark sont des exemples vivant encore aujourd'hui, très différents les uns des autres, mais ayant en commun le principe coopératif.

Le rêve et l'esprit utopique de ces précurseurs demeurent encore vivants. Le roman *Ourania* fait référence à un ceux qui un jour ont réalisé ce rêve, il s'agit de Don Vasco de Quiroga⁷. Écoutons le fondateur de la communauté scientifique de l'Emporio Don Thomas :

Nous sommes ici dans le pays rêvé pour les utopies. C'est hors du temps, c'est un peu nulle part. Du reste, c'est le seul endroit au monde où un homme, pas n'importe lequel, Don Vasco de Quiroga, le premier évêque du Michoacán, a réalisé à la lettre l'utopie de Thomas More, et mis en application tous ses principes, dans un village sur le bord du lac de Patzcuaro, à Santa Fe la Laguna, où il a fondé un couvent-hôpital avec des cellules, et réparti la population en phalanstères, et ce qu'il a fait existe encore aujourd'hui⁸.

L'Emporio est en quelque sorte la continuation du projet de Don Vasco de Quiroga. Don Thomas son fondateur à intégrer à sa communauté Uacus : « le premier représentant de sa communauté à intégrer une institution universitaire »⁹.

Par ailleurs, l'utopie ne s'est pas incarnée exclusivement dans les textes. Elle a investi d'autres domaines : l'architecture par exemple, avec la saline royale d'Arc-et-Senans dans le Doubs en France, conçu par Claude-Nicolas Ledoux dix ans avant la Révolution, sur ordre de Louis XV. Plus récemment la construction de Biosphère II initiée dans la péninsule italienne

⁷ Vasco De Quiroga, premier évêque de Michoacán, dans l'intendance de Valladolid, nouvelle Espagne. C'est un vertueux prélat, qui vivait au commencement du seizième siècle, et que les indigènes appellent encore leur père (Tata don Vasco). Quiroga devient surtout le bienfaiteur des Indigènes tocarques, dont il encouragea l'industrie. Ces institutions utiles se sont conservées jusqu'à nos jours in Gabriel Michaud, *Biographie universelle*, ancienne et moderne, vol 47, L.-G Méchaud, 1827, p545.

⁸ Jean-Marie Gustave le Clézio, *Ourania*, Gallimard, Paris, 2006, p.65.

⁹ *Ibid.* p.216.

par Alberto Magnaghi¹⁰ constitue une sorte de passage à l'acte. Biosphère II avait été pensée comme un *Micropolis*, assemblage de bâtiments individuels sous de vastes arches et des voûtes archaïques inversées. Le matériau était le verre évidemment, laissant pénétrer les rayons du Soleil. Les mouvements intérieurs des airs et des eaux, la pluie et les brouillards étaient actionnés par une puissante machinerie. Cela nous rappelle la mécanique mise œuvre dans *Globalia*, elle consistait à placer les villes sous une grande verrière et où le climat était tempéré grâce à de puissantes machines : « la zone était, comme Seattle et toutes les zones sécurisées, truffée de canons à beau temps et climatisée »¹¹. L'utopie a investi également des mouvements culturels et sociopolitiques.

Le trait commun entre toutes ces expériences utopiques c'est une même envie d'élévation par rapport à la société contemporaine de leur auteur, et par la représentation de cet idéal. Toutes ces utopies partagent les mêmes préoccupations, les mêmes thématiques. Paul Ricœur note cette récurrence : « la permanence de certaines préoccupations se retrouve dans la récurrence de certains thèmes tels que la famille, la propriété, la consommation, l'organisation sociale et politique »¹².

Toutes ces expériences utopiques ne semblent plus représenter un attrait ni une référence pour la nouvelle génération, celle de la postmodernité. Il est vrai que le monde a changé. Nous habitons désormais un monde obsédé par la nouveauté et l'attrait d'expériences extrêmes. Jamais ce que Bergson considérait comme l'essence même de l'homme, la possibilité qui lui est offerte de : « créer matériellement et moralement, de fabriquer des choses et se fabriquer lui-même »¹³ n'a été aussi manifeste. Et pourtant, c'est tout le contraire d'un fort élan utopique que l'on observe dans nos sociétés. Crise d'un monde désenchanté, avec la disparition des avant-gardes et la fin des grands récits, les projections vers l'avenir semblent paralyser.

Nous serions donc arrivés à cette fameuse « fin de l'histoire » notion largement répandue par Francis Fukuyama, mais la fin de l'histoire c'est aussi le triomphe du libéralisme mondialisé. Cette fin constitue ainsi une manière frappante de proclamer la supériorité des démocraties dans leurs versions occidentales sur toute autre forme de création politique et sociale. Un monde où le seul horizon possible semble celui de la société de consommation et

¹⁰ Alberto Magnaghi, *Le projet local*, Mardaga, Paris, 2003.

¹¹ Jean-Christophe Rufin, *Globalia*, Gallimard, Paris, 2004, p.59.

¹² Ricœur Paul, *l'Idéologie et l'utopie*, trad. Myriam Revault d'Allonnes et Joël Roman, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », Paris, 1997, p.356.

¹³ Henry Bergson, *La pensée et le mouvement*, Les Presses universitaires de France, 1969, p 91-92 cité par (Jean-Joseph Goux, « Naufrages et espérances jeunesse de l'utopie », *Diogène* 2005/1 (n° 209), p113).

du libéralisme. Le futur de l'humanité serait dans cette optique un simple prolongement de la situation actuelle. Le futur selon Gunther Anders naît du manque et de la menace :

C'est oublier que l'utopie est de l'ordre de la nécessité ; elle est le désir qui nous habite, elle dit ce qui nous manque. L'idée du manque est essentielle. Le réel tel qu'il est, tel qu'on l'observe et tel qu'il est vécu ne donne pas satisfaction. Il est parfois même insupportable. C'est parce l'on est confronté à un manque que le souhait, le désir, l'aspiration, l'espoir surgissent¹⁴.

Dans ces sociétés d'abondance, nous oublions, le sens du futur. La critique la plus courante que l'on oppose à l'utopie, c'est son manque d'efficacité. Il nous semble que le mythe du pays de Cocagne soit bel et bien l'utopie que le monde actuel entier semble enclin à épouser. Rappelant que c'est une utopie qui désigne clairement son objectif de bonheur par la satisfaction des besoins superficiels et par le biais de la technique et la marchandisation. Or ce qui nous manque aujourd'hui ce n'est pas seulement le manque, mais l'utopie en soi : « mais si l'utopie dit ou exprime ce qui manque, aujourd'hui l'utopie elle-même est ce qui manque »¹⁵.

Tous les efforts visent à dépouiller le futur de son caractère de futur. Le monde moderne, à partir de Descartes¹⁶, sera un monde qui, se méfiant du rêve, finira par le fréquenter avec des explications à caractère scientifique. C'est alors que : « quand on perd le sens du futur, c'en est fini de l'utopie : on ne rêve plus d'un autre monde, mais seulement de satisfaire ici et maintenant ses besoins (réels ou non) »¹⁷.

La perte du sens du futur est une stratégie du système. François Furet concluait ainsi dans *Le passé d'une illusion* (1995) que les discours qui dénigrent l'utopie commandent à nier les conditions historiques pour mieux affirmer la fin de l'histoire et l'avènement d'une répétition sans fin. Il affirme que : « l'idée d'une autre société [est] devenue presque impossible à penser, et que nous étions désormais : condamnés à vivre dans le monde où nous vivons »¹⁸. Nous pouvons le dire selon la mythique formule de Margaret Thatcher : « il n'y a pas d'alternative ». Lorsque Ievgueni Zamiatine écrit¹⁹ dans *Nous autres* (1920) que l'idéal sera

¹⁴ Dominique Berthet, *L'art, une utopie incarnée ? in L'utopie art littérature et société*, sous la direction Dominique Berthet, l'Harmattan, Paris, p314.

¹⁵ *Ibid.* p.15.

¹⁶ Robert Redeker, « La vraie puissance de l'utopie », *Le Débat* 2003/3 (n° 125), p110.

¹⁷ Christophe David, « De l'homme utopique à l'utopie négative. Notes sur la question de l'utopie dans l'œuvre de Günther Anders », *Mouvements* 2006/3 (n°45-46), p.11.

¹⁸ F. Furet, *Le passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XXe siècle*, Paris, Robert Laffont/Calmann-Lévy, 1995, p. 572. Cité par (Sébastien Broca, « Comment réhabiliter l'utopie ? Une lecture critique d'Ernst Bloch », *Philonsorbonne*, numéro 6,2012, p10).

¹⁹ Christian Godin, « *Sens de la contre-utopie* », *Cités* 2010/2 (n° 42), p.64.

atteint à partir du moment où rien n'arrivera plus, il nous renseigne sur les plans de l'utopie capitaliste qui tendent de fait à abolir l'événement au profit du pur fonctionnement, c'est-à-dire la placidité et l'immobilisme.

Loin d'être un objet récent, l'utopie est le fruit d'un long processus historique. Cette vision s'est traduite principalement au cours de quatre périodes allant du 16^{ème} siècle jusqu'au 20^{ème} siècle. Elle est surtout le produit d'une modernité empreinte d'un élan libérateur de l'homme par lui-même. Mais cette dernière a mal résisté au désenchantement actuel du monde, cédant la place à une nouvelle forme d'utopie qui aspire non pas à l'émancipation de l'homme mais à son asservissement à la société marchande. Pourtant la notion de l'utopie bien qu'elle soit encore décriée dans l'esprit commun, elle connaît une certaine régénération au niveau de la réflexion et surtout des productions littéraires. *Ourania* tout autant que *Globalia* sont l'expression et la continuation d'un seul et unique projet émancipateur.

1.2. Esquisse d'une définition

Pour pouvoir définir l'utopie, il s'agira de revenir sur le concept de genre, il servira à dégager autant les variations que les emprunts de notre corpus par rapport à un certain nombre de caractéristiques formelles de l'utopie développée par Jean Montenot. Par ailleurs, nous reviendrons sur la définition de l'utopie comme concept. En effet, le caractère de concept est en soi problématique. Plusieurs théoriciens se sont penchés sur les difficultés soulevées par l'association utopie/concept. Nous essayerons de montrer qu'il est possible de définir l'utopie comme concept. Par la suite, nous examinerons plusieurs définitions de l'utopie celle de : Lyman Tower Sargent et Roland Schaer, Raymond Ruyer, Karl Mannheim, et Spinoza. Nous relèverons aussi le glissement de sens qui s'est opéré au milieu du 19^{ème} siècle, et qui a imposé le sens contemporain de l'utopie. Enfin, avec le soutien du philosophe Jean-Noël Vuarnet nous allons écarter l'utopie systématique totalisante au profit de l'utopie ponctuelle.

Il s'agit au préalable de faire quelques réflexions d'ordre génériques, afin d'élucider ce en quoi consiste l'utopie et singulièrement l'utopie littéraire, même si comme le suggère Gilles Deleuze : « peut-être toutefois l'utopie n'est-elle pas le meilleur mot, en raison du sens mutilé que l'opinion lui a donné »²⁰. Nous aurons le loisir de revenir sur les aspects contradictoires qui ont poussé la notion d'utopie hors des sentiers battus.

²⁰ Gilles Deleuze – Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?* Les Editions de minuit, Paris, p.95.

Dans un premier temps, nous reviendrons sur la notion de concept et les caractéristiques formelles et thématiques de ce genre littéraire, cela nous permettra ainsi de déterminer le degré de fidélité et d'écart de notre corpus d'étude au regard de l'histoire et à l'évolution de ce genre.

Tout d'abord, il nous faut garder à l'esprit que les catégories génériques ont pour principal objectif de juger les œuvres en fonction de leur proximité à un ensemble de normes préconçues. La problématique générique ne peut se réduire à un travail de classification. Selon Jean-Marie Schaeffer :

L'aménagement de diverses typologies littéraires relèverait principalement de la logique de la généralité. Cette dernière permettrait non seulement d'identifier certaines catégories génériques, mais surtout, de démystifier les mécanismes de constitution de celles-ci. Une telle perspective nous habilite également à distinguer les rapports d'exemplification (c'est-à-dire d'imitation et de conformité) des rapports de modulation (c'est-à-dire de distorsion et de distanciation) qu'une œuvre peut entretenir avec un genre²¹.

Le concept de genre nous servira à dégager autant les variations que les emprunts, les reversements que les persistances, les abandons que les héritages qui lient les textes *d'Ourania* et *Globalia* au genre utopique. Par la même occasion, postuler l'existence de l'utopie comme concept, contrairement à ce qu'Ernest Bloch avance, lorsqu'il déclare que : « l'utopie n'est ni seulement un concept, ni seulement de l'ordre du devoir-être ; elle est une forme historique de "l'espérance conçue" »²².

Accordé à l'utopie le caractère de concept est en soi problématique. Plusieurs théoriciens se sont penchés sur les difficultés soulevées par l'association utopie/concept. Dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* Deleuze et Guattari ont abordé l'idée du concept, mais pour le rejeter aussi tôt : « l'utopie n'est pas un bon concept, parce que, même quand elle s'oppose à l'histoire, elle s'y réfère encore et s'y inscrit comme un idéal ou comme une motivation, mais le devenir est le concept même. Il naît dans l'histoire et y retombe ; mais n'en est pas »²³. L'utopie est uniquement et absolument historique et n'a jamais existé sans cette attache. C'est le devenir, qui selon eux, serait le concept derrière celui d'utopie. N'étant pas immanente et atemporelle, l'utopie ne serait pas un bon concept.

Pour Spinoza encore, l'utopie n'est qu'une chimère : « la Politique, telle que les philosophes la conçoivent, doit être tenue pour une Chimère ou comme convenant soit au Pays

²¹ Jean-Marie Schaeffer, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?* Paris, Éditions du Seuil, 1989. p.181.

²² Gérard Raulet, « L'utopie est-elle un concept ? », *Lignes* 1992/3 (n° 17), p.115.

²³ Gilles Deleuze – Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?* Les Editions de minuit, Paris, p.95.

d'Utopie, soit à l'âge d'or»²⁴. « Il est vrai », écrit Leibniz, «qu'on peut s'imaginer des mondes possibles sans péché et sans malheur, et on en pourrait faire comme des romans, des Utopies, des Sévarambes »²⁵.

L'utopie est toutefois envisageable en tant que concept, dans le sens où le devenir devrait désormais être compris en tant qu'advenir. Ainsi pour le philosophe René Schérer, comprendre le concept et son mécanisme exige de postuler que toutes les qualifications et les expérimentations de l'utopie trouvent une place dans une catégorisation binaire immanente et transcendante. Le concept est :

[...] l'acte d'une pensée se développant sans obstacle dans un espace ou champ d'immanence, c'est-à-dire non soumis à une hiérarchie ou à la domination d'une force transcendante, l'utopie, dans son sens authentiquement philosophique, est celle qui rejette également la transcendance et se déplace elle aussi dans l'immanence [...] Il y a, il peut y avoir, des utopies transcendantes. Les utopies totalitaires, religieuses, d'État, pédagogiques. Celles-ci se reterritorialisent. Mais l'utopie méritant ce nom est immanente, libertaire et révolutionnaire²⁶.

Bien que nous puissions désormais admettre que l'utopie est un concept bien réel, il reste que la notion d'utopie est problématique. Il n'existe aucun consensus sauf sur son acception négative, en d'autres termes elle est une chimère. Le mot utopie a ce sens alternativement qui, soit l'accuse, soit le ridiculise. L'essor même du mot, lexicalement alternatif, les connotations en suspens indiquent son ambiguïté et son ouverture aux possibles.

L'utopie est un produit de la modernité puisque sa naissance coïncide étrangement avec l'autonomisation du domaine politique, grâce à un certain Machiavel avec *Le Prince* (1513-1516). Le mot utopie, ou plutôt le latin *Utopia* est un nom propre imaginaire²⁷. *Utopia* est l'un des mots du titre d'un ouvrage paru en 1516, *La meilleure des républiques et l'île d'Utopie*, en latin *De optimo Reipublicæ Statu deque nova insula Utopia libelus vere aureus, nec minus salutaris quam festivus* : littéralement : Le meilleur état de la république et l'île nouvellement découverte d'Utopie.

Utopia est un néologisme formé sur des racines grecques, le préfixe de négation « ou » et « topos » terme signifiant le « lieu », « endroit », « espace ». Le mot a été compris de plusieurs façons suivant les cas : « nulle part », « non-lieu », « lieu de nulle part ».

²⁴ Spinoza, *Traité politique*, chap. I.

²⁵ Jean-Yves Lacroix, *L'Utopia de Thomas More et la tradition platonicienne*, Vrin, Paris, 2007, p.264.

²⁶ René Schérer, « Philosophie et utopie », *Lignes* 1992/3 (n° 17), p.75.

²⁷ Nous ne trouvons pas ce terme dans le grec ancien.

D'autre part, Michèle-Desbazeille rappelle²⁸ que *Nusquama* était en fait le premier titre latin de *L'Utopie* avant sa publication. *Nusquamse* se traduit en français par « nulle part ». L'utopie est donc une extraterritorialité, un « pas de côté »²⁹ qui permet de désavouer l'ordre établi par une ouverture vers de nouveaux possibles.

Utopia est un nom de lieu imaginaire inventé donc par Thomas More en 1516 seulement : ceci est de quelque importance. En effet le roman reste, jusqu'à la fin du 17^{ème} siècle, un genre inférieur dont la réhabilitation n'intervient qu'avec les Romantiques. Ernest Bloch fait de Thomas Münzer dans *Thomas Münzer, Théologien de la révolution* (1921), plutôt que de Thomas More, le modèle de l'esprit utopique, Karl Mannheim accorde lui aussi peu de place à Thomas More, et présente au contraire Thomas Münzer, ce chef religieux de la guerre des paysans en Allemagne entre 1524 et 1526 comme un moment décisif du développement de la conscience utopique à l'époque moderne.

Il s'agit d'un nom propre désignant en principe quelque chose de singulier. Or, un nom propre ne peut devenir un concept qu'au prix d'une extension. Le mot « utopie » devient un nom commun et intègre le vocabulaire de la pensée politique au 18^{ème} siècle, le terme prend alors le sens de plan de gouvernement imaginaire, souvent en référence à Platon. Au milieu du 19^{ème} siècle, le sens contemporain s'impose en absorbant des connotations critiques et souvent péjoratives. Le mot « utopie » en vient à désigner tout projet politique ou social qui ne tiendrait pas compte de la réalité, un synonyme de chimère ou de rêve : un glissement de sens. Du reste, c'est au cours de ce même 19^{ème} siècle qu'on a créé le substantif « utopiste ».

La forme francisée « utopie » est attestée, pour la première fois chez Rabelais. La véritable première utopie française est *L'Histoire du grand et de l'admirable Royaume d'Antangil* publié anonymement à Saumur en 1616.

L'utopie est souvent considérée de manière générale et imprécise pour désigner toute conception de la société ou de l'État considérée comme un idéal inaccessible. C'est une société imaginaire décrite de manière détaillée et généralement située dans un espace et un temps imprécis. Cette société ou ces sociétés sont toutes marquées par les mêmes caractéristiques : la perfection, la symétrie, l'uniformité, l'harmonie, la transparence, la hiérarchie, la quasi-

²⁸ Madonna-Desbazeille, Michèle. 2002. « Utopia ». Article in *Dictionnaire des utopies*, sous la dir. de Michèle Riot-Sarcey, Thomas Bouchet et Antoine Picon, Larousse, Paris, p233 cité par (Hélène Taillefer, « *L'utopie moderne ou le rêve devenu cauchemar : Portrait de la transformation d'un genre* », Postures numéro 9, p114).

²⁹ Paul Ricoeur, *l'Idéologie et l'utopie*, trad. Myriam Revault d'Allonnes et Joël Roman, Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », 1997, p.36.

immobilité. Lorsque la description d'une telle société s'oriente vers l'avenir, le langage commun parle d'utopie. Lorsqu'elle se tourne vers le passé, il parle plutôt de paradis perdu.

L'utopie n'est pas le mythe : en effet, dans tous les mythes, on présente l'homme dans une condition heureuse perdue et confinée dans un lointain passé alors que : « la naissance de l'utopie en tant que genre, succédant au mythe, a pu apparaître comme le moyen par lequel l'homme se ressaisissait de son destin jusqu'alors laissé entre les mains des dieux »³⁰. L'utopie n'est pas non plus la satire qui ne fait que ridiculiser et désapprouver les pratiques de la société d'un point de vue essentiellement moral, alors que l'utopie associe le moment critique à une phase démonstrative puis constructive.

L'utopie serait un système philosophique, une cité idéale reproduite ou bien conceptuellement ou bien littérairement, pour composer une cité idéale. Aucunement une fiction imaginaire comme on l'entend parfois dire, mais le résultat, l'aboutissement d'un raisonnement. Cette définition permet de regrouper *La République* de Platon couramment caractérisée comme la première utopie philosophique, les conceptions de Thomas More, de Tommaso Campanella, les phalanstères de Fourier, la pensée de Proudhon, mais aussi *La Civitas Dei* ou *La Cité de Dieu* de saint Augustin. Dans laquelle il montrait le développement de deux cités bâties selon deux amours contraires : « l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, qui fait la Cité du monde ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, qui fait la Cité de Dieu »³¹.

C'est a posteriori qu'on applique le terme d'utopie à des œuvres anciennes ne revendiquent nullement cette filiation. Nous noterons que la désignation de *La République* de Platon d'utopie est tout à fait douteuse, parce que : « si l'utopie, c'est selon son étymologie même, le sans-lieu, alors La République de Platon ne correspond absolument pas à cette définition »³².

Plusieurs auteurs ont esquissé une définition de ce que Walter Benjamin a appelé : « rêve du collectif ». Lyman Tower Sargent et Roland Schaer la définissent ainsi : « Utopie : société imaginaire décrite avec un grand luxe de détails et généralement située dans le temps et dans l'espace »³³. Raymond Ruyer pour sa part la définit comme la : « description d'un monde

³⁰ Audrey Camus, « Choir avec Chevillard : la lecture comme exercice utopique », *Revue d'histoire littéraire de la France* 2015/2 (Vol. 115), p.424-425.

³¹ Louis Moreau, (préface) *La Cité de Dieu*, Paris, Jacques Lecoffre et Cie Librairie, 1854, p.2. Cité par (François Rodriguez Nogueira, *La Société totalitaire dans le récit d'anticipation dystopique, de la première moitié du XXe siècle, et sa représentation au cinéma*, Thèse de doctorat, Université Nancy 2, p22).

³² Yves Charles Zarka, « Éditorial. Il n'y a plus d'ailleurs », *Cités* 2010/2 (n° 42), p4.

³³ Lyman Tower Sargent & Roland Schaer, *Utopie. La quête d'une société idéale en Occident*, Paris, BNF/Fayard, 2001. p.20.

imaginaire, en dehors de notre espace et de notre temps »³⁴, le mode utopique est envisagé selon lui comme un : « exercice mental sur les possibles latéraux »³⁵, enfin comme un projet normatif : « conforme non seulement à ce qui pourrait, mais ce qui devrait être »³⁶.

Nous avons essayé de montrer que loin du scepticisme de Deleuze et de Spinoza qui se refusent d'accorder à l'utopie le statut de concept, il est possible de définir l'utopie comme concept en s'appuyant sur les philosophes Jean-Noël Vuarnet et René Schérer qui distinguent l'utopie systématique, totalisante et transcendante au profit de l'utopie ponctuelle, immanente à qui il serait loisible de lui accorder le statut de concept. Nous avons par ailleurs fait le choix de ne pas retenir la définition de l'utopie qui faisait d'elle simplement une fiction imaginaire, préférant la définir comme le résultat, l'aboutissement d'un raisonnement.

1.3. Formes et caractéristiques

Pour Karl Mannheim, le concept d'utopie présuppose celui d'être, c'est-à-dire de réalité ou de monde. Selon Mannheim :

[...] est utopique une conscience qui ne coïncide pas avec l'« être » qui l'entoure [...] Mais ce n'est pas [toute] orientation incongrue qui transcende ainsi l'« être » de son temps et s'affirme, ce faisant, « étrangère à la réalité » [qu'il considère] comme utopique. [Il n'appelle] utopique que l'orientation qui « transcende la réalité », passe à l'action, et détruit partiellement ou totalement l'ordre de l'être existant à son époque³⁷.

Il définit de la sorte les utopies comme des représentations qui visent la transformation de la société, par opposition aux idéologies dont la fonction consiste à maintenir précisément le statu quo.

Les formes de l'utopie abondent, l'utopie irradie plusieurs genres. Certains textes ne sont que partiellement utopiques, quand d'autres le sont entièrement. C'est ce que confirme Frédéric Rouvillois dans son ouvrage intitulé *L'utopie* :

[...] rêve d'une perfection conquise, l'utopie peut prendre n'importe quel visage, elle peut s'insinuer partout, dans les Traités politiques ou philosophiques, les projets de constitution,

³⁴ Raymond Ruyer, *L'Utopie et les utopies*, Paris, Presses Universitaires de France, 1950, p.9. Cité par (Céline Bryon Portet et Daniel Keller, « Les organisations utopiennes : du rêve à la réalité», *Communication et organisation* N°48, 2015, p6).

³⁵ *Ibid.* p.6.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ Karl Mannheim, *Idéologie et Utopie*, Klostermann, Francfort sur-le-Main, 1995, p.169.

les poèmes et les chansons, aussi bien que dans des récits de voyages ou des romans initiatiques³⁸.

Le philosophe Jean-Noël Vuarnet distingue deux utopies : l'utopie systématique totalisante et l'utopie ponctuelle. Pour lui l'utopie ponctuelle vise un homme nouveau, non une cité nouvelle. Elle ne vise pas un monde de l'agrément imaginaire ou de la consolation, mais celui de la contestation de la réalité même. L'utopie ponctuelle contient une pluralité de possibilités. Cette forme d'utopie correspond parfaitement à *Ourania* et *Globalia*. Politique en ce sens, cette utopie déloge toute pensée totalisante :

[...] l'utopie systématique (qui postule que tout élément d'utopie peut servir de base à l'élaboration d'un système social complet, à partir d'une logique centraliste de la compossibilité. L'utopie ponctuelle (qui se contente de faire intervenir parmi les possibles d'une pensée désirante des éléments d'utopie ne faisant pas système entre eux et n'appelant aucune totalisation ou centralisation)³⁹.

Il est difficile d'arriver à une définition fixe du genre utopique : l'utopie ne peut pas se résumer à un seul genre ; elle peut se manifester à travers le roman, mais aussi la poésie, le théâtre ou encore de l'opéra. Nous pouvons retrouver des invariables structurels ou thématiques qui reprennent le canon du genre *L'utopie* de More, mais ils varient selon les genres, les époques et les auteurs et concède au changement historique. Nous pouvons ajouter que la fonction de l'utopie reste elle aussi contestée et sujette à des controverses. Pour certains : « la plupart des récits utopiques sont des commentaires sur le monde réel formulés de manière oblique, et le souhait qui y est émis d'un monde meilleur est rarement accompagné d'un projet permettant de le mettre en branle »⁴⁰.

Au regard de Kant, la fonction théorique de cette cité idéale est homologue à celle de l'état de nature dans l'œuvre de Rousseau, selon ce dernier : « cet état n'a peut-être jamais existé, n'existe pas, n'existera probablement jamais, et malgré tout il importe de s'en faire une idée précise pour bien comprendre l'état civilisé »⁴¹.

³⁸ Hélène Taillefer, *L'intelligence artificielle comme figure de la dystopie dans Nineteen Eighty-Four, de George Orwell, le Dépeupleur, de Samuel Beckett, et Neuromancer, de William Gibson*, mémoire de maîtrise en études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2009.p19, in Rouvillois, Frédéric. 1998. L'utopie. Coll. « GF-Corpus », n° 3029. Paris : Flammarion, p18.

³⁹ Jean-Noël Vuarnet, « Utopie et Atopie », *Littérature*, No. 21, lieux de l'utopie (Février 1976), pp. 6-7.

⁴⁰ Gabriel Tremblay-Gaudette, « C'est pour votre bien que je tuerai trois millions de personnes ! » in Després Elaine (dir.) « Dossier Utopie/Dystopie : entre imaginaire et réalité », *Figura*, Centre de recherche sur le texte l'imaginaire. Coll. Postures, vol. Hors-Série 02, Montréal, 2010, p127-128.

⁴¹ Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* [1754], in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1964, t. III, p.123.

Jean Montenot a dégagé les traits caractéristiques du genre utopique⁴². Nous pouvons les résumer comme suit : une dimension critique, un caractère descriptif et un environnement clos et distant.

Examinons en premier lieu la dimension critique. L'intention de l'auteur, qui selon lui, n'est pas de divertir ou de faire rêver, mais une manière contournée, d'affirmer le refus de l'auteur d'admettre le caractère naturel et fixe de l'ordre établi. Le recours à la forme concrète du récit pour décrire une société en état de fonctionnement forme un deuxième trait distinctif. Les utopies sont relativement pauvres du point de vue de leur intrigue : peu d'épisodes, assez peu de rebondissements, pas de point culminant de l'action, ni de dénouements. Le même constat est souligné par Hinrich Hudde et Peter Kuon :

L'analyse littéraire des textes utopiques a mis en évidence la pauvreté de la caractérisation des personnages et de l'intrigue. Ils sont en effet étroitement orientés en vue d'une simulation de la réalité dans le but de présenter et d'appuyer une proposition politique et sociale. Comme dans beaucoup d'autres domaines de cette ample tradition satirique caractérisée par "l'utilisation de schémas narratifs visant à stimuler la pensée" l'utopiste ne recherche pas une crédibilité humaine des sentiments et des faits, mais bien plutôt une image efficace de l'idée qu'il veut présenter. Avec l'affirmation d'une tradition aussi forte que celle du roman, cependant, l'utopie s'enrichit de nouveaux motifs narratifs qui auront une fonction déterminante dans sa crise en préparant son renversement⁴³.

Cette tendance va bientôt disparaître pour laisser place à la dimension narrative romanesque afin d'animer le récit, évitant une description trop précise, trop minutieuse et trop ennuyeuse.

La dernière caractérisation, c'est la fermeture. Le récit utopique s'inscrit le plus souvent dans le cadre d'une relation au voyage, qui permet de transporter le lecteur d'un monde ancien gouverné par de vieilles valeurs, vers un monde nouveau, éloigné et difficile d'accès. Un monde harmonieux dans lequel s'accomplissent les aspirations humanistes.

Il y a de quoi être irrité par l'usage de mots tels que « parfait » et « perfection » car, ils signifient fini, accompli, sans possibilité de changement dans le futur. Il conviendrait de mettre en doute les caractéristiques qu'on prête à l'utopie. D'abord, Thomas More n'avait jamais prétendu que la société décrite dans son *Utopia* était parfaite, tandis que dans son utopie *Looking Backward*, Edward Bellamy anticipe la possibilité du changement puisqu'il en écrit une suite différente, et que dans *Men like Gods*, H. G. Wells montre que l'utopie peut changer

⁴² Jean Montenot, « Une société sans pensée utopique est-elle concevable ? », *Sens Public*, PO, 2010, pp.16-17.

⁴³ Hinrich Hudde et Peter Kuon, *De l'Utopie à l'Uchronie. Formes, significations, fonctions*, Erlangen, Études littéraires françaises, 1988, p.137.

rapidement. Ensuite selon Bloch⁴⁴, l'utopie proviendrait d'un foyer ontologique. L'être est pensé à la fois comme processus, inachèvement et tension vers l'achèvement. Ce serait dans le « pas encore être » que l'utopie trouverait sa source et son moteur, comme si l'utopie se constituait dans la tension vers l'achèvement de l'être. L'utopie, cet état réel de l'inaccomplissement serait en quelque sorte porté, soulevée par cette tension ontologique entre inachèvement présent et achèvement à venir.

Par ailleurs, avec la floraison des utopies, le cadre spatiotemporel se transforme. Imaginées comme des mondes présents, les premières utopies existeraient, selon leurs auteurs, dans des régions lointaines et difficiles d'accès. En 1770, le roman *L'An deux mille quatre cent quarante : rêve s'il en fût jamais*, de Louis-Sébastien Mercier, déplace ce modèle. Le héros du récit fait un voyage comme tant de ses prédécesseurs dans d'autres utopies. Pourtant, le voyage ne s'effectue pas dans l'espace, mais dans le temps. Il renonce à situer son utopie dans un ailleurs pour la situer dans le futur. Non pas un ailleurs présent, mais bien dans un ici futur. Les cadres géographiques n'étaient pas exotiques et les idées, elles aussi, étaient familières. Le lecteur a la capacité d'identifier facilement cette cité nouvelle. L'idée maîtresse de l'œuvre était exprimée par l'épigraphe tirée de Leibniz : le temps présent est gros de l'avenir. L'utopie de Louis-Sébastien Mercier et de Jean-Christophe Rufin sont de ce fait des uchronies⁴⁵.

Le roman de Le Clézio, tout comme celui de Rufin porte en eux l'héritage des utopies anciennes : Dans *Ourania* le narrateur Daniel Sillitoe un géographe français, il avait comme projet de cartographie de la vallée du Tapalcatepec et une carte géopolitique du Bajío. Il effectue un voyage surprenant au Mexique, comportant de nombreuses péripéties. Il voyage de Manzanillo, une ville du Mexique, vers Colima qui est la capitale de l'État du Mexique du même nom. Il traverse des lieux angoissants. Il fait la connaissance de Raphael et part à la découverte de lieux exceptionnels, jusqu'alors isolés du reste du monde : Campos et L'Emporio. Deux lieux, deux utopies où se confrontent des idées et des opinions nouvelles, imprimé d'espérances utopiques. Cette découverte est une occasion de mettre en relief les dysfonctionnements et les tares de la société de laquelle il vient, c'est-à-dire le monde dit occidental. C'est ainsi que Don Thomas le fondateur de L'Emporio déclare à propos des terres du Mexique :

Nous sommes ici dans le pays rêvé pour les utopies. C'est hors du temps, c'est un peu nulle part. Du reste c'est le seul endroit au monde où un homme, pas n'importe lequel, Don

⁴⁴ Sophie Wahnich, « Persistance de l'utopie. Entretien avec Miguel Abensour », *Vacarme* 2010/4, (N° 53), p.35.

⁴⁵ L'Uchronie est une reconstruction fictive de l'histoire, relatant les faits tels qu'ils auraient pu se produire.

Vasco de Quiroga, le premier évêque du Michoacán, a réalisé à la lettre l'utopie de Thomas More, et mis en application tous ses principes, dans un village sur le bord du lac de Patzcuaro, à Santa Fe la Laguna, où il a fondé un couvent-hôpital avec des cellules, et réparti la population en phalanstères, et ce qu'il a fait existe encore aujourd'hui.⁴⁶

Le clin d'œil et la référence à More sont manifestes. D'abord, le fondateur de L'Emporio Don Thomas porte le prénom de More. Nous retrouvons aussi le personnage d'*Utopia* Raphaël Hythlodée, navigateur et voyageur portugais qui a renoncé à son héritage pour parcourir le monde. Nous percevons dans *Ourania* le même procédé littéraire employé par More. Il consiste à retarder le moment de la description de l'île d'Utopia. Daniel va jusqu'à Campos sans oser entrer. Le lecteur doit patienter six chapitres pour découvrir enfin la description de Campos. Le même procédé est à l'œuvre dans *Globalia* mais inversé. Baïkal, héros malgré lui, décide de quitter *Globalia*, une sorte d'incarnation parfaite du capitalisme pour se rendre dans les non-zones, le voyage s'avéra ardu pour atteindre ces zones. Une transposition non seulement dans l'espace, et mais aussi le temps : « comme si la paroi, en s'ouvrant, n'eût pas seulement offert un nouvel espace mais livré aussi un passage dans le temps »⁴⁷. Il aura fallu traverser toutes les barrières de sécurité, les parois de verres qui soi-disant protègent *Globalia* pour atteindre enfin ces lieux en ruines. Ce délai qui se constate aussi bien dans *Globalia* qu'*Ourania* participe à l'établissement d'une apparente distance plus grande encore, entre les habitants de Campos et le reste du monde, entre les habitants de *Globalia* et ceux des non-zones : « vous êtes ici aux limites de la civilisation globalienne. Au-delà, ce que vous voyez, ce sont des non-zones, des espaces vides, sauvages, livrés à la nature. Même si quelques salauds en profitent pour s'y cacher et nous attaquer »⁴⁸.

C'est ainsi que nous avons pu constater que les deux romans, *Ourania* et *Globalia* sont de fait des utopies ponctuelles qui contiennent une pluralité de possibilités. S'ils peuvent reprendre les caractéristiques propres au genre utopique, qu'ils portent en eux l'héritage des utopies anciennes cela ne les empêche pas de s'en écarter. Cela ne tient pas d'une faculté ou d'une envie de bousculer le genre, mais plutôt à l'essence même de ce genre qui se veut processus et inachèvement.

Après avoir mis en scène les problématiques liées à la notion de concept et la multiplicité des définitions concernant l'utopie, il s'agit désormais de s'intéresser à la dystopie.

⁴⁶ *Ourania*, op cit.p.65.

⁴⁷ *Globalia*, op cit. pp.25-26.

⁴⁸ *Ibid.* p.15.

2. DYSTOPIE : SECRET D'UNE MÉTAMORPHOSE

Il s'agit de déterminer comment et pourquoi l'utopie s'est transformée en dystopie. Un retour sur les raisons historiques et conceptuelles qui ont contribué à ce bouleversement. Dans un second temps à la même manière de l'utopie, revenir sur un certain nombre de définitions de la dystopie et surtout la différence qu'il peut y avoir entre la dystopie et les genres apparentés comme l'anti-utopie ou l'utopie négative. Ce travail permettra de déterminer à quel genre appartient le roman *Globalia* et bien sûr jusqu'à quel point, il se rapproche ou s'écarte des thématiques chères au genre dystopique. Il s'agit d'analyser comment les deux utopies présentent dans *Ourania* : Campos et l'Emporio se sont aussi convertis en dystopie. En dernier lieu, d'opérer un rapprochement entre l'utopie et la dystopie et la finalité poursuivie par chacune des tendances ainsi, nous pouvons saisir au mieux le projet dystopique et utopique et par extension le projet de Jean-Christophe Rufin et J.M.G Le Clézio dans leurs deux romans respectifs.

2.1. Origines et implications de la métamorphose

Nous sommes enclins à relever qu'actuellement l'imaginaire, loin d'être dirigé vers les horizons utopiques, s'ancre plutôt dans la dystopie, ce double converti au pessimisme. Remarquable à cet égard le fait qu'aucune fiction d'anticipation ne nous a offert : « d'admirer ou d'envier un monde qui serait pour notre monde humain un idéal à la manière de l'île d'Utopie et de l'Icarie »⁴⁹.

Écarté par l'historicisme réducteur de la fin des grands récits, l'utopisme refait surface sous le masque douteux et peu flatteur des nouveaux utopistes. Le climat actuel nous indique que la disposition morale de l'humanité est à l'abaissement, à la dépression bien plus qu'à l'enthousiasme et l'envie. Il y règne une inquiétude, un malaise, un sentiment de refus :

En un temps de postmodernité, de posthistoire, de post-humanité, les scénarios-catastrophes de l'anti-utopie ou de l'utopie négative deviennent plus consistants, plus impressionnants, plus dangereusement imaginables que les maigres espérances en une cité harmonieuse⁵⁰.

Les utopies cèdent la place peu à peu à leur double négatif, les anti-utopies ou les dystopies, qui par un étrange retour des choses reviennent à la forme romanesque et à la

⁴⁹ Christian Godin, « Sens de la contre-utopie », *Cités* 2010/2 (N°42), p.62.

⁵⁰ Jean-Joseph Goux, « Naufrages et espérances jeunesse de l'utopie », *Diogène* 2005/1 (n° 209), p110.

présentation narrative d'un contenu politique exclusivement critique, critique à l'endroit du mouvement actuel du monde. Le monde de *Globalia* est un monde érigé dans le désir de : « fonder une démocratie que l'Histoire épargnerait ; libérer les hommes de l'éternelle récurrence de leurs utopies et de leurs crimes ; en finir une fois pour toutes avec cette géographie meurtrière des peuples et de leur bout de terre »⁵¹.

Critique du modèle économique et sociétal qui provoque des dérèglements et des désagréments dans tous les aspects de la vie. Le genre dystopique devient ainsi l'endroit le plus propice où s'expriment ses peurs existentielles, car il est :

[...] par définition prompt [e] à refléter nos peurs face aux changements sociaux ou technologiques. Les problèmes liés à la modernité - pollution, diminution des matières premières, manipulations génétiques ou mentales, moyen de destruction de masse, etc. - sont ainsi source constante d'inspiration⁵².

L'histoire de *Globalia* est intimement lié avec cette peur. La peur de voir ressurgir une des périodes les plus troubles, où l'humanité a connu : « de graves convulsions ethniques et religieuses, la montée des fanatismes et des extrémismes, une période violente et troublée »⁵³. Cette peur semble ancrer dans les esprits. Kate n'est pas en reste. Elle reproche d'ailleurs à Baïkal qui veut se débarrasser de ce système : « aurais-tu la nostalgie du temps où il y avait des nations différentes qui n'arrêtaient pas de se faire la guerre ? »⁵⁴.

La littérature dystopique, ce terme est flou, c'est aussi le privilège de la fiction que de passer outre les définitions et de convoquer les sens multiples d'une notion pour les faire jouer les uns avec les autres, les uns contre les autres.

La dystopie prend surtout ses racines dans les totalitarismes du 20^e siècle, bien que des traces apparaissent plus tôt dans l'histoire. En effet dans *Rhétorique de l'antisocialisme*, Marc Angenot avance que les textes dystopiques apparaissent dans l'histoire littéraire comme une réaction aux grands récits socialistes en vogue depuis le 19^e siècle, ils sont essentiellement :

[...] construits autour de l'image négative de la ruche ou de la termitière comme métaphore d'une rationalité d'État qui subordonne l'individu à des fins étrangères, qui entraîne une

⁵¹ *Globalia*, op cit. pp.737-738.

⁵² Gyger, Patrick J. « Pave de bonnes intentions : Détournement d'utopies et pensée politique dans la science-fiction. » *De Beaux Lendemain ? Histoire, société et politique dans la science-fiction*. Coord. Gianni H. P.-J. Gyger. Suisse : Antipodes, 2001. 13-38.

⁵³ *Globalia*, op cit. p.522.

⁵⁴ *Ibid.* p.64.

déshumanisation progressive, qui aliène la société de l'humain sous le fallacieux prétexte d'en améliorer la condition et d'en accroître l'efficacité⁵⁵.

Raymond Trousson constate de son côté que l'apparition du genre dystopique, témoigne d'un certain pessimisme historique, d'une crise profonde qui touche l'essence même de l'humanité :

On ne croit plus guère au pouvoir organisateur de l'État, dont on flaire vite le totalitarisme, ni au développement industriel, qui a trop souvent asservi au lieu de libérer. Crise d'une civilisation qui mine le doute et que l'utopie ne suffit plus à rassurer ; crise d'une philosophie qui n'en finit pas de se dépêtrer de l'absurde ; crise d'un humanisme traditionnel dont on a proclamé la faillite⁵⁶.

Parmi la multiplicité des textes nous retiendrons avec Klein Gérard⁵⁷ *Le Roman de l'avenir* de Félix Bodin (1834) véritable texte prophétique et surtout *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais*, de Louis-Sébastien Mercier qui par son succès public donne le vrai coup d'envoi. C'est après le début du 19^e siècle que les textes vont vite se multiplier et à la fin du siècle, l'anticipation est un genre constitué et consacré. En littérature, cinq ouvrages sont devenus des modèles du genre : *Nous autres* (1920) d'Eugène Zamiatine, *Le Meilleur des mondes* (1932) d'Aldous Huxley, *1984* (1948) de George Orwell, *Un bonheur insoutenable* (1970) d'Ira Levin et *L'oiseau d'Amérique* (1980) de Walter Tevis.

Pierre Versins, dans son *Encyclopédie de la science-fiction, de l'utopie et des voyages extraordinaires*⁵⁸, soutient que la première anticipation au sens moderne, datée et consciente est un court texte de six pages d'un certain Cheynell, *Aulicus his dream*, publié en 1644. Pierre Versins signale en deuxième lieu *Epigone, Histoire du siècle futur*, de Jacques Guttin, paru en 1659, où Guttin situe d'emblée l'action de son roman dans l'avenir. Cette création a donc mis du temps à s'infiltrer dans les esprits, à devenir un genre littéraire de plus en plus autonome : Pierre Versins, ne trouve entre en 1644 et 1800 que 26 anticipations françaises, anglaises et allemandes.

Nous devons la première utilisation du terme « dystopia » à John Stuart Mill, en 1868, qui l'utilisait pour qualifier la politique irlandaise. Bien que ce néologisme n'ait été employé dans le domaine littéraire que plus tard, au début du 20^e siècle, le sens étymologique que lui avait conféré Mill est resté le même. Mais cette naissance est contestée. Effet certains auteurs

⁵⁵ Marc Angenot, *Rhétorique de L'anti-socialisme*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, p. 37.

⁵⁶ Régis Messac, *La négation du progrès dans la littérature moderne* p.96.

⁵⁷ Klein Gérard, « L'invention de l'avenir et la fabrication de l'humain », *Tumultes*, 2005/2 n° 25, p148.

⁵⁸ Pierre Versins, *Encyclopédie de la science-fiction, de l'utopie et des voyages extraordinaires* Paris, L'Age d'homme, 1972.

attribuent à Negley et Patrick la première à utilisation et à Stuart Mill d'avoir créé « Cackatopia », en effet, ils avancent :

Dystopie ou utopie négative : société imaginaire décrite avec un grand luxe de détails, généralement située dans le temps et dans l'espace et présentée au lecteur contemporain comme infiniment pire que celle dans laquelle il vit. On doit créditer Negley et Patrick d'avoir été les premiers à utiliser ce mot dans son acception moderne, mais le terme se rencontre déjà dans un texte du XVII^e siècle. Une histoire des mots utilisés pour décrire des avenir négatifs – John Stuart Mill a créé Cackatopia (« cacatopie ») – serait précieuse⁵⁹.

Le préfixe « dys » signifie à l'origine non seulement une idée de difficulté et d'erreur, mais aussi de malheur. Il confère ainsi au radical « topos » une valeur indéniablement péjorative. Ce terme demeure problématique aux yeux de certains spécialistes qui semblent y préférer des formules plus strictes, telles que contre-utopie ou anti-utopie.

La dystopie n'est pas seulement une utopie négative, elle ne se réduit pas à la description d'un système infernal face à des utopies qui brosseraient le tableau d'un paradis terrestre ; elle s'inscrit dans le même cadre que l'utopie, dont elle pousse jusqu'à l'absurde les implications autoritaires. L'utopie de l'un est bien la dystopie de l'autre et là où un lecteur voit la vision d'une société idéale un autre lecteur déchiffre la critique de la société courante. L'auteur peut lui aussi influencer le sens par un effet de lecture : « ce procédé « ésopique » : un « effet de lecture » provoqué par une série d'indices introduits par l'auteur pour suggérer au lecteur de faire une lecture inverse de ce qui lui est présenté »⁶⁰.

La dystopie renvoie à un récit invoquant le pire des mondes, souvent par extrapolation de la société dans laquelle il apparaît. Elle est le double inversé de l'utopie car : « elle délivre l'image d'une société de cauchemar là où l'utopie faisait le tableau d'une société de rêve »⁶¹.

En effet, Hélène Taillefer soutient que l'idée de dysfonctionnement introduite par le préfixe « dys » n'est pas tout à fait exacte :

[...] l'utopie, plutôt que de dérailler, fonctionne en fait trop bien en allant jusqu'au bout de ses prémisses. Le terme dystopie sera donc utilisé pour faire référence non pas à un dysfonctionnement du système, mais plutôt à un déraillement en regard des objectifs de l'utopie, dont le but premier était de créer un modèle de société positif et édifiant⁶².

⁵⁹ Utopie, la quête de la société idéale en Occident, op. cit. p.20.

⁶⁰ Racault, Jean-Michel, *De l'Utopie à l'Anti-utopie. Le procès de l'attitude utopique dans quelques utopies narratives françaises et anglaises à l'aube des Lumières*, Thèse de doctorat, Université de Paris IV-Sorbonne, Institut de Littérature Comparée, 1981, p.32-33.

⁶¹ Christian Godin, « Sens de la contre-utopie », *Cités* 2010/2 (n° 42), p.61.

⁶² Hélène Taillefer, « L'utopie moderne ou le rêve devenu cauchemar », *Posture*, N°9, L'infect et l'odieux. Montréal, Université du Québec à Montréal, 2007.p.115.

Nous retiendrons pour notre part le terme de dystopie qui correspond le plus à *Globalia*, puisque selon la définition émise par Corin Braga, auteur d'une thèse en 2008 sur cette problématique :

La dystopie serait alors une forme d'anti-utopie, mais ayant le particularisme de s'intéresser prioritairement à la question de l'ordre social, et dans laquelle il n'y a pas nécessairement de fatalité inexorable. En quelque sorte la dystopie laisse ouverte l'idée que la société future négative qu'elle décrit peut être renversée⁶³.

Lyman Tower Sargent confirme cette distinction entre dystopie et utopie, en effet il déclare que : « la dystopie désigne ainsi les visions sociales négatives, alors que le terme d'anti utopie devrait être réservé aux textes dirigés expressément contre l'utopie et la pensée utopique »⁶⁴.

La dystopie est une société imaginaire décrite de manière précise et dont la spatialité et temporalité suggère au lecteur contemporain qu'elle est amplement pire que la société dans laquelle il vit. Dans la dystopie, le futur a déjà commencé : « la dystopie est vouée à correspondre à un futur plausible »⁶⁵. Elle considère de ce fait que les dispositions qui se dessinent dans le présent peuvent parfaitement se confirmer dans le futur. Au fond cela reprend le programme baconien : savoir pour pouvoir. Au lieu de subir la marche du monde, il s'agit de connaître et d'identifier les prochaines mutations susceptibles d'advenir dans un futur proche pour avoir la capacité et le pouvoir de peser sur l'avenir.

Tout comme pour l'utopie, la définition de la dystopie a vu couler beaucoup d'encre. Plusieurs critiques ont tenté de la définir. Effectivement, il s'agit pour Adorno : « [...] d'infléchir la pratique de l'utopie : au lieu de se diriger vers ce qui doit être, il importerait de faire son séjour de la négativité – la négation déterminée de ce qui est. Tel est le sens de l'utopie négative qui se garde de donner naissance à une nouvelle affirmation »⁶⁶. Pour Christian Godin, elle est le lieu qui révèle les dysfonctionnements du réel : « si l'utopie classique pouvait être considérée comme la vérité, au sens hégélien, du réel (le chien est l'utopie du loup, a-t-on dit), la contre-utopie est la vérité, au sens freudien, de l'utopie, elle révèle de notre réel et de notre monde les vices cachés »⁶⁷.

⁶³ Corin Braga, *De l'utopie à la contre-utopie aux XVI-XIXe siècles*, thèse de doctorat en philosophie sous la direction de Jean-Jacques WUNENBURGER, Lyon III, 2008, p.36.

⁶⁴ Corin Braga, « Utopie, Eutopie, Dystopie Et Anti-Utopie », *Metabasis*, septembre 2006, N°2, p.10.

⁶⁵ *Ibid*, p.15.

⁶⁶ Sonia Dayan-Herzbrun et al. « L'homme est un animal utopique. Entretien avec Miguel Abensour », *Mouvements* 2006/3 (no 45-46), p.80.

⁶⁷ Christian Godin, « Sens de la contre-utopie », *Cités* 2010/2 (n° 42), p.68.

Les utopies ont concédé leur place à leur double négatif, les mieux à même pour que s'expriment les peurs existentielles et c'est cette peur qui se trouve au cœur de *Globalia*. Mais la dystopie n'est pas seulement une utopie négative, elle s'inscrit dans le même cadre que l'utopie contrairement à l'anti utopie qui se présente comme un discours contre l'utopie et la pensée utopique. La dystopie ne se contente pas de décrire les affres de la société future, ce faisant elle pense pouvoir s'en détourner en déjouant ses mécanismes.

2.2. Fidélité à un fond commun

Les rapports qui gouvernent les individus à la société sont traités de manière différente dans l'utopie et la dystopie. Assurément les deux formes expriment des points de vue radicalement antinomiques. L'utopie exhorte le collectif aux dépend des singularités. La dystopie prône la défense de la pensée libre, à travers les individus qui ne cessent de remettre en cause le système : « L'homme "fondamentalement utopique" est l'homme libre, libre vis-à-vis du monde, libre parce que capable de se libérer du monde »⁶⁸.

Cette différenciation trouve ses origines dans l'histoire : la dystopie est apparue à un moment où la peur du communisme triomphée et avec elle la fin des libertés individuelles. Nous retrouvons cette thématique dans *Globalia* :

La priorité politique allait depuis longtemps à l'épanouissement individuel. Faire des études, acquérir une expérience professionnelle, voyager, développer sa créativité, tout cela était encouragé, aidé, financé même dans le cadre de l'Harmonie sociale. Le « droit à une vie longue et pleine » figurait dans la Constitution⁶⁹.

La dystopie récupère un bon nombre des thématiques du genre utopique relatives à une sévère organisation sociale en vue de réaliser le bonheur collectif, mais en opérant une inversion fondamentale : La volonté de bonheur gouverne les deux valeurs politiques réalisées dans les utopies : la sécurité et l'égalité. Le monde de la dystopie, à l'inverse, est plongé dans une insécurité permanente. Comme dans les utopies, il n'y a pas de merveilleux dans les dystopies et le fantastique qui peut y figurer ne vient pas du surnaturel, mais de la technique.

L'utopie anéantissait le héros avec l'individu, dans les dystopies, en revanche, un individu isolé va se retrouver en état de dissidence sans l'avoir vraiment l'avoir voulu : « l'action/réaction du dissident contre-utopique dérègle le fonctionnement de la machinerie

⁶⁸ Christophe David, « De l'homme utopique à l'utopie négative. Notes sur la question de l'utopie dans l'œuvre de Günther Anders », *Mouvements* 2006/3 (no 45-46), pp.135-136

⁶⁹ *Globalia*, *op.cit.* p.144.

totalitaire sans toutefois parvenir à la détruire, car la contre-utopie est sans fin. Tout comme l'utopie, d'ailleurs »⁷⁰. Il n'y avait pas d'action en utopie, mais seulement des agissements au sein d'un ordre prédéfini et fonctionnel. La résurrection du héros dans la dystopie rend possible une dramaturgie.

L'utopie était l'expression de l'humanisme, la contre-utopie est celle de l'inhumain. En dystopie, il n'y a plus que : « des survivants, des restes d'humanité. Atomisés, les individus ne se connaissent pas et ils s'évitent comme des ennemis. Lorsqu'ils se rencontrent, c'est sous la forme presque exclusive de la domination et de la violence »⁷¹.

Le roman *Globalia* puise sans complexes dans un fonds habituel de motifs, situations, scénarios, propres à un imaginaire social et politique de la cité infernale au 20^e siècle. Il fait écho notamment à *1984* et *Le Meilleur des mondes*. Dans *Globalia* les habitants des non-zones ont tendance à transformer le passé. La tribu de Fraiseur descend d'un ouvrier fraiseur qui travaillait dans une usine de Ford. Pour ses descendants, Ford est devenu une divinité allusion au *Le Meilleur des mondes* Aldous Huxley (1932). L'histoire de leur ancêtre est une légende. Dans *Le Meilleur des mondes*, Ford apparaît comme celui qui est l'origine du meilleur des Mondes. Il est divinisé. Son nom reste associé au développement du capitalisme. Nous retrouvons la référence à Aldous Huxley par la voix du neveu d'Altman, Patrick : « C'était là sans doute le meilleur des mondes possibles. 'À condition de ne pas y vivre', ajoutait intérieurement Patrick »⁷².

La société mise en scène est facilement identifiable, située dans un futur proche, une cité où l'humanité est radicalement standardisée et uniformisée. Les devises globaliennes « Liberté, Sécurité, Prospérité »⁷³ et « *In Globe we trust* » font allusion aux devises Françaises et Américaines et le symbole de l'aigle peut faire penser à l'Allemagne :

[...] il représentait l'aigle de Globalia avec ses ailes protectrices, son bec acéré, prêt à défendre son peuple et l'œil perçant qui symbolisait, disait-on, la Protection sociale. Autour de l'oiseau étaient dessinés deux rubans qui ondulaient harmonieusement. Sur l'un était écrit en vieil anglobal : "In Globe we trust" ; sur l'autre "Liberté, Sécurité, Prospérité".⁷⁴

Le drapeau de *Globalia* ne comporte plus cinquante étoiles comme celui des États-Unis, mais bien deux cents cinquante étoiles, en référence sans doute –approximativement- aux deux

⁷⁰ Christian Godin, « Sens de la contre-utopie », *Cités* 2010/2 (n° 42), p.64.

⁷¹ *Ibid.* p.62.

⁷² *Globalia*, *op. cit.* p.764.

⁷³ *Ibid.* p.13.

⁷⁴ *Ibid.* p.292.

cent cinquante pays qui constitue le monde : « le drapeau globalien avec ses deux cent cinquante étoiles »⁷⁵. Une façon de signifier que le modèle États-Uniens a conquis le reste de la planète.

Ce monde imaginé par Jean-Christophe Rufin n'a rien d'imaginaire il s'agit plutôt d'une version modifiée du futur proche des États-Unis, résultat de la dérive d'une société de consommation qui recherche la satisfaction des désirs immédiats.

Jean-Christophe Rufin a fait le choix de peindre la face la plus sombre et les cas les plus désespérés du monde réel. Mais surtout, dans tous les lieux traversés par le narrateur sont présents des écrans de télévision, qui font clairement écho aux « télécrans » de *1984* de Georges Orwell. Même dans les prisons de *Globalia* il y a des écrans. Ils n'en sont pourtant que de blafards calques : ils ont perdu leur fonction de surveillance qui les rendait si effroyables. Ils ne sont plus présentés comme des moyens de surveillance, mais comme un gage de sécurité : « Il ne s'agissait bien sûr pas de les surveiller mais seulement d'assurer leur sécurité »⁷⁶.

Nous retrouvons aussi un des topos familiers de la dystopie. Celui de la découverte de la lecture qui transforme le personnage et le pousse à remettre en question le monde qui l'entoure. Elle lui inspire des angoisses existentielles et déchaîne en lui une multitude d'aspirations confuses. Dans *Globalia*, Puig un journaliste un peu naïf, habité par le désir de liberté et de justice, part à la recherche de la vérité en suivant les traces de Baïkal. Il s'interroge sur le rôle de ces livres : « si tous vos livres sont vrais, cela veut-il dire qu'ils racontent des événements qui se sont passés ? Ce sont des livres d'histoire »⁷⁷. La réponse a le mérite de le plonger de nouveau dans une nouvelle interrogation : « pas nécessairement... Il y a des récits imaginaires qui expriment une vérité d'un autre ordre »⁷⁸. Quelle serait donc cette vérité qui s'exprime à travers la fiction ? Comment un discours imaginaire peut-il avoir une vérité quelque conque ? Et bien la réponse est des plus étonnantes, des plus justes aussi. En effet les livres permettent de prendre conscience que le monde n'est pas figé, son histoire a connu des changements : « et surtout les êtres humains avaient été le moteur de ces changements »⁷⁹. La lecture et l'écriture sont un moment de liberté. La première phrase que Puig avait écrite : « aujourd'hui, moi, Puig Pujols, je suis libre »⁸⁰.

⁷⁵ *Ibid.* p.163.

⁷⁶ *Ibid.* p.17.

⁷⁷ *Globalia, op cit.*p.283.

⁷⁸ *Ibid.* p.283.

⁷⁹ *Ibid.* p.286.

⁸⁰ *Ibid.* p.242.

La même thématique se retrouve dans *Ourania*. Le livre et la lecture sont une échappatoire au réel et à l'horreur de la guerre par l'imaginaire : « nous n'avions pas grand-chose à manger. Les nouvelles qui nous parvenaient étaient angoissantes. Pourtant, je garde de ma mère à cette époque le souvenir d'une femme gaie et insouciante »⁸¹. Daniel étant encore petit à cette époque, il ne réalisé pas très bien ce qui l'entourer : « c'était menaçant, à peine réel. La guerre n'a pas de sens pour les enfants. D'abord, ils ont peur, puis ils s'habituent. C'est quand ils s'habituent que cela devient inhumain »⁸².

Face à la brutalité de la guerre et à la disparition de son mari, l'imaginaire est pour la mère du narrateur d'*Ourania* sont seul salut : « le livre rouge, Ourania, les légendes de Grèce, cela comptait plus pour elle que ce qui se passait dans les montagnes »⁸³. La grand-mère ainsi que le grand-père de Daniel tuaient des mouches partout dans la maison sauf sur une toile cirée. Les mouches c'étaient les Allemands qui les avaient apportées avec eux, selon sa grand-mère. Et c'est justement sur cette même nappe épargné par les mouches mortes qu'il a commencé à penser à *Ourania* : « je crois que c'est sur cette nappe que j'ai pensé la première fois à un pays imaginaire »⁸⁴.

Sa mère lui laissait aussi des livres sur cette toile, notamment un livre rouge qui parlait de la Grèce : « je ne savais pas ce que c'était que la Grèce. C'étaient des mots »⁸⁵. De ce passage il nous semblerait que c'est une allusion au fait que face à la bêtise humaine incarnée par le nazisme, cet espace demeure préservé grâce à l'imagination et aux livres. Par la suite, Daniel ne cessera de parcourir le monde à la recherche de ce pays imaginaire.

La lecture de *Walden* : « par le livre d'un certain Henry-David Thoreau. Walden ou La Vie dans les bois »⁸⁶ dans *Globalia* est aussi un moment d'exaltation pour le journaliste Puig :

Tout dans ce récit était absolument extraordinaire, fabuleux, d'une audace inouïe. Il fallait une imagination supérieure pour concevoir un monde où l'homme vivrait ainsi librement dans la nature et se livrerait à ses plaisirs sans tenir le moindre compte de l'intérêt collectif : pêcher, faire du feu, couper des arbres⁸⁷

Chaque utopie contient le germe de sa destruction. Dans *Ourania*, les deux utopies qui sont l'Emporio et Campos sont en proie à des conflits intestinaux, sapés par le corporatisme et

⁸¹ *Ourania, op cit.*p.13.

⁸² *Ibid.* p.18.

⁸³ *Ibid.* p.65.

⁸⁴ *Ibid.* p.17.

⁸⁵ *Ourania, op cit.*p.17.

⁸⁶ *Globalia, op cit.* p.777.

⁸⁷ *Ibid.* p.279.

la corruption des esprits. Aucune de ces communautés ne peut fuir le monde qui l'entoure, la société les rattrape inlassablement. L'Emporio cet îlot : « au milieu de cette ville en ruine, de ces chaussées défoncées, de ces égouts à ciel ouvert, Don Thomas avait créé l'Emporio un atelier de recherche et d'enseignement supérieur dédié aux sciences humaines et au savoir »⁸⁸. Ce havre vit sous la protection financière de Don Aldaberto, un riche de la vallée qui ne se priver pas de s'immiscer dans les orientations de l'institution. Thomas Moïses avait pour unique choix des arrangements et des concessions qui nuisent sur l'intégrité du projet. Les ennuis de l'Emporio ne s'arrêtent pas là. En effet les anthropologues voulaient prendre le pouvoir à tout prix, ce qui n'exclue nullement la trahison. Don Thomas fut évincé, il se trouve désormais dans le rôle de figurant au poste de président permanent. Lui qui avait :

[...] rêvé de l'Emporio, d'une Athénée, où loin de la mégalopole asphyxiée, la rencontre des hommes et des femmes de bonnes volontés serait possible, d'une nouvelle Grèce, pas très différente du modèle puisque y cohabitaient les factions armées, les prêteurs sur gages et les esclaves⁸⁹.

Campos n'est pas en reste, sa faiblesse est représentée par un de ses hôtes, Efraïn celui qui s'est réfugié à Campos. Ce criminel fuyant les autorités judiciaires vient introduire le désordre. À partir de cet épisode, la chute de Campos devient une certitude. Cette fin le narrateur l'avait pressenti : en s'approchant de Campos Daniel entendait du bruit : « je ne sais pas pourquoi, ces bruits ne m'ont pas rassuré. Ils ont fait naître en moi une angoisse plus grande, comme si j'étais devant un lieu menacé, sur lequel planait la promesse d'une destruction imminente »⁹⁰.

Le chef, le conseiller de Campos Anthony Martin surnommé Jadi. Jadi le fondateur de cette communauté, de cette : « colonie du peuple arc-en-ciel »⁹¹ est sur le déclin, les promoteurs immobiliers qui veulent transformer Campos en lotissement. Ils s'engagent dans un bras fer pour récupérer ses terres, ils osent publier dans *La Jornada* un article où : « la république idéale du conseiller y était décrite comme un refuge de vagabonds venus de l'étranger, où avaient cours la drogue, la promiscuité et les pratiques les plus condamnables de l'ex mouvement hippie nord-américain »⁹². Les habitants de Campos doivent s'exiler, car : « la méchanceté, la cupidité et la bêtise les chassent de Campos, mais leur donnent la chance de

⁸⁸ *Ourania, op cit.*p.60.

⁸⁹ *Ibid.* p.194.

⁹⁰ *Ourania, op cit.*p.89.

⁹¹ *Ibid.* p.191.

⁹² *Ibid.* p.198.

trouver un autre domaine »⁹³. Ce domaine sera l'île de la Demi-Lune, au large de Belize : « un pays où tout se mélange, où tout est inventé »⁹⁴. Bientôt il ne sera plus qu'un caillou aride et sans eau et ombre. Cette expérience s'avéra désastreuse, sans eau ni nourriture, ils sont secourus par Efraïn. Cette expérience démythifie le symbolisme de l'île déserte si cher aux utopies. Cette fin est symptomatique de la nature même de l'utopie. Jadi déclare : « ce point final était prévu dès le moment où le rêve de Campos a pris forme »⁹⁵.

Mais le grand échec de ces deux utopies est aussi de ne pas savoir se préoccuper de la misère réelle des habitants de la Zone de ses enfants que l'acide des fraises brûlée leurs petits doigts. Ironie du sort, ce sont les mêmes camions que pour les fraises qui ont servi à les expulser. Utopie et dystopie s'opposent et se complète. La dystopie de Rufin récupère un bon nombre des thématiques du genre dystopique, celui du genre utopique aussi, mais en opérant une inversion complète. Tout comme l'utopie ou les utopies de Le Clézio finissent en dystopies.

2.3. Utopie et Dystopie une fin identique

La dystopie et l'utopie entretiennent des relations étroites, dès l'apparition de l'utopie, la dystopie a été contenue et dissimulée dans l'utopie. La dystopie serait la société contemporaine de l'auteur, à laquelle l'utopie se propose d'offrir une solution et une alternative.

La métamorphose de l'utopie en dystopie se manifeste à travers une distanciation entre la forme utopique et le contenu utopique : « tant qu'il est possible d'affirmer que la structure littéraire est la même, tandis que le jugement de valeur change, pour se traduire cette fois en un modèle non à suivre, mais à fuir »⁹⁶. Ainsi, c'est la même société qui fait le sujet de l'utopie et de la dystopie ; mais la première la préconise, la seconde la dénonce.

Selon Yolène Dilas-Rocherieux, le point de convergence entre l'utopie et la dystopie se situe dans la volonté de chacune d'étaler les dérives du monde. Quand l'utopie suggère le modèle d'une société idéale qui viendrait corriger la société actuelle sans pour autant écartier l'idée de sa ruine, resté en filigrane. La dystopie amplifie les failles du système pour les rendre plus visibles au lecteur : « toutes deux sont donc fondées sur le rejet amer du présent et dévoilent

⁹³ *Ourania. op cit.*p.232.

⁹⁴ *Ibid.*p.246.

⁹⁵ *Ibid.*p.199

⁹⁶ Stefania Santalucia, *L'utopie comme instrument de critique de la société dans les Gulliver's Travels (1726-27) de Jonathan Swift, le Candide (1759) de Voltaire et Un viaggio al centro della terra (1799) de Lorenzo Ignazio Thjulen*. Séminaire d'Histoire de la littérature, Université de Bologne, p.2.

au grand jour les craintes suscitées par l'évolution d'une civilisation »⁹⁷. L'image du futur dans *Globalia* est l'occasion de tenir le lecteur en éveil, de le sensibiliser et d'ancrer en lui une résistance au réel : « s'agissant du futur, un roman peut tout au plus contribuer à ce que le lecteur conserve une défiance légitime »⁹⁸.

Il s'agit en conséquence du traitement de la dimension politique de la société, ce qui est nécessaire à la constitution d'une dystopie comme il l'est à celui de l'utopie étant donné qu'il : « [...] Il ne suffit pas en effet d'évoquer un possible futur noir (comme le font les romans et les films d'anticipation) pour constituer une contre-utopie »⁹⁹.

L'utopie peint une société qui accorde une grande importance à la législation, elle devient ainsi un instrument d'uniformisation et de contrôle des individus. Ces éléments sont communs à de nombreuses utopies, ils forment les bases d'une société autoritaire, dépersonnalisation et déshumanisation sont le lot de ses habitants. La dystopie ne se contente pas de dénoncer l'affaiblissement de la société, mais aussi les dangers qui menacent l'utopie. Nonobstant cette importante modification, il ne s'agit pas d'un renversement absolu du paradigme utopique :

De ces "contre-utopies" (les œuvres de Zamiatine, Huxley, Orwell, etc.), on pourrait dire qu'elles ne sont pas le contraire des utopies, mais des utopies en sens contraire, reprenant fidèlement le schéma et les thèmes de l'utopie pour démontrer que chacun de ses bienfaits, poussé au bout de sa logique, finit par se retourner contre l'homme, par menacer ce qui constitue proprement son humanité. Là encore, l'idée de perfection demeure centrale, mais son signe s'inverse, et qui voulait faire l'ange en est réduit à faire la bête.¹⁰⁰

George Barlow pour définir les rapports entre utopie et dystopie opère une analogie avec le roman et l'antiroman, il considère que :

L'anti-roman n'est pas le refus du roman, mais sa rénovation. Le genre — c'est-à-dire le champ de recherche et la méthode — reste le même : il s'agit toujours du récit imaginaire d'une destinée individuelle. Il en est de même pour l'anti-utopie : elle reste, comme l'utopie, le tableau imaginaire d'une société exemplaire.¹⁰¹

La dystopie n'invente pas de nouvelles formules, elle ne crée pas, pour ainsi dire, un antivoyage ; elle fournit la description d'un espace utopique. Nous rejoignons ici, en somme, la

⁹⁷ Yolène Dilas-Rocherieux, *L'Utopie, ou la mémoire du futur : de Thomas More à Lénine, le rêve éternel d'une autre société*, Pocket. Paris, 2000, p.340.

⁹⁸ *Globalia*, op cit.p.886.

⁹⁹ Christian Godin, « Sens de la contre-utopie », Cités 2010/2 (n° 42), p.62.

¹⁰⁰ Frédéric Rouvillois, *L'utopie*, Flammarion, Paris, 1998, p.20.

¹⁰¹ George Barlow, « *L'anti-utopie moderne* », *Esprit*, n°293 (3), Mars 1961, pp.381-382.

définition de Raymond Trousson, qui ne juge pas la différence entre utopie et anti-utopie pertinente d'un point de vue formel :

Nous proposerons donc ici de parler d'utopie lorsque, dans le cadre d'un récit (ce qui exclut les traités politiques), se trouve décrite une communauté [...] qu'elle soit présentée comme idéal à réaliser (utopie positive) ou comme la prévision d'un enfer (l'anti-utopie) »¹⁰²

Dans *Globalia* les verrières qui englobe les villes sont présentent pour donner l'illusion de la sécurité, ainsi l'espace ouvert et la lumière naturelle devient une source d'angoisse : « une femme fut prise de tremblements nerveux en découvrant le paysage et cria qu'elle avait le vertige. Il fallut la rassurer : elle était seulement, comme tout le monde, déroutée par l'espace ouvert et la lumière naturelle »¹⁰³. Pour calmer cette femme, il fallait lui faire : « remarquer les parois de verre qui entouraient la salle de tous côtés et formaient une immense voûte loin au-dessus des têtes. C'était bien les mêmes parois qui couvraient la ville et en faisaient une zone de sécurité. Ils parvinrent ainsi à la calmer »¹⁰⁴. Le verre n'est pas simplement synonyme de sécurité, il est le symbole de la transparence. La transparence est née d'un idéal : celui de la franchise et de la sincérité, contre le mensonge et la dissimulation. C'est ainsi que l'idéal utopique se transforme en effroi dystopique. Pour cette raison nous pouvons affirmer que la dystopie n'est pas le contraire de l'utopie, elle est son double inversé.

L'utopie et la dystopie ont vocation à penser le politique, au sens de concevoir la *polis*, d'en imaginer les contours, même en négatif. L'utopie et la dystopie demeurent une façon de penser le vivre en commun. La dystopie n'est pas, selon Christian Marouby, « le contraire de l'utopie classique, mais bien le même projet social, vu sous son jour négatif »¹⁰⁵. Construire un projet social tel est leurs buts ultimes.

Pour se prévenir d'un danger intrinsèque à l'utopie, celui d'institutionnaliser, c'est-à-dire de fixer un tel projet, la dystopie ambitionne de servir comme contre poids. Gregory Claeys aperçoit nécessairement cette tentation quand il définit : « le genre utopique par l'ambition d'imaginer des sociétés meilleures dans le but de critiquer les inadéquations existantes et de

¹⁰² Raymond Trousson, *Voyages au pays de nulle part*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1999, p.81.

¹⁰³ *Globalia*, *op cit.*p.9.

¹⁰⁴ *Ibis*. p.10.

¹⁰⁵ Christian Marouby, *Utopie et primitivisme, Essai sur l'imaginaire anthropologique à l'âge classique*, Paris, Seuil, 1990 Note 73, pp.73-74.

proposer des structures supérieures, et la variété dystopique par le désir de ridiculiser et de décourager les tentatives d'institutionnaliser ces idées »¹⁰⁶.

La dystopie vient combler le point faible de l'utopie. En effet, le point noir de l'utopie ne se situe pas dans le fait de contester aux faits sociaux des valeurs qui les dépassent ; ni d'installer une dissemblance entre la société réelle et la société visée. Son point faible est de : « confondre l'ordre de valeur recherché avec un événement historique, en voulant l'incarner dans un fait particulier. Son point faible, c'est l'idolâtrie »¹⁰⁷.

Remettre en cause le monde tel qu'il est, voilà donc la fin assignée à l'utopie et à la dystopie. Il ne s'agit pas pour l'utopie de simplement porter en accusation ce monde, s'enfuir et s'évader dans le monde imaginaire des idées pour construire une société parfaite et s'abîmer dans la contemplation de cette création. La dystopie ne se satisfait pas non plus de l'horreur qu'elle décrit étant donné que : « son œuvre est au contraire une dénonciation désespérée des tendances néfastes de son époque, pour tenter de détourner les hommes d'un avenir tout proche vers lequel ils se précipitent aveuglément, une ultime tentative, donc, pour rejeter le probable dans l'irréel »¹⁰⁸.

3. HISTOIRE D'UN RENDEZ-VOUS MANQUÉ AVEC L'HISTOIRE

La prolifération des textes ou des propos à caractère utopique n'est nullement en soi un gage de radicalité. Le contraire serait plutôt vrai. Comme l'a souligné avec force Georges Sorel à propos des réformateurs sociaux d'avant 1848 : « il est possible de montrer l'existence d'un lien très étroit entre l'affirmation abstraite du rêve utopique et l'existence d'une pratique visant la paix sociale »¹⁰⁹. Il s'agit selon lui de présenter au peuple un mirage trompeur de l'avenir par le recours à l'utopie-récit qui vient pallier l'absence de pratiques et de possibilités de changement effectives avec comme conséquence d'entretenir sa passivité. C'est une utilisation opportuniste de l'utopie.

Afin de mieux appréhender la notion d'utopie, nous allons revenir sur les raisons historiques et politiques qui l'accusent et qui ont associé les utopies avec des idéologies. Sur

¹⁰⁶ Gregory Claey's, *Utopias of the British Enlightenment*, Cambridge University Press, Cambridge, 1994, p.9. Cité par (Corin Braga, *De l'utopie à la contre-utopie aux XVI-XIXe siècles*, thèse de doctorat en philosophie sous la direction de Jean-Jacques Wunenburger, Lyon III, 2008.p.06).

¹⁰⁷ Luis Villoro, « La triple confusion de l'utopie », *Diogène* 2005/1 (n° 209), p.6.

¹⁰⁸ George Barlow, *L'anti-utopie moderne*, Esprit, N°293 (3), MARS 1961, pp.385.

¹⁰⁹ G. Sorel, *La décomposition du marxisme*, Paris, M. Rivière, 1908, p. 15, cité par (Gaetano Manfredonia, « L'imaginaire utopique anarchiste au tournant du siècle », *Cahiers Jaurès* 2006/2 (N° 180), p30.

les relations entre utopie et révolution et utopie et totalitarisme. Cette critique peut avoir des fondements défendables, mais il s'agit surtout de dégager l'utopie des stéréotypes et des amalgames.

3.1. Les sources de la haine

Afin de mieux appréhender les utopies, il serait utile de déterminer et de comprendre ce qui leur est reproché. Une façon de prouver que l'utopie garde sa vitalité puisqu'elle dérange encore inlassablement. L'utopie est tombée dans l'indifférence en partie à cause des interprétations dominantes dans la seconde moitié du 19^{ème} et 20^{ème} siècle qui ont amalgamé les utopies avec des idéologies, pour les dénoncer comme servant à proposer des visions totalitaires de la société. Les utopies considérées comme des conjectures littéraires devenues par un fatal avatar des projets totalitaires. Il y a ainsi un usage connoté de l'utopie au 19^e siècle, il porte le blâme sur des rêveries, exclues à jamais du possible par la nature des choses et par le bon sens, mais rêveries qui, en s'emparant d'esprits simples, cela demeure vrai, risquaient de tourner au cauchemar social.

Selon Edgar Morin, il existe deux types d'utopies, une bonne et une mauvaise :

La première c'est évidemment l'aspiration à une société meilleure dans laquelle les relations entre les êtres humains seraient moins affreuses, moins ignobles, moins fondées sur les rapports de force, de domination et d'exploitation ; des sociétés où il y aurait plus de liberté, plus de fraternité. C'est à mes yeux la bonne utopie. La mauvaise utopie, c'est celle qui prétendrait réaliser l'harmonie parfaite, éliminer la douleur et tout conflit, rendre chaque individu transparent¹¹⁰.

C'est justement quand l'utopie devient mauvaise, quand elle aspire à devenir totalisante, qu'elle cesse d'être crédible. C'est ainsi que le modèle utopique se fait infester par le pessimisme et la désillusion, le rêve se transforme soudain en cauchemar, l'espoir en résignation : « le trait majeur du climat spirituel où baigne notre présent et dont je n'aperçois guère de précédent dans notre histoire, n'est-ce pas la peur amputée de l'espoir »¹¹¹. Le déclin des utopies peut être lié à celui de la littérature, ou encore à celui de la religion, au déclin de la croyance des Lumières, à la Raison et au Progrès.

Les détracteurs des utopies leur reprochent leurs descriptions répétitives et leurs contradictions comme si elles composaient toutes ensemble une œuvre unique et atemporelle.

¹¹⁰ *Pour une utopie réaliste. Autour d'Edgar Morin*, rencontres de Chateaufvallon (Marielle Paquet, Ed.) ed. Arléa, Paris, 1996. p.11.

¹¹¹ Régis Debray, *Aveuglantes lumières*, Paris, Gallimard, 2006, p.25.

Le procès d'intention ne correspond pas, contrairement à ce qui est affirmé, à un désir de démystification, mais à une volonté de dénigrer des œuvres jugées politiquement et philosophiquement dangereuses. Dans les dystopies, les auteurs imaginent les ultimes conséquences des tendances présentes, on les taxe, tout comme les utopistes, de manques de réalisme alors qu'ils souhaitent justement que l'avenir contredise leurs anticipations.

En s'intéressant au discours critique de l'utopie, il est possible de remarquer qu'un des sommets, une des sources de la haine de l'utopie se situe autour de 1848. C'est dans le climat violent et meurtrier de 1848 que naît la haine de l'utopie. Après les échecs des révolutions de 1848 et de la Commune de Paris (1871). Après la Révolution de février 1848, des dizaines de brochures dénoncent les « utopistes », en raison de la terreur mise en place, la connotation du mot a varié : c'est désormais, le sens « funeste » qui prédomine.

Que ce soit chez Louis Reybaud avec son ouvrage *Études sur les réformateurs contemporains ou socialistes modernes* (1840) ou chez Alfred Sudre avec *L'Histoire du communisme* (1848). Puis, en 1846, la première anti-utopie à proprement parler est publiée : *Le Monde tel qu'il sera*, d'Émile Souvestre, texte dont le propos est de prouver par la démonstration comment les idéaux saint-simoniens et fouriéristes peuvent mener à la catastrophe.

Les exemples d'utopies devenant des anti-utopies que présentent le communisme et le fascisme ont entraîné des penseurs, comme Karl R. Popper dans *The Open Society and Its Enemies* (1945) et Jacob L. Talmon dans *Utopianism and Politics* (1957), à soutenir que, comme le dit Talmon :

L'Utopisme est basé sur l'hypothèse que la raison seule – et non pas la force des habitudes, la tradition ou les préjugés – peut être l'unique critère des affaires humaines. Mais cette hypothèse se heurte au fait que la raison, comme les mathématiques, exige un consentement universel puisqu'elle est censée détenir la vérité unique et absolue. En fait, la raison se révèle être le plus faillible et précaire des guides, parce que rien n'existe pour empêcher une variété de « raisons » de se manifester, chacune clamant sa validité unique et exclusive, et entre lesquelles il ne peut y avoir ni compromis, ni arbitrage si ce n'est celui de la force¹¹².

Hans Jonas dans *le principe de Responsabilité*, s'oppose au *Principe Espérance* de Bloch. En effet, il n'écartait :

[...] réellement qu'une seule chose en matière de philosophie politique : l'utopisme. Nous ne pouvons, poursuit-il, nous permettre l'utopie d'un accomplissement de l'humain, d'une

¹¹² Lyman Tower Sargent, « Pour une défense de l'utopie », *Diogène* 2005/1 (n° 209), p.13.

réalisation finale de la société idéale ; il y réside même un danger : premièrement, c'est un objectif arrogant et deuxièmement, il peut dans les conditions actuelles nous conduire à notre perte, pour autant qu'il attise les espérances des hommes au lieu de les modérer. C'est l'argument que j'opposais au Principe Espérance d'Ernst Bloch¹¹³.

Pour Hans Jonas la nouvelle obligation qui est la nôtre relève d'une éthique de la conservation, de la préservation, de l'empêchement et non d'une éthique du progrès et du perfectionnement. Jonas insiste sur le fait que l'utopie suppose la profusion matérielle rendant possible le loisir ; donc la libération de la servitude du travail grâce au progrès de la technique et de la science. Or, les ressources naturelles étant limitées. C'est l'un des arguments que développe Hans Jonas contre l'utopie, celle-ci n'est pas réalisable sans l'appel à un développement plus poussé de la technique, qui met en péril, de manière irresponsable, l'avenir de l'humanité.

On observe dans ces textes une accumulation de tous les arguments anti-utopiques, la haine de la révolution rime désormais avec la haine de l'utopie. Preuve on est qu'il existe bien une relation entre utopie et révolution. Révolution et utopie vont de pair en ce dont elles ont le même désir de changer le monde et il n'est pas rare que le projet utopique soit à la base d'une révolution qui se métamorphose en projet idéologique. Dans *Ourania* la guerre civile salvadorienne inspire à l'auteur des passages de grands intérêts sur la révolution. L'action qui se déroule sur les terres du Mexique, des terres qui ont été témoin des luttes et des révolutions les plus diverses, qui ont : « l'expérience, la révolution, la lutte armée, la réforme agraire, les nationalisations, et même le soulèvement indigène au Chipas, nous avons tout fait. Nous avons largement un siècle d'avance »¹¹⁴.

Dans *Ourania*, Hector un révolutionnaire salvadorien en exil : « invité à l'Emporio, pour qu'il témoigne de la situation au Salvador, pour qu'il parle de Monseigneur Romero, de tous les prêtres assassinés »¹¹⁵ et Dahlia Roig, son ex-femme portoricaine, en rappellent les faits les plus remarquables. Tout d'abord, l'affrontement violent entre les marxistes et les « escadrons de la mort », groupes d'extrême droite. Dans le roman, les révolutionnaires sont incarnés par des personnages mêlés à la fiction. Daniel le héros narrateur qui fustigeait l'impérialisme américain et ses serviteurs, persifle avec la même force ce révolutionnaire :

Je ne pouvais lui dire tout le mal que je pensai de son ex-mari et de ses soi-disant révolutionnaires dépassés par le temps, qui refaisaient le monde à l'abri de leur asile doré, proclamaient des anathèmes contre ceux qui étaient restés au pays, signaient des ordres

¹¹³ H. Jonas, *Souvenirs, II*, 12, Payot & Rivages, Paris, 2005.p.253.

¹¹⁴ *Ourania, op cit.*p.117.

¹¹⁵ *Ibid.* p.103.

d'expurgations, mais qui étaient incapables de s'occuper de leur propre famille. Ils manquaient de lucidité et de compassion¹¹⁶.

Tel apparaît Hector ce : « militant de la révolution universelle »¹¹⁷, ce révolutionnaire de salon, plus brillant en paroles qu'en actes, pris dans ses contradictions entre son mépris du modèle de vie bourgeois et le profit qu'il en tire. Contrairement à Cayetano qui lui est un : « vrai révolutionnaire, pur et dur, formé au combat de rue, indifférent aux honneurs, à l'argent, à la mort »¹¹⁸.

Selon les critiques anti-utopique de Platon à William Morris en passant par Thomas More, ce serait, sous des noms divers, toujours le même discours qui s'écrirait, affecté des mêmes défauts : Constructivisme, autoritarisme, négation de la singularité des individus et son inefficacité. Des critiques tels Gilles Lapouge ne voient dans le système utopique rien d'autre qu'« un système automatique »¹¹⁹. Chantal Millon-Delsol pousse la critique jusqu'à l'assimiler à une perversion de la société. Elle déclare :

Les hommes peuvent mourir pour elles ou survivre grâce à ces espoirs tapis dans le cœur, mais ils ne les concrétisent jamais. Les utopies demeurent, sous des formes diverses, des tentatives mort-nées pour briser la perversion, ou ce qui apparaît comme des perversions, de la vie en société¹²⁰.

La haine de l'utopie est en partie liée à la haine de la révolution, mais elle est surtout due à une méfiance viscérale envers des œuvres qui présentent potentiellement un danger pour l'ordre établi. Cette critique ne semble être fondée que sur des présupposés idéologiques quand parallèlement Hans Jonas formule une critique plus légitime basée sur la crainte de voir l'usage immodéré de la technique comme une menace sur le tissu social. Les deux romans reflètent ces deux tendances. En effet, le narrateur d'*Ourania* tient un discours ambivalent sur la révolution, une manière de se prémunir de toute forme de récupération du discours utopique à des fins idéologiques. La révolution dans sa forme traditionnelle dans *Globalia* est aussi remise en cause. Les tentatives des habitants des non-zones et l'œuvre de Baïkal semblent vouées à l'échec de prime abord. La multiplication de la technique dans cet univers futuriste est le résultat d'une volonté de contrôle, alors que le retour à des techniques primitives dans la communauté

¹¹⁶ *Ourania*, op cit. p.100.

¹¹⁷ *Ibid.* p.104.

¹¹⁸ *Ibid.* p.115.

¹¹⁹ Gilles Lapouge, *Utopie et civilisation*, Weber, 1973. Cité par (François Chirpaz, « Plaidoyer pour l'Utopie », *Esprit*, Nouvelle série, No. 434 (4) (AVRIL 1974), p.570).

¹²⁰ Chantal Millon-Delsol, *Les idées politiques au XXe siècle*, Presses Universitaires de France, 1991. p.154.

de Campos semble faire le bonheur de ses habitants. Ces deux récits évoluent dans leur trame textuelle tout en étant conscients et lucides des implications et des dérives de la pensée utopique.

3.2. Le couple utopie/totalitarisme

La critique de l'utopie est réactivée par la critique du totalitarisme. L'utopie a été affectée négativement après la Seconde Guerre, par son association à la notion de totalitarisme, qui n'hésite pas à identifier de façon démesurée utopie et totalitarisme.

Certaines utopies peuvent contenir un attrait totalitaire, en mettant en avant les fantaisies d'un homme parfait et d'une société réconciliée. L'utopie a accompagné la modernité dans ces élans libérateurs et émancipateurs, avec l'esprit des lumières et des révolutions. Mais l'expérience du totalitarisme avec ses deux inclinaisons : nazisme et communisme qui se sont élevés sur le cadavre de l'utopie, ont considérablement discréditées et assimilées les utopies à des discours maximalistes et potentiellement dangereux. Nous sommes en droit de nous demander comment un courant de pensée fondé sur l'idée du progrès de l'homme et un régime politique s'accomplissant dans le rejet de la différence et l'extermination de l'autre a pu être assimilé ou rapproché à un tel discours meurtrier.

On peut penser avec Florent Bussy que l'association entre utopie et totalitarisme s'appuie sur une conception fautive du sens de l'utopie : « [elle] ignore la fidélité à la raison dont de nombreuses utopies ont voulu être garantes. [Elle] prend la critique utopique de la politique pour son rejet et le rejet du monde, en sa relativité et sa pluralité, alors qu'elle se situe sur un plan spécifique, celui de la raison et de l'idéal »¹²¹. Par ailleurs, le totalitarisme n'est pas utopique ou post-utopique, parce qu'il : « exclut toute extériorité et détruit toutes les conditions d'expression d'un décalage, d'un idéal, d'une imagination »¹²². Le projet totalitaire ne peut se réclamer de l'élan vital et créateur propre à l'utopie, car sa dépendance aux contextes historiques annihile l'atemporalité pourtant intrinsèque à l'utopie.

Les expériences totalitaires du 20^{ème} siècle : nazisme, communisme ne doivent pas fonctionner uniquement comme repoussoir, entravant toute espérance, mais comme source de savoirs et d'expériences collectives dont il est utile et nécessaire de tirer les leçons et ainsi écarté toute méfiance instinctive envers toutes les utopies à venir. Les auteurs de roman dystopique se

¹²¹ Florent Bussy, « L'utopie ou la nécessité des écarts entre l'idéal et la réalité », *Le Philosophoire*, 2015/2 (n° 44), p.56.

¹²² *Ibid.* p.57.

servent de leur écriture comme d'un moyen de lutte désespérée pour combattre l'inévitable goût de l'homme pour le totalitarisme, la guerre et l'aliénation des peuples.

Par ailleurs si nous croyons Lénine, le projet communiste n'est en rien utopique : « on ne trouve pas chez Marx l'ombre d'une tentative d'inventer des utopies, d'échafauder de vaines conjectures sur ce que l'on ne peut pas savoir »¹²³.

Un autre point demeure problématique. Il est trop facile à notre époque de faire le procès des utopies. Bien que des régimes totalitaires (soviétique et nazi) ont disparu, une nouvelle forme de désir à la totalité s'est fait jour. Avec la montée en puissance de la société de consommation et du spectacle, puis la généralisation des politiques néo-libérales. Nous avons pu aussi voir s'établir l'utopie du libre-échange, qui pour beaucoup est déjà rapidement devenu sa propre dystopie et où la consommation tient lieu de sociabilité.

Les détracteurs de l'utopie, qui d'un côté ils l'accusent de n'avoir point d'effets sur le réel et de l'autre on lui clame que :

L'histoire de l'imagination utopique révèle que les fantasmes de la cité idéale ne passent plus seulement pour des idéaux orientant la prise en charge et la prise en main de l'histoire, par un homme émancipé et majeur, mais sont devenues, par une sorte d'usure des frontières entre l'imaginaire et le réel, les formes mêmes des états modernes¹²⁴.

Les détracteurs voient dans la pensée utopique un refuge hors du monde. Elle est alors l'aboutissement d'un basculement dans l'imaginaire, en tant que ce dernier serait l'antithèse rigoureuse de la réalité. Dans cette mesure, elle se dissocie de toute visée de transformation des conditions sociales effectives, pour se confondre avec la liberté offerte à chacun de s'éloigner du monde par la pensée et l'imagination.

Le fait de désigner comme « utopiques » des idées radicales est une manière éprouvée de les disqualifier. Ricœur s'accorde avec Karl Mannheim pour dire que : « l'utopie est relative aux rapports de forces, les groupes dominants cherchant toujours à dénigrer les projets des groupes dominés en les traitants d'utopiques, lesquels, inversement, dénoncent l'idéologie du pouvoir en place »¹²⁵.

Contre la segmentation, faite de particularismes indéterminés et d'inégalités variées,

¹²³ Lénine, *L'Etat et la révolution*, Paris, Ed. Sociales, 1969.p111 Cité par (Chantal Millon-Delsol, *Les idées politiques au XXe siècle*, Presses Universitaires de France, 1991.p55).

¹²⁴ J. J. Wunenburger, *L'utopie ou la crise de l'imaginaire*, J.-P. Delarge, 1979, p 200, cité par (Maïté Clavel, « La haine de l'utopie », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Nouvelle série, Vol 77 (Juillet-Décembre1984), p370).

¹²⁵ Sébastien Roman, « Hétérotopie et utopie pratique : comparaison entre Foucault et Ricœur », *Le Philosophoire* 2015/2 (n° 44), p.76.

créatrices d'injustice et d'oppression, les utopies modernes avaient : « opposé le rêve radical de l'identique »¹²⁶. D'où les tableaux qui paraissent aujourd'hui monotones, stérilisants, à la fois idéalistes et totalitaires.

Étant donné les atteintes apparentes que certaines utopies font subir à l'individualité et à la liberté, le bonheur est beaucoup plus axé sur l'épanouissement de la collectivité que sur la liberté individuelle : Dès le départ se pose un problème de taille : celui de la définition du bonheur et du malheur dans une société, le contrôle par les pairs joue souvent un rôle prépondérant dans la régulation sociale. Les buts de l'utopie sont certes louables, mais les moyens pour y parvenir demeurent discutables par moment.

Lorsque, dans la société, l'uniformisation issue de l'ère industrielle devient manifeste, la menace contenue en germe dans l'utopie se fait elle aussi plus évidente. Nous assistons alors à la contagion dystopique, laquelle, pour paraphraser Marc Angenot, s'élève contre le caractère aliénant d'un idéal qui, sous prétexte d'améliorer la condition humaine, laisse trop souvent l'individu au second plan, au profit de l'utile et de l'efficace :

L'anti-utopie se construit d'emblée autour de l'image négative de la ruche ou de la termitière comme métaphore d'une rationalité d'État qui subordonne l'individu à des fins étrangères, qui entraîne une déshumanisation progressive, qui aliène la société de l'humain sous le fallacieux prétexte d'en améliorer la condition et d'en accroître l'efficacité¹²⁷.

Dans *Ourania* ce risque totalitaire de l'effacement de l'individu face à la collectivité et à l'intérêt général est visible dans les deux communautés utopique, l'Emporio et Campos. En effet, les pensionnaires de ces deux communautés sont comparés à des abeilles qui œuvrent toutes à la réalisation d'un seul et unique projet. Cependant, Le Clézio ne semble pas remettre en cause cette pratique et la présente plutôt comme une force face à la dissolution du social au profit de l'exacerbation des individualités. Du reste, cette apologie du collectif est atténuée par les figures conciliantes des deux guides, Jadi et Don Thomas qui occupent un rôle majeur, mais non exclusif dans l'établissement des règles qui régissent les deux communautés. Refin avec *Globalia* présente la face cachée des dérives totalitaires faites au nom de la démocratie. Il nous renseigne surtout sur les dérives de l'individualisme.

¹²⁶ Jean-Joseph Goux, « Naufrages et espérances jeunesse de l'utopie », *Diogène* 2005/1 (n° 209), p.115.

¹²⁷ Marc Angenot, « Émergence du genre anti-utopique en France : Souvestre, Giraudeau, Robida et al. » p248 in *Interventions critiques*, volume IV : paralittératures, science-fiction, utopie, p. 247-254. Coll. « Discours social », Montréal : Chaire James McGill de langue et littérature françaises de l'Université McGill.

3.3. Les stratégies de réhabilitation

L'utopie se doit de faire la synthèse, conciliée deux mouvements. D'un côté, elle se pose comme réaliste fondée sur la nécessité historique, sur des lois de l'Histoire et de la science. D'un autre l'utopie qui se sait utopie, car elle deviendra inoffensive, trop inoffensive malencontreusement.

Lewis Mumford montre qu'il existe au moins deux familles d'utopies qu'il est difficile de relier l'une à l'autre : il les appelle les utopies de fuite et les utopies de reconstruction¹²⁸. L'utopie de fuite, fragile en ses fondements, elle ouvre la possibilité aux critiques de la discrédité. Cela ressemble à la théorie développée par Paul Ricœur. En effet selon lui, l'utopie possède deux dimensions : réactive et créative. Une utopie concrète produite à partir des maux sociaux contextuels sans le support de sa dimension créative risque l'institutionnalisation de sa subversion. Sans la dimension créative, impossible d'évacuer les critiques de l'utopie qui la voit comme potentiellement dangereuse, coupable des crimes de l'histoire : totalitarisme, négation de l'individualité. Pour mettre en place une véritable utopie concrète et éviter ainsi la critique, il est impératif de se détourner de la subversion pour se doter d'un élan vital créateur.

C'est ainsi que l'utopie cède la place à une espèce d'idéal : « l'utopie est remplacée, par un idéal, qui suggère un horizon jamais atteint »¹²⁹. L'utopie serait en voie de disparition, ce qui conduit Karl Mannheim à envisager une disparition de l'utopie qu'il associe à : « un rejet conscient du passé et de la notion de temps historique » et au « passage graduel de la politique à l'économie »¹³⁰. La disparition de l'utopie conduira incontestablement à l'absence de toute volonté humaine à façonner et à agir sur le cours de l'histoire. Cela porterait un coup décisif à la politique, elle : « [...] priverait le monde de signification et de vie »¹³¹.

Cette idée traverse également le sociologue hollandais F. L. Polak, il annonce que : « ce serait la perte de la vision utopique, il appelait celle-ci : “les images positives du future” qui finirait par amener la fin de la civilisation occidentale »¹³².

Nous pouvons concevoir la fin de l'utopie mais uniquement dans le sens ou l'entend Herbert Marcuse. Il parle de la fin de l'utopie au sens où toutes les conditions subjectives et

¹²⁸ Paul Ricœur, *Idéologie et utopie*, op, cit. p.357.

¹²⁹ Chantal Millon-Delsol, *Les idées politiques au XXe siècle*, Presses Universitaires de France, 1991.p.235.

¹³⁰ Anne Kupiec, « Karl Mannheim, l'utopie et le temps. Brève anthologie », *Mouvements* 2006/3 (no 45-46), p.89.

¹³¹ *Ibid.*

¹³² Lyman Tower Sargent, « Pour une défense de l'utopie », *Diogène* 2005/1 (n° 209), p.11.

objectives semblent réunies dans notre monde pour que la mutation politique dont la nature est à la fois qualitative, anthropologique et ontologique puisse avoir lieu :

Il existe en revanche, à mon avis un critère valable : c'est quand les forces matérielles et intellectuelles capables de réaliser la transformation sont techniquement présentes, bien que leur utilisation soit empêchée par l'organisation existante des forces productives. C'est en ce sens, je crois, qu'on peut réellement parler aujourd'hui d'une fin de l'utopie¹³³.

Le traitement de l'utopie et de son autre versant la dystopie dans les deux romans est en soi une forme de réhabilitation. Oser parler d'utopie dans un monde en déperdition constitue une force et une envie de remettre en cause l'état actuel des choses. L'utopie leclézienne est une utopie qui reste lucide sur elle-même, elle appelle à la fois à fuir le monde actuel, mais aussi à la reconstruction d'un monde nouveau, plus juste, plus humain. Pour reprendre la terminologie de Paul Ricœur c'est une utopie réactive et créative. La grande force de cette utopie c'est qu'elle est un témoignage, une preuve qu'un autre monde est possible, qu'il suffit de refuser et de modifier les paradigmes de celui-ci. Ces expériences du passé malgré leurs échecs n'interdisent pas que d'autres tentatives puissent et doivent voir le jour de nouveau. Ils constituent : « une bouffée d'air pur et de bien-être [...] à mille lieues de cette boue »¹³⁴.

Le défi de Rufin dans *Globalia* est de montrer qu'une société en apparence démocratique cache des dérives totalitaires. C'est une façon de mettre en garde et d'éveiller les esprits sur des possibles non pas radieux, mais sombres. Il est possible de concevoir une société sans tomber dans l'anarchie ou le chaos mais sans pour autant renoncer à son pouvoir d'exercer une influence sur le monde. Elle est tout aussi réactive que créative. Réactive, car elle représente un désabusement et un constat amer sur ce que le monde est et le sera probablement si rien ne change, un coup de projecteur sur les dysfonctionnements des démocraties dans leur forme actuelle et un appel à sauvegarder l'utopie en la préservant de toute tentative d'instrumentalisation de l'idéal démocratique pour garder le statu quo. Créative en ce qu'elle a le mérite de combattre ce qui constituera le plus grand problème sociopolitique des années à venir : la société que nous destine la démocratie libérale planétaire. De lutter aussi contre l'intolérable et de réhabiliter la pensée utopique, mais pas n'importe laquelle, certainement pas celle qui dessine de manière précise la société future et fournit des recettes de modes de vie préconçus. IL s'agit de concilier deux tendances l'égalité et la différence, la nouveauté, mais aussi la mémoire et l'héritage. L'individuel, mais aussi la convivialité.

¹³³ Herbert Marcuse, *La Fin de l'utopie*, Paris, Seuil, Paris, 1968, p. 9-10.

¹³⁴ *Ourania*, op cit.p.184.

Ce premier chapitre été une occasion de démontrer que l'utopie est l'aboutissement d'un long processus historique et le produit de la modernité. L'utopie après un essor certain a connu un rejet et une haine profonde, celle-là est en partie ancrée dans la haine de la révolution et de la technique et celui de son amalgamation avec le totalitarisme.

Les deux romans reflètent ces deux penchants. Ces deux récits avancent tout en étant lucides sur les répercussions et les dérapages de la pensée utopique. Le risque totalitaire dans *Ourania* et la dissolution de l'individu dans la collectivité est perceptible dans les deux communautés utopiques. Le Clézio ne remet pas en cause cette tendance, cela est édulcoré par les figures complaisantes de Jadi et Don Thomas. Rufin dans *Globalia* expose la face dissimulée des dérives totalitaires et de l'individualisme.

Pourtant, la notion d'utopie connaît une certaine vitalité au niveau des réflexions philosophiques et de la création littéraire. Il possible aussi d'accorder à l'utopie le statut de concept, seulement ce travail implique de distinguer l'utopie systématique, totalisante et transcendante de l'utopie ponctuelle, immanente. C'est à cette dernière que correspond le plus le titre de concept. L'utopie a un double négatif, la dystopie. Mais la dystopie n'est pas une utopie négative, c'est bien l'anti utopie qui se présente comme un discours contre l'utopie. La dystopie ne se satisfait pas de broser les tiraillements de la société, elle essaye de s'en éloigner. La fin de l'utopie et de la dystopie est la remise en cause du monde.

Les deux œuvres sont l'expression et la persistance d'un seul et unique projet émancipateur. Ce sont des projets utopiques ponctuels qui englobent une pluralité de possibilités. Ils reprennent un certain nombre de caractéristiques propres au genre utopique, mais cela ne les interdit pas de s'en éloigner. Cette démarche constitue la substance de ce genre construit comme processus et inachèvement. D'ailleurs, la définition de l'utopie comme un esprit et le développement, l'accomplissement d'un raisonnement est la plus approprié.

Enfin, la représentation de l'utopie et de la dystopie dans les deux romans est en soi une preuve de réhabilitation. Les expériences du passé malgré leurs limites ne bannissent pas d'autres tentatives. Le bilan est affligeant néanmoins c'est aussi une interpellation et une volonté de protéger l'utopie de toute forme de récupération. Rétablir la pensée utopique en réunissant plusieurs dispositions en apparence contradictoires.



Chapitre 2 : Politiques de l'utopie



Ce chapitre se divisera en trois parties. La première intitulée « *l'utopie au secours de la réalité* » où il sera question du retour de la notion d'utopie dans une nouvelle configuration. Fini le temps où l'utopie se présentait comme un projet total, clé en main, si nous osons l'expression. L'utopie aujourd'hui se dévoile d'une façon fragmentaire, occasionnelle. Cette récente disposition conduit un questionnement, celui des rapports entre l'utopie et la réalité. L'utopie a-t-elle la possibilité de s'articuler au présent ? Et de là, opposée une force de résistance à ce dernier.

Notre intérêt portera également sur la façon dans les deux romans jouent sur une certaine ambiguïté entre le réel et le fictionnel. Nous serons amenées à postuler que la fiction peut incarner une certaine forme de réalité. Une fiction qui use de l'anticipation, de l'avenir pour rendre compte d'une des lectures possibles du présent.

La seconde partie traitera d'un certain nombre de sujets éminemment politiques à l'œuvre dans notre corpus. La désintégration sociale et politique, l'exclusion et la peur sont comme des moyens d'intégrations. Les deux romans essayent d'exposer les implications de telles pratiques et surtout le péril que cela représente pour nos sociétés. La marchandisation, le destin du tiers monde, les disparités et la société d'information et de contrôle font partie des conséquences de cet éclatement du monde.

La dernière partie se concentrera sur l'organisation politique de *Globalia* et *Ourania*. C'est-à-dire les stratégies mises en œuvre par le pouvoir pour instaurer une société totale. Les deux auteurs partagent la même vision de l'organisation politique, mais selon des paradigmes distincts. Le Clézio déplore l'inaptitude de la politique à affronter la décomposition totale du tissu social. De son côté, Rufin voit le délitement du lien social comme la conséquence directe de plusieurs facteurs : la décentralisation du pouvoir, la confiscation pour les magnats de l'économie et inévitablement la nouvelle forme d'idéologie qui opère une disparition des libertés individuelles et une généralisation de la surveillance, finalement la création de toutes formes de frontières. Le sort réservé à la jeunesse et à l'histoire terminera notre réflexion sur les politiques de l'utopie. La jeunesse source de haine dans *Globalia* et de souffrance dans *Ourania*. L'annihilation de l'histoire est une autre stratégie en œuvre pour éviter toute remise en cause du système.

Par politique de l'utopie nous ciblons non pas les politiques aux pluriels mises en œuvres par la fiction pour exposer ou imposer une nouvelle vision du monde, mais bien les politiques que ses deux utopies dénoncent et craignent à la fois.

1. L'UTOPIE AU SECOURS DE LA RÉALITÉ

Maintenir l'utopie dans la tension entre possible et réel serait en quelque sorte la limiter à un unique but, celui de réaliser le possible dans le réel, sans alternative. Paul Ricœur affirme : « l'une de mes conclusions d'ensemble à propos de l'utopie sera que toutes les utopies sont ambiguës : elles prétendent à la réalisation en même temps qu'elles sont des œuvres de fiction et revendiquent l'impossible »¹³⁵. Or, l'utopie devrait, dans son essence même, être l'ouverture des possibles latéraux, de virtualités qui s'actualisent, une manière autre de concevoir le réel.

À ce stade de réflexion, il s'agit de s'interroger sur la renaissance de l'esprit utopique, mais dans une forme inédite : fragmentaire et ouverte. Ce retour à l'utopie s'accompagne d'un questionnement fondamental, celui de son articulation à la réalité. Déterminer comment l'utopie s'articule à la réalité, au présent et constitue une force de résistance, face aux idéologies. Questionner la notion de réel et d'illusion à travers les deux romans qui jouent sur l'ambiguïté.

On postulera que la fiction est elle aussi une forme de réalité. Une fiction sous forme de projection vers l'avenir est une des lectures possibles du présent. Pour lire le présent, il faut le juger et ainsi déterminer ce quelque chose d'autre qui lui manque cruellement.

1.1. Le retour de l'utopie

L'amalgame qui déconsidère les utopies n'a toutefois pas empêché la continuité de celles-ci. Dans *Globalia* Ron Altman : « [...] une des plus grosses fortunes mondiales dans les transports et l'énergie »¹³⁶, le stratège de *Globalia* fait écho à : « toutes ces années d'effort pour éradiquer l'idéalisme, l'utopie, le romantisme révolutionnaire, découvrir encore des esprits comme le vôtre relève vraiment du miracle »¹³⁷.

Les utopies et les utopistes sont utiles au progrès de l'humanité. C'est ce qu'a proféré Anatole France, au début du vingtième siècle : « sans les utopistes d'autrefois, les hommes vivraient encore, misérables et nus, dans les cavernes. [...] Des rêves généreux sortent les réalités de demain »¹³⁸. L'utopie réveille l'imagination humaine tétanisée par le monde moderne.

¹³⁵ Paul Ricœur, *L'Idéologie et l'Utopie*, op cit.p.396.

¹³⁶ *Globalia*, op cit. p.627.

¹³⁷ *Ibid.* p.131.

¹³⁸ Paul Louis vicomte de Flotte, *La Souveraineté du peuple. Essais sur l'esprit de la révolution*, Pagnerre, Paris, 1851, p.168.

Nous sommes légataires d'une pensée utopique en décombres. C'est dire aussi que l'utopie se pourchasse dans présent et qu'il n'y a pas de question plus rejetée, plus dérangeante ni plus nécessaire aussi pour dessiner les horizons d'aujourd'hui.

Il serait urgent de réhabiliter et de disculper cette notion, car comme le souligne Françoise Proust : « concéder sur l'utopie, c'est céder sur le vœu fou et inconditionné d'en finir une fois pour toutes avec l'injustice présente, c'est céder sur l'inextinguible soif de justice et sur son exigence maintenant »¹³⁹.

Il y a un retour de l'utopie et la particularité du nouvel esprit utopique est de produire : « non pas des utopies, mais un discours sur l'utopie, une pensée renouvelée de l'utopie »¹⁴⁰. En réalité, ce qui ne peut plus se formuler d'une façon plausible est l'utopie comme archétype : « le propre de l'utopie moderne est d'être ouverte »¹⁴¹. L'utopie aujourd'hui est : « plus fragmentaire, elle n'a plus pour ambition de construire de grandes communautés, de conquérir de grands espaces »¹⁴².

L'utopie continue de nous côtoyer comme principe et comme fonction. Elle est une impulsion, une espérance, une manière de vivre ensemble. Le nouvel esprit utopique construit l'utopie, non pas comme une divagation, mais comme un possible en faveur duquel il s'agit de tout mettre en œuvre. Pour que le nouveau soit possible, il faut des hommes utopiques. Les grands noms de cette renaissance sont : Ernst Bloch, Martin Buber, *La théorie critique* de l'école de Frankfurt (Marcuse, Adorno, Walter Benjamin), et aussi Emmanuel Levinas. Ces utopistes en marge du discours dominant : « s'invente, en artiste, un discours autre. Non pas un discours anti, mais un discours autre »¹⁴³.

Le retour à l'utopie s'accompagne d'un questionnement fondamental, celui de son articulation à la réalité, au présent et de déterminer comment l'utopie peut se constituer comme une force de résistance et un rempart, face aux idéologies qui règnent de tous leurs poids sur le monde ?

La critique la plus courante qui s'adresse à l'utopie et à l'utopiste plus généralement c'est son côté abstrait et chimérique, de délaisser le réel au profit d'un idéal qui tarde à venir,

¹³⁹ Sophie Wahnich, « Persistance de l'utopie. Entretien avec Miguel Abensour », *Vacarme* 2010/4 (N° 53), p.37.

¹⁴⁰ Sonia Dayan-Herzbrun *et al*, « L'homme est un animal utopique. Entretien avec Miguel Abensour », *Mouvements* 2006/3 (n° 45-46), p.82.

¹⁴¹ Gérard Raulet, « L'utopie est-elle un concept ? », *Lignes* 1992/3 (n° 17), p.112.

¹⁴² Florent Bussy, « L'utopie ou la nécessité des écarts entre l'idéal et la réalité », *Le Philosophoire* 2015/2 (n° 44), p.63.

¹⁴³ Jean-Noël Vuarnet, « Utopie et Atopie », *Littérature*, N°21, *Lieux de l'utopie* (février 1976), p.4.

d'être l'expression de rêveries, sans possibilité de réalisation dans le monde réel. C'est aussi son inefficacité, c'est une fin qu'elle recherche, sans mettre en pratique les moyens pour la réaliser.

Il faut se mettre à l'esprit que l'utopie ne cherche pas à modifier le réel instantanément, mais à transformer notre façon d'habiter le réel, une façon qui pourra à terme interférer sur le réel : « la réflexion sur le passé et l'avenir n'influence pas directement notre présent, mais plutôt notre présence. Elle est l'acte d'être à l'opposé de l'historicité qui est la pensée d'être. La première se réfère à la façon d'habiter le présent et la seconde, à la façon de concevoir le temps »¹⁴⁴.

Les utopies sont réputées irréalisables ou réalisables, acceptées ou condamnées, dans la mesure où elles sont réduites à des plans et des programmes. Or, une utopie n'a nul besoin de devenir complète réalité pour produire des effets dans le champ sociohistorique : « l'utopie n'est pas, comme Marx et Engels l'affirment, critique, ni même, comme Kant l'avance, « modélisante », elle est irradiante »¹⁴⁵. La véritable force de l'utopie réside dans sa capacité à exercer une influence sur la réalité qui ne soit pas de l'ordre de la réalisation programmatique. C'est pourquoi : « l'utopie s'inscrit dans l'ordre de la puissance, non dans l'ordre du pouvoir »¹⁴⁶.

Pour ce qui est de la dystopie, puisqu'elle inverse l'utopie qui elle-même était une inversion du monde réel, elle devrait comme inversion de l'inversion retrouver les termes mêmes du monde réel. Et c'est bien ainsi qu'elle se donne à lire et à comprendre. La dystopie et comme l'utopie, bien réelle :

L'u-topie n'est pas une négation simple, c'est une double négation. Ce n'est pas seulement le non-lieu d'un lieu, c'est le non-lieu d'un non-lieu. L'utopiste n'est pas celui qui dit : « Fuyons la réalité. » L'utopiste est celui qui dit « Assez d'utopies ! Finissons-en avec les mots, les chimères, l'idéologie. Consacrons-nous aux choses réelles »¹⁴⁷.

¹⁴⁴ Marie-Ange Cossette-Trudel, « La temporalité de l'utopie : entre création et réaction », *Temporalités* [En ligne], 12/2010, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://temporalites.revues.org/1346>

¹⁴⁵ Robert Redeker, « La vraie puissance de l'utopie », *Le Débat* 2003/3 (n°125), p.110.

¹⁴⁶ *Ibid.* p.111.

¹⁴⁷ Jacques. Rancière, « Sens et usages de l'utopie », p. 66 in M. Riot-Sarcey (dir.), *L'Utopie en questions*, Saint-Denis, Éd. PU de Vincennes, 2001, p.103.

James Colin Davis, dans sa discussion sur la définition de l'utopie, déclare que : « l'utopiste est plus réaliste en ce qu'il accepte le problème tel qu'il est : des satisfactions limitées en réponse à des désirs illimités »¹⁴⁸.

Le retour de l'utopie à la spécificité de créer un discours inédit sur l'utopie, une façon de répliquer aux critiques qui l'accusent de se dérober au réel en faveur d'un idéal hypothétique. L'utopie ne cherche pas à bouleverser le réel immédiatement, mais bien à transformer notre façon de concevoir ce réel. Cela reste autant vrai pour la dystopie. *Ourania* n'est pas conçu comme un programme politique qu'il s'agit de suivre ou bien comme un objet de distraction intellectuel. *Globalia* non plus n'est pas un roman qui a vocation à détourner le regard de la réalité. Il plonge le lecteur au cœur d'une réalité autre, celle dissimuler derrière le discours officiel.

1.2. L'illusion de la réalité

Le récit d'*Ourania* joue sur l'ambiguïté. Il ne cache pas la fictionnalité de son discours. Devant l'incapacité à dire le vrai, il joue expressément avec la réalité. Se trouve alors énoncé : « une sorte de pacte d'indécidabilité : des personnages expliquent ou pensent qu'ils ne font pas de différence entre l'imaginaire et le réel, entre ce qui est inventé et ce qui ne l'est pas »¹⁴⁹. Cette pratique est un indice, une piste de lecture, une façon pour l'auteur de rappeler au lecteur averti à quel point la frontière entre le fictif et le réel est mince.

Le Clézio joue avec son lecteur, joue de ces certitudes. Communément, le lecteur ne se pose pas la question de la véracité du récit du moment où il s'agit de fiction. C'est le pacte fictionnel. Dans *Ourania* ce dernier est sérieusement remis en cause. Dans sa narration Le Clézio revient à plusieurs reprises, et dans plusieurs contextes, sur la possibilité du rêve, au sens le plus général du terme. Cela est dû à la reprise du genre utopique, avec un décalage correspondant à sa transposition dans le présent. La filiation avec le texte fondateur de More a déjà été analysée par Claude Cavallero :

L'idée même d'utopie repose sur une pluralité d'ambiguïtés. Au plan conceptuel tout d'abord : l'utopie forme tantôt l'esquisse d'une société idéale – reflet possible d'une doctrine sociopolitique – et tantôt la dénonciation d'un monde aliéné d'où naît l'espoir d'un système meilleur – à l'horizon de l'ambition réformiste. Moralement positivée, l'utopie affirme la volonté d'un dépassement nécessaire du présent ; mais elle nous projette aussitôt dans la

¹⁴⁸ Davis, James Colin, *Utopia and the Ideal Society: A Study of English Utopian Writing 1516-1700*, Cambridge, England, Cambridge University Press, 1981, p.37. Cité par (Lyman Tower Sargent, « Pour une défense de l'utopie », *Diogène* 2005/1 (n° 209), p12-13).

¹⁴⁹ Cécile De Bary, « La vérité et la fiction », *Itinéraires*, 2013/1, p.167.

sphère du rêve, de l'imaginaire, ce qui relègue au second plan l'action politique concrète. Le roman de Le Clézio se trouve largement affecté par de telles ambivalences, et c'est pourquoi se pose avec acuité la question de son interprétation¹⁵⁰.

La même ambiguïté est à l'œuvre dans *Globalia*. Les non-zones sont décrites comme des espaces hostiles et pourtant : « le plus étrange pour Baïkal était que ce désordre, hostile à l'espèce humaine, était en même temps accueillant et doux à vivre »¹⁵¹.

Le Clézio dans *Ourania* semble souscrire absolument à l'injonction de Jean-Marie Schaeffer, quand elle déclare :

[...] avant de se poser la question des relations de la fiction avec la réalité, il faut d'abord se demander quel genre de réalité est la fiction elle-même. En effet, à force de se concentrer sur ses relations avec la réalité, on risque d'oublier que la fiction est elle aussi une réalité et donc une partie intégrante de la réalité¹⁵².

En effet, dès le départ le narrateur d'*Ourania* exprime cette confusion entre le réel et le fictif, le rêve est une des formes pour accéder à la vérité. Il a hérité cette certitude de sa mère, elle qui lui a inculqué l'amour des livres : « elle [qui] aimait lire aussi, et c'est d'elle que j'ai reçu la conviction que la réalité est un secret, et que c'est en rêvant qu'on est près du monde »¹⁵³.

Le livre est une façon de s'échapper du réel de la guerre par l'imaginaire, Mario est mort pendant la Seconde Guerre mondiale. Mario considéré comme son grand frère était mort dans une explosion de bombe. Au lieu de trouver cela tragique, le narrateur transforme l'évènement en un moment féérique : « la bombe a explosé. On n'a rien retrouvé de lui. C'était merveilleux. C'était comme si Mario s'était envolé vers un autre monde vers Ourania »¹⁵⁴. Une manière de dire au lecteur que la fiction, l'utopie d'*Ourania* et toutes les autres utopies sont plus proches de la réalité que ce que le monde nous laisse croire.

Rufin semble en accord avec cette conception, il déclare : « [...] Il y a des récits imaginaires qui expriment une vérité d'un autre ordre »¹⁵⁵. Il fait dire à un de ses personnages, Ron Altman : « certes, les choses que l'on ignore ne nous manquent pas et pourtant, à leur manière, elles sont là et exercent sur nous une influence »¹⁵⁶. Voilà l'enjeu de ce roman : la

¹⁵⁰ Claude Cavallero, « L'utopie dans Ourania de J.-M.G. Le Clézio : dilemme du rêve et du réquisitoire » in Sylvain Santi, Jean-Pol Madou et Laurent Van Eynde (dir.), *Mythe et Création 2, l'œuvre, l'imaginaire, la société, Chambéry*, université de Savoie, laboratoire Langages, Littératures, Sociétés, 2007, p209-2010.

¹⁵¹ *Globalia*, op. cit. pp.588-589.

¹⁵² Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Le Seuil, « Poétique », 1999, p. 212.

¹⁵³ *Ourania*, op. cit. p.13.

¹⁵⁴ *Ibid.* p.22.

¹⁵⁵ *Globalia*, op. cit. p.283.

¹⁵⁶ *Ibid.* p.123.

recherche de ce qui a disparu en nous, et qui pourtant continue à nous hanter, à habiter notre présent.

Le narrateur d'*Ourania* rencontre Raphaël Zacharie au Mexique, arrivé dans ce pays pour connaître la réalité, sa réalité : « je n'étais pas sûr de ce que je venais chercher. Peut-être le dépaysement, ou bien au contraire la réalité, une certaine réalité qui ne figurait pas vraiment dans la formation que j'avais reçue en France »¹⁵⁷.

Raphaël Zacharie lui parle de Campos, la communauté dont il fait partie. Au départ : « [...] et moi, j'avais du mal à y croire. Il me faisait l'impression de quelqu'un de rusé sous un masque de naïveté enfantine »¹⁵⁸. Daniel avait du mal à y croire et c'est uniquement à partir d'une impression, d'une émotion qu'il a clairement commencé à considérer l'histoire de Campos : « je l'affirme, à la façon dont il a prononcé ce mot verdad j'ai été parcouru d'un frisson. À partir de cet instant-là, j'ai commencé à croire dans l'existence de Campos »¹⁵⁹. L'existence de Campos est elle aussi incertaine. Raphael parlant de l'histoire de Campos : « celui qui m'a raconté cela l'avait entendu dire par son grand-père, dans sa jeunesse il avait travaillé là, avant la révolution, avant que le gouvernement ne brûle tout et transforme l'église en écurie »¹⁶⁰. Raphaël Zacharie est lui aussi plongé dans l'incertitude, il fait remarquer à Daniel à propos de l'histoire sans être sûr de ce qu'il raconte : « cela s'est passé hier, ou il y a très longtemps, je ne me souviens pas très bien »¹⁶¹.

Il lui parle de Campos et de son histoire : « je te raconte cela, mais tu sais, pour nous autres, à Campos, ça n'est qu'une histoire. »¹⁶², avant d'ajouter : « une histoire, tu sais, un conte qu'on raconte aux enfants pour les endormir, ou aux vieux pour qu'ils se souviennent de leur jeunesse. »¹⁶³. Que Campos soit juste un conte de fées : « Raphael avait raconté cette histoire simplement, sans élever la voix, cela ressemblait à un conte de fées »¹⁶⁴ ou bien une réalité cela n'a pas d'importance pour ceux qui partagent cet idéal. Effectivement quand Daniel le lui demande : « alors, tout ce que tu me racontes est inventé ? »¹⁶⁵ Raphaël s'est mis à rire et rétorqua :

¹⁵⁷ *Ourania*, op cit.p.54.

¹⁵⁸ *Ibid.* p.28.

¹⁵⁹ *Ibid.* p.31.

¹⁶⁰ *Ibid.* p.32.

¹⁶¹ *Ibid.* p.91

¹⁶² *Ibid.* p.33.

¹⁶³ *Ibid.*

¹⁶⁴ *Ibid.* p.123.

¹⁶⁵ *Ibid.* p.33.

Inventé, ou vrai, pour nous à Campos ça veut dire la même chose. Nous ne considérons pas comme vrai uniquement ce que nous touchons ou ce que nous voyons. Les choses mortes continuent d'exister, elles changent, elles ne sont plus les mêmes quand elles sont sur le bout de notre langue.¹⁶⁶

Nous retrouvons en ces passages une forme de double énonciation, un récit dans le récit. Le narrateur, Daniel Sillitoe, exprime une certaine méfiance, une distance envers ces propos. Toutefois, il maintient cet état de confusion quand par la suite, il relie Campos à *Ourania*, un pays qu'il a imaginé avec sa mère lorsqu'il était enfant : « c'est dans le livre que j'ai trouvé le nom du pays d'Ourania. C'est peut-être ma mère qui a inventé ce nom, pour partager mon rêve »¹⁶⁷. Ainsi, à la sortie d'une conférence organisée par l'Emporio, il rencontre Raphaël, celui-ci lui annonce qu'il va lui raconter son histoire. Il pense alors à son pays d'enfance : « je crois que c'est ce soir-là que j'ai pensé pour la première fois à Ourania, au pays que j'avais inventé dans mon enfance. »¹⁶⁸. Mais Raphaël ne va pas lui raconter cette fameuse histoire, au lieu de cela, il va lui déposer un cahier dans lequel était inscrite l'histoire, car pour lui Campos c'est déjà de l'histoire ancienne : « tu m'as demandé de t'écrire l'histoire de Campos. Je vais le faire parce que déjà Campos n'existe plus »¹⁶⁹. Ce cahier et ces mots vont le plonger dans un état de rêverie proche de celui qu'il a éprouvé quand il rêvé d'*Ourania* : « la lecture de ces feuillets ma laisser dans un état étrange, proche de la rêverie. »¹⁷⁰. C'est ainsi que le narrateur qui a inventé un pays imaginaire dans son enfance et qui cherche les empreintes de celui-ci au Mexique, assimile Campos à *Ourania*. À *Globalia* la lecture du livre d'Henry-David Thoreau, *Walden ou La Vie dans les bois*, prend une autre dimension : « [...] ce livre n'avait guère de sens pour moi. Le bonheur dans la nature [...] Mais ici, je commence à comprendre. Wise disait que c'était l'arme la plus puissante dont disposent les êtres humains »¹⁷¹.

Le rapprochement pour ne pas dire la confusion entre Campos et *Ourania* se fait plus direct, lorsque le narrateur déclare que le fondateur de Campos Jadi est : « l'homme qui a créé la véritable Ourania »¹⁷². Enfin, Daniel Sillitoe retrouve Dahlia vingt-cinq ans après la fin tragique de Campos, la fin du roman *Ourania* aussi, il affirme : « il n'y a pas de quoi être optimiste. Pourtant ce qui nous unit encore, Dahlia et moi, ce qui nous permet d'espérer, c'est la certitude que le pays d'Ourania a vraiment existé, d'en avoir été les témoins »¹⁷³. Ces pays

¹⁶⁶ *Ourania, op cit.* p.33.

¹⁶⁷ *Ibid.* p.18.

¹⁶⁸ *Ibid.* p.83.

¹⁶⁹ *Ibid.* p.124.

¹⁷⁰ *Ibid.* p.99.

¹⁷¹ *Globalia, op cit.* p.778.

¹⁷² *Ourania, op, cit.* p.247.

¹⁷³ *Ibid.* p.283.

imaginaires ont vraiment existé, la seule satisfaction de Daniel est d'avoir eu la possibilité d'assister à ce rêve car : « le monde est plein de choses très belles et on pourrait passer sa vie sans les connaître »¹⁷⁴. Jadi avant sa mort, adresse une lettre à Daniel pour lui demander de ne pas les oublier, pour que : « le rêve ne soit pas une chimère mais devienne une réalité »¹⁷⁵.

Ce roman est une exhortation au rêve, une invitation à l'utopie qui a concrétisé l'imagination, l'élevant au rang d'expérience cognitive. Il n'imagine pas du reste une utopie abstraite, mais dévoile une utopie historisée, inscrite dans le Mexique contemporain, à l'ère de la domination reaganienne et de la guerre civile au Salvador. Le Clézio à travers ce roman nous emmène dans sa réflexion sur la place possible des utopies dans notre monde présent. Il semble nous dire que les utopies en toutes leurs places dans notre monde non pas comme des réalisations, leurs échecs répétés au cours des siècles ont font un vaccin efficace contre toute tentation de les institutionnaliser. Mais par les rêves qu'elles cultivent encore.

Dans ce roman : « [...] le rêve est à la fois l'irréalisable et le refus de l'intolérable. L'imagination permet de contester cet intolérable. Dès lors, cet *Ourania*, qui a 'vraiment existé', c'est tout l'espoir que porte l'humanité, malgré l'état du monde, même si cet espoir paraît chimérique »¹⁷⁶.

L'utopie le clézienne repose sur une multiplicité d'ambiguïtés. Elle est à la fois l'image d'une société idéale Campos et Emporio et un réquisitoire contre un monde aliéné qui interdit l'espoir d'un meilleur monde. Le fin tableau socioéconomique du Mexique mondialisé qu'il peint en est le symptôme. Elle témoigne de la nécessité d'un dépassement nécessaire du présent, elle nous propulse dans le monde du rêve, de l'imaginaire. L'ambiguïté et le rêve sont plus discrets dans *Globalia*. La frontière qui sépare les deux mondes semble à la fois témoigner de la cruauté de ce monde globalisé qui délaisse des zones entières où la pauvreté et la sauvagerie règnent. D'un autre côté, ces non-zones dans leurs infortunes semblent baigner dans une joie céleste, sans doute parce qu'ils ont su conserver un peu de l'Ancien monde.

1.3. Ce qui manque au réel

Selon Ernest Bloch le réel est chargé, habité de virtuel. L'utopie se distingue de toute idéologie, parce qu'elle est précisément l'expression de ce qui constitue le réel en tant que tel comme devenir ou tendance. Son fondement n'est pas subjectif, manifestation d'un rêve ou

¹⁷⁴ *Ibid.* p.29

¹⁷⁵ *Ibid.* p.199.

¹⁷⁶ Cécile De Bary, « *La vérité et la fiction* », *Itinéraires*, 2013-1, p.173.

désir purement humain, mais elle tire sa force de ce qu'elle ne fait que traduire une latence du réel dans sa transformation en tendance. Bloch écrit : « l'utopie habite le monde comme expérience réelle que le monde fait de lui-même »¹⁷⁷

Nous avons eu l'occasion de voir dans le chapitre précédent que *Le Principe Responsabilité* de Hans Jonas est contre l'utopie, en ce qu'il considère les ressources naturelles limitées et finies. Jonas postule un avenir menaçant, ce qui réclame la préservation du présent. Par contre pour Bloch c'est parce que le présent est insatisfaisant que l'avenir doit être meilleur. Il pense que : « [...] la fonction essentielle de l'utopie est de critiquer ce qui est présent »¹⁷⁸. C'est donc la différence du rapport à l'avenir meilleur ou bien pire qui marque l'esprit utopique et son rejet. Bloch dit encore : « les illusions nous sont devenues nécessaires, elles sont devenues quelque chose d'indispensable à la vie dans un monde complètement dénué de conscience et de sens utopiques »¹⁷⁹. Selon Edgar Morin toute connaissance est une simple interprétation, une illusion :

La réalité, même la plus objective, a toujours une face mentale et subjective. Ce qu'il faut, pour connaître la réalité, c'est la nécessité d'un sujet capable de penser de façon critique avec sa pauvre tête et, par-là même, capable de mettre en question les vérités qui semblent des dogmes évidents dans le système où ils se trouvent¹⁸⁰.

Pour Pierre Bourdieu : « objectiver l'illusion romanesque, et surtout le rapport au monde dit réel qu'elle suppose, c'est rappeler la réalité à laquelle nous mesurons toutes les fictions n'est que le référent reconnu d'une illusion (presque) universellement partagée »¹⁸¹. L'utopie participe à l'édification d'une nouvelle conception du monde :

En vertu de quoi la catégorie de l'Utopique possède donc à côté de son sens habituel et justement dépréciatif, cet autre sens qui, loin d'être nécessairement abstrait et détourné du monde, est au contraire centralement préoccupé du monde : celui du dépassement de la marche naturelle des événements¹⁸².

¹⁷⁷ Ernest Bloch, *Expérimentum mundi*, Paris, Payot, 1981, p. 253, cité par (René Schérer, « Philosophie et utopie », *Lignes* 1992/3 (n° 17), p.79).

¹⁷⁸ Charles Boyer, « L'éthique de Hans Jonas contre l'utopie (marxiste) », *Le Philosophoire* 2014/2 (n° 42), p.209.

¹⁷⁹ *Ibid.*

¹⁸⁰ Edgar Morin, « Réalisme et utopie », *Diogène* 2005/1 (n° 209), pp.157-158.

¹⁸¹ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art : Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, Paris, 1992.p.62.

¹⁸² Ernst Bloch, *Le Principe espérance*, Tome I, Paris, Gallimard, 1976, p.20.

Dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* Gilles Deleuze et Félix Guattari, formulent ce constat : « nous manquons de résistance au présent ». Karl Mannheim souligne aussi que la mentalité utopique a pour spécificité d'être en « désaccord avec l'état de réalité »¹⁸³.

L'utopie n'est pensable que lorsque le rapport à la réalité s'inverse, lorsque le réel apparaît saturé, n'offrant plus d'exutoire. Il s'agit dès lors de résister au réel, en refusant de tomber sous son emprise, car ce qui est indispensable pour l'utopie n'est pas vraiment la cité idéale, abstraite de surcroît, une cité de nulle part, mais bien de se détourner de la puissance du réel, de sa superficialité, car l'utopie a en premier lieu pour fonction de : « soulever la pesanteur du réel ou ce qui se donne comme tel »¹⁸⁴. Elle procède au déplacement du réel grâce à l'imagination et à la puissance du rêve. Elle n'est pas le rêve, elle est ce qui permet au rêve de ne plus l'être, le moyen d'accéder à ce qui manque dans le monde. L'utopie n'est que : « le marronnage de la puissance de rêver dans une civilisation qui n'est pas faite pour elle »¹⁸⁵.

Pour Bloch, l'utopie se résume dans la phrase de Brecht : « Il manque quelque chose »¹⁸⁶. Cette phrase ne dit pas ce qui manque. Puisqu'il y a un manque et comme ce manque ne peut être connu, l'esprit se contente de se le présenter mentalement comme quelque chose. Nous nous retrouvons devant une définition inédite de l'utopie puisqu'il ne s'agit plus de représenter un monde idéal, mais de désigner un vide qui manque au réel, un vide à combler.

Elle n'est au final que ce manque dont nous parle Edouard Glissant : « l'Utopie n'est pas le rêve. Elle est ce qui nous manque dans le monde. Voici ce qu'elle est : cela qui nous manque dans le monde »¹⁸⁷. Dominique Berthet complète la citation de Glissant : « mais si l'utopie dit ou exprime ce qui manque, aujourd'hui l'utopie elle-même est ce qui manque »¹⁸⁸. En réalité le héros de *Globalia* et d'*Ourania* sont tous les deux à la recherche de ce manque, de cette réalité qui manque cruellement au monde : l'utopie

La conscience utopique appelle l'individu à s'abandonner à son imagination, cette imagination rencontre ce qu'Ernst Bloch nomme la « possibilité réelle »¹⁸⁹, c'est-à-dire l'ensemble des conditions qui rendent une chose possible et qui garantissent que les rêves soient

¹⁸³ Anne Kupiec, « Karl Mannheim, l'utopie et le temps. Brève anthologie », *Mouvements* 2006/3 (n°45-46), p.87.

¹⁸⁴ Sonia Dayan-Herzbrun et al, « L'homme est un animal utopique. Entretien avec Miguel Abensour », *Mouvements* 2006/3 (no 45-46), p.85.

¹⁸⁵ Robert Redeker, « *La vraie puissance de l'utopie* », *Le Débat* 2003/3 (n° 125), p111.

¹⁸⁶ Dans l'opéra de Bertolt Brecht, *Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny*, 1930.

¹⁸⁷ Edouard Glissant, « *Nous ne craignons pas l'utopie* », in *Recherches en Esthétique*, Revue du CEREAP, Fort-de France, octobre 2005, n°11 p.21.

¹⁸⁸ Dominique BERTHET, *L'art, une utopie incarnée ? L'utopie art littérature et société*, sous la direction de Dominique BERTHET, L'Harmattan, Paris, 2010. p.15

¹⁸⁹ Sébastien Broca, « Comment réhabiliter l'utopie ? Une lecture critique d'Ernst Bloch », *Philonsorbonne*, Juin 2012, p.14.

susceptibles d'être accomplis. Ainsi, la véritable conscience utopique ne se contente pas de rêver le dépassement du déchirement relatif à son être au monde. Elle cherche continuellement à donner à ce dépassement une forme concrète, c'est-à-dire à l'inscrire dans la matérialité du monde.

Le présent ne se présente plus comme une réalité immuable, mais comme une réfutation d'autres ordres imaginables. Le réel lui-même enferme des possibles non encore réalisés. En rejet de la vision défaitiste, l'esprit utopique invite à une : « pensée du devenir par opposition au devenu, de l'émergent par opposition au fixé, au statique »¹⁹⁰.

Comme la réalité d'aujourd'hui est d'une certaine façon l'utopie d'hier, nous sommes disposés à penser avec Christian Godin que : « l'utopie d'aujourd'hui sera la réalité de demain »¹⁹¹. Le réel porte en lui les traces ou les indices du monde à venir. Il ne suffit plus d'imaginer ce monde à venir, mais de l'anticiper, car : « les idées qui gouverneront les temps à venir se trouveraient déjà en germe dans le présent »¹⁹². Alphonse Lamartine, avait cette semblable définition : « une utopie est une vérité prématurée »¹⁹³.

Il serait donc possible d'anticiper certaines réalités avant même qu'elles ne se manifestent. C'est pourquoi comme le souligne Raymond Trousson l'utopie confère un nouveau statut à la littérature, car elle est désormais : « chargée d'assumer, avec une merveilleuse clairvoyance, une mission, non d'imagination, mais d'anticipation »¹⁹⁴.

L'utopie devient la poésie de l'avenir, nécessaire pour faire advenir un monde tout autre. L'utopiste à l'image du poète laisse des traces : « un poète doit laisser des traces, non des preuves. Seules des traces font rêver »¹⁹⁵, a écrit René Char.

La littérature utopique permet d'anticiper l'avenir en se basant sur le réel. Dans *Globalia* Rufin, envisage la continuité des tendances ou des possibilités actuelles. Ce qui a pour effet de démasquer les dysfonctionnements de notre temps, soit par l'exagération des conséquences de nos idées préconçues, ou bien au contraire par leur inversion dans cet avenir de fiction.

¹⁹⁰ Yves Charles Zarka, « Éditorial. Il n'y a plus d'ailleurs », *Cités* 2010/2 (n° 42), p.6.

¹⁹¹ Christian Godin, « Sens de la contre-utopie », *Cités* 2010/2 (n° 42), p.66.

¹⁹² Hélène Taillefer, « L'utopie moderne ou le rêve devenu cauchemar », *Posture*, N°9, L'infect et l'odieux. Montréal, Université du Québec à Montréal, 2007.p.115.

¹⁹³ Marc Angenot, « Le procès de l'utopie. Utopie, science de l'histoire, idéocraties », *Cités* 2010/2 (n° 42), p.26.

¹⁹⁴ Raymond Trousson, *Du millénarisme à la théorie du progrès : L'An 2440 de L. -S. Mercier*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1982, p.10

¹⁹⁵ Robert Redeker, « La vraie puissance de l'utopie », *Le Débat* 2003/3 (n° 125), p.110.

En cela est basé le premier angle d'attaque des sceptiques qui en suivant les études sur les utopies principalement au XIXe siècle¹⁹⁶, supposent que l'utopiste se trouve devant un avenir tout à fait achevé ; il ne s'agirait donc que de constater s'il a réussi à le repérer. Cette approche suppose donc que la réalité ne comporte qu'une seule possibilité de transformation, justement celle que réalisera l'avenir, oubliant en passant que la réalité d'un moment offre toujours un ensemble de possibilités et le cours des événements résulte du choix de certaines possibilités et du rejet des autres.

Les autres avenir possibles sont restés pour toujours au niveau de la simple possibilité. C'est une façon de réduire les utopies à leur seule fonction d'anticipation, au lieu de chercher à connaître quelle manière spécifique, la réalité d'un certain présent se traduit et se manifeste dans les utopies et par les utopies, comment les utopies participent au présent en s'efforçant de le dépasser.

Les utopies ne se réduisent pas à prévoir l'avenir possible, elles ne sont pas non plus une fuite devant la complexité du monde, mais considère que cette réalité ne peut être saisie que rapportée à un certain modèle idéal des rapports humains dans le monde social. L'utopie serait autant une projection vers l'avenir qu'une lecture rendue possible du présent. Elle est en quelque sorte selon une formule d'Ernst Bloch : « une pensée anticipatrice qui se fixe sur le présent pour l'élucider »¹⁹⁷.

Cette réalité ne peut être comprise qu'à partir d'une confrontation à un certain modèle de ce qu'elle pourrait être si elle était intégralement humaine. De cette façon : « l'approche qui commande et oriente le regard de l'utopie n'est point une analyse du réel, elle est d'abord jugement porté à l'endroit de ce réel »¹⁹⁸. Jugement et résistance à l'égard du réel, l'utopie naît dans la croyance que quelque chose d'autre peut et doit exister. Karl Mannheim nous explique que : « la naissance de la mentalité utopique résulte de l'oppression et constitue le point de départ de l'action, de la politique au sens moderne du terme ». Pour déterminer ce quelque chose d'autre, il faut au préalable opérer un constat et une analyse du présent afin de pouvoir y pallier, car : « le mal ontologique se constate, se médite ; le mal organisationnel se raisonne et se corrige »¹⁹⁹. L'utopie est un idéal susceptible de devenir réel par l'action politique.

¹⁹⁶ Bronislaw Baczko, « Lumières et Utopie : Problèmes de recherches » *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 26e Année, N°2 Mars/Avril 1971.

¹⁹⁷ Ernst Bloch, *Le principe espérance*, Gallimard, 1976, p21 in Jean Montenot, « Une société sans pensée utopique est-elle concevable ? », *Sens Public*, p.7.

¹⁹⁸ François Chirpaz, « Plaidoyer pour l'Utopie », *Esprit*, Nouvelle série, n°434, Avril 1974, p.574.

¹⁹⁹ Marc Angenot, « Le procès de l'utopie. Utopie, science de l'histoire, idéocraties », *Cités* 2010/2 (n° 42), p.16.

Les concepts de l'utopie ont la particularité d'être constructifs, c'est-à-dire qu'ils envisagent la suppression de la réalité existante et son remplacement par une nouvelle réalité : « l'utopie ne peut donc être définie comme la construction imaginaire contre la société réelle, mais elle est l'expression de la conscience qu'une société a d'instituer sa propre raison d'être »²⁰⁰.

Comme la justement souligné Karl Mannheim, ce qui fait qu'un discours, une attitude ou une mentalité, peut être qualifié d'utopique repose sur sa charge subversive, c'est-à-dire sur sa capacité à un moment donné à s'opposer d'une manière radicale à l'ordre et l'idéologie existante. Il écrit : « un état d'esprit est utopique, quand il est en désaccord avec l'état de réalité dans lequel il se produit. [Quand ses orientations] tendent à ébranler, partiellement ou totalement, l'ordre de choses qui règne à ce moment »²⁰¹.

Il s'agit de peser sur le monde et de proposer toujours des moyens nouveaux pour accéder au progrès et à l'émancipation de l'humanité. Restituer un sens à la possibilité d'un changement social rédempteur dans un monde où la capacité à imaginer un avenir meilleur pourrait bien avoir été égarée. Résister au climat actuel, au climat de colère et de résignation, car la résistance à une vertu en soi. Nous sommes condamnés à résister. C'est « le vivre » d'Edgar Morin qui nous dit que la vie : « c'est non seulement vivre de façon poétique, c'est aussi savoir résister dans sa vie »²⁰². Résister dans sa vie, résister au réel, avec pour unique réacteur le désespoir qui empêche de désespérer : « la raison ne peut résister que dans le désespoir. »²⁰³, déclare de son côté Adorno qui, dans un entretien accordé en 1969, mentionne et approuve Grabbe : « car seul le désespoir peut nous sauver »²⁰⁴.

Avec l'appui d'Edgar Morin et de Pierre Bourdieu, il est apparu que la réalité a une face subjective, elle n'est au fond qu'une vacuité partagée. Conçu de la sorte le présent ne se présente plus comme une réalité fixe, mais comme la négation d'autres réalités. Il est donc possible d'imaginer et d'anticiper certaines réalités. Il s'agit désormais de s'intéresser à l'anticipation de cette réalité.

²⁰⁰ Deléage Jean-Paul, « Utopies et dystopies écologiques », *Ecologie & politique*, 2008/3 n°37, p.34.

²⁰¹ Karl Mannheim, *Idéologie et utopie*, Paris, M. Rivière, 1956, p.124.

²⁰² Edgar Morin, « Réalisme et utopie », *Diogène* 2005/1 (n° 209), p.164.

²⁰³ Christophe David, « De l'homme utopique à l'utopie négative. Notes sur la question de l'utopie dans l'œuvre de Günther Anders », *Mouvements* 2006/3 (n°45-46), p.137.

²⁰⁴ *Ibid.*

2. ANTICIPATION RÉALISTE D'UN PROCESSUS

Nous avons déjà eu l'occasion de noter que lecteur d'*Ourania* et dans une moindre mesure celui de *Globalia* est plongé dans une sorte de confusion entre le fictif et le réel. Il s'agit désormais de postuler que le lecteur ne fait pas semblant de présager que le monde de la fiction est réel : « il est bien plutôt invité par la fiction à faire un ensemble de suppositions, de façon à élaborer une construction conventionnelle qui n'en reste pas moins parfaitement réelle »²⁰⁵. Par l'élaboration d'une construction, Nancy Murzilli entend l'anticipation d'un évènement et elle ajoute que : « la possibilité d'un événement est un moyen de mettre en perspective d'autres alternatives que celles qui nous sont naturellement offertes »²⁰⁶. Il s'agit de démontrer que l'anticipation d'un évènement n'est pas une fin en soi, mais bien un moyen de faire émerger d'autres possibles que ceux établis par l'idéologie dominante.

Par ailleurs, un certain nombre de thématiques politiques sont à l'œuvre dans les deux romans. Il s'agit de montrer à quel point les deux fictions participent à l'élaboration d'une anticipation de problèmes certes connus, mais dans les développements dans un avenir proche demeure incertain. Au premier rang la désintégration sociale et politique. Comment l'exclusion et la peur sont devenues des moyens d'intégrations. Par ailleurs, la marchandisation, le destin du tiers monde, et les disparités de tout genre seront au centre de notre intérêt. Enfin, il s'agira de comprendre pourquoi la société d'information et de contrôle participent à la déshumanisation du monde ?

Georges Orwell disait qu'il ne croyait pas que le genre de société qu'il décrivait se produirait nécessairement à l'avenir, mais il croyait que quelque chose de semblable pourrait arriver. Cette réflexion témoigne bien du processus à l'œuvre dans les utopies et les dystopie : à la fois anticipation fictionnelle, aussi une vérité qui souligne et anticipe les tendances actuelles.

Penser l'avenir est, et a toujours été une angoisse importante des auteurs et des artistes, qu'il s'agisse d'un futur éloigné, voisin, optimiste ou pessimiste. Cette préoccupation devint particulièrement grande au 19^{ème} siècle, période de bouleversements multiples, et qui, plus que toute autre sans doute, s'est projetée vers l'avenir.

²⁰⁵ Nancy Murzilli, « La possibilisation du monde : littérature et expérience de pensée », *Critique* 2004/3, n° 682, p.230.

²⁰⁶ *Ibid.*

L'utopie et sa variante dystopique sont un terrain propice à l'anticipation, du fait de leur nature même. D'ailleurs, c'est un des reproches formulés à leurs rencontre : vouloir anticiper l'avenir. Cela est si vrai, écrit Alain Touraine, que : « des critiques du socialisme utopique à Karl Mannheim, l'utopie a été définie comme une anticipation, comme une pensée en avance sur l'histoire »²⁰⁷. Aldous Huxley par exemple a écrit en 1958 *Retour au meilleur des mondes*, où il note tous les faits qui, depuis 1932, sont venus corroborer ce qu'il avait prédit dans *Le meilleur des mondes*. *Nous autres* d'Eugène Zamiatine, une critique acerbe du décrites futurs du communisme, fut rédigé alors que la Révolution bolchevique fêtait à peine ses trois ans et que Lénine était encore à la tête de l'État soviétique.

2.1. Séparation et dépolitisation

Pour décrire le monde à venir Jean-Christophe Rufin dans *Globalia* a choisi de pousser à l'extrême la désintégration sociale et politique dont on peut pressentir les prémices dès à présent. Au lieu de présenter une idéologie, type terrorisme, qui menacerait la cohérence sociale, il a : « [...] imaginé que l'accord social se fera non pas sous la forme d'une exacerbation de l'idéologie, mais au contraire par une désidéologisation de la société. Le monde de *Globalia*, c'est le domaine de la soft-idéologie »²⁰⁸. Jean-Christophe Rufin ajoute dans le même entretien :

Grand écart mental à quoi nous contraint la pensée du futur : soit le désordre triomphe et une hypertrophie des idéologies extrêmes prolifère sur ce chaos ; soit le désordre est repoussé vers l'extérieur et, au-dedans, les démocraties prennent la forme de dictatures molles d'où toute expression politique radicale a été soigneusement bannie²⁰⁹.

Les démocraties occidentales sont des systèmes léthargiques, menacés de décomposition par l'égoïsme, la dépolitisation et le vieillissement de leur population. Seule la peur leur permet de survivre. La peur rouge, celle du communisme a été la source épouvante pour les citoyens des démocraties. Depuis l'effondrement du bloc soviétique, trois nouvelles peurs lui sont substituées : « celle de la crise écologique, celle de l'invasion, en particulier par le Sud, et celle de la désagrégation sociale sous l'effet d'une progressive exclusion »²¹⁰. Ces peurs sont si étouffantes, qu'elles forcent les peuples des pays démocratiques à accepter ses règles du jeu sans broncher. *Globalia* se l'écho de : « la peur

²⁰⁷ A. Touraine, « La société comme utopie » in Deléage Jean-Paul, « Utopies et dystopies écologiques », *Ecologie & politique*, 2008/3 N°37, p.34.

²⁰⁸ « Réalité en quête de fictions. », *Le Monde diplomatique* 9/2004 (n°606)

²⁰⁹ *Ibid.*

²¹⁰ Jean-Christophe Rufin, « D'une peur à l'autre », *Le Débat*, 1995/2 n° 84, p.23.

principale, celle qui tend aujourd'hui à remplacer la grande terreur soviétique, est de nature politique : il s'agit du terrorisme et du fondamentalisme armé »²¹¹.

Au nom de cette peur, la société est prête à justifier une forme d'homogénéisation qui n'est pas conçue comme un idéal positif, mais plutôt comme une sorte de prudence. Nous sommes en train d'assister à l'apparition incontestable, d'une société où il y a une sorte de pacte social minimal. Pour Rufin : « ce qui nous intéresse maintenant est de savoir comment se protéger et non comment partager ou comment développer. C'est quelque chose de central »²¹². La question est de savoir contre qui se protéger et pourquoi ? Il s'agit de se protéger contre l'Autre. La société incite chacun à regarder vers le bas, c'est-à-dire à garder les yeux fixés vers ceux qui sont, littéralement, à terre. Ce faisant, les regards se détournent du haut.

De ce fait, il y a une séparation entre deux mondes, l'un florissant, mais très standardisé qui a disposition à convertir les individus en consommateurs passifs. Les individus dans *Globalia* sont dans un rapport de désir permanent d'objets, de désirs matériels, dans un rapport marchand, désir perpétuellement inassouvi puisqu'on acquiert des choses, on se passionne même pour quelque chose, ça dure un mois ou deux et on change l'objet de sa passion. Les désirs sont éternels : « à peine assouvis, ces désirs artificiels seraient tout aussitôt trahis »²¹³.

Cette perte de la structuration sociale conduit à la perte de la structuration de l'individu, ce qui finit par donner des êtres sans colonne vertébrale. Dans *Globalia*, l'un des personnages, la mère de Kate, va dans cette direction : sa maison n'est plus qu'un entrepôt de toutes les passions qu'elle a eues, les unes derrière les autres. Cette marchandisation des esprits aboutit à une dépréciation du politique, à l'impossibilité de changer véritablement le cours de l'histoire.

De l'autre côté, se trouve un monde au visage plus humain, plus divers, où se mêle : « scandinaves et africains, sémites et latins, russes et hindous, mongoloïdes et celtes : toutes les déclinaisons de la diversité humaine étaient côte à côte, témoignages de l'immense brassage historique des peuples des non-zones »²¹⁴.

Ce futur tiers-monde est plongé dans de plus en plus de pauvreté et de violence. Voilà la vraie menace qui nous guette et que *Globalia* essaye de représenter. D'un autre côté, les

²¹¹Jean-Christophe Rufin, « La construction de la peur », *Le Débat*, 2005/1 n° 133, p.163

²¹²Marie-Christine Vandoorne, *La diversité est-elle en danger ?* Interviews de deux grands écrivains contemporains, Entretien réalisé avec Jean-Christophe Rufin, le 18 mars 2003, dans le cadre des Journées de la Francophonie organisées à Rome par le groupe des missions diplomatiques francophones, p.4.

²¹³*Globalia*, op cit.p.384.

²¹⁴*Ibid.* p.652.

banlieues et les périphéries des villes sont aussi enclines à subir le même sort. Une double paupérisation : du monde extérieur et à l'intérieur même du système :

Vous voyez que Globalia s'étend principalement dans l'hémisphère Nord. Ses implantations les plus solides sont en Amérique du Nord, en Europe jusqu'à l'Oural, en Chine et sans doute, quoiqu'on ait là-dessus moins d'informations, dans beaucoup d'îles d'Extrême-Orient. Dans toutes ces régions, les populations sont regroupées dans ces immenses complexes couverts et protégés que l'on appelle des zones sécurisées. Entre elles subsistent des espaces non contrôlés, parfois fortement peuplés – autrefois appelés « banlieues »²¹⁵.

Une autre problématique, mais toujours liée au déséquilibre et à la répartition injuste de la richesse, celle de l'émigration. Aujourd'hui les peuples du Sud se précipitent vers les pays occidentaux. Lilli lors de son passage de la frontière entre le Mexique et les États-Unis, par un pont au nom évocateur les « Amériques ». En traversant, elle se charge de dresser le tableau des disparités qui existent entre les deux Amériques :

De ce côté, la ville est immense et confuse, grise et brune, chaotique, elle pense que cela ressemble à un grand plateau de lentilles mêlées à des cailloux et à de la terre, où on voit courir sur leurs chemins des insectes énervés, infatigables. De l'autre côté de la frontière, c'est un jardin : rues rectilignes, immeubles de verres, rubans lisse des autoroutes, parcs et piscines, et tout ce vert, le vert des arbres, le vert du gazon, jusqu'à lui donner la nausée²¹⁶.

Les pays dits développés ont rendu leurs frontières complètement étanches avec l'appui et la complicité des pays du tiers-monde : « le problème pour rentrer ne vient pas tellement de Globalia. C'est dans les non-zones, à ce que nous savons, que se fait le contrôle »²¹⁷. Cette nouvelle donne produit une nouvelle forme d'émigration : Sud/Sud : « privées de toute possibilité d'exode vers le nord, les populations victimes de ces représailles s'étaient lancées dans de vastes migrations désespérées »²¹⁸.

Ce phénomène de peur et rejet de l'Autre n'est point un phénomène inédit. En effet Serge Gruzinski dans son essai *La pensée métisse*, nous rappelle comment, à la suite du choc de la conquête et de la colonisation est apparue en Amérique une nouvelle réalité multiculturelle et métisse où a pu se développer une réflexion sur l'altérité qui marqua l'origine du droit international contemporain :

Les phénomènes de mélanges et de rejet que nous observons à présent partout à l'échelle du globe n'ont guère non plus la nouveauté qu'on leur prête habituellement. Dès la renaissance l'expansion occidentale n'a de susciter des métissages aux quatre coins du monde

²¹⁵ *Globalia, op cit.* p.527

²¹⁶ *Ourania, op cit.* p.265.

²¹⁷ *Globalia, op cit.* p.530.

²¹⁸ *Ibid.* p.546.

et des réactions de rejet. Au début du 17^e n'est que l'exemple le plus spectaculaire. Les premiers métissages à projection planétaire apparaissent ainsi étroitement liées aux prémices de la globalisation économique qui s'est amorcée dans la seconde moitié du 16^e siècle, un siècle qui, vu d'Europe, d'Amérique ou d'Asie fut, par excellence le siècle ibérique comme le nôtre est devenu le siècle américain²¹⁹.

Fernando Ainsa nous interpelle pour sa part : l'apparition de cette défiance envers l'Autre est concomitante à l'apparition du discours utopique. Il note : « une nouvelle réalité américaine qui fut également à l'origine du discours utopique. Les propositions alternatives, l'imaginaire subversif ou la possibilité d'autres formes d'organisation de la réalité firent leur apparition à la suite de cette expérience inaugurale et traumatique »²²⁰.

De ses expériences utopiques Fernando Ainsa donne l'exemple des propositions utopiques indo-chrétiennes de Bartolomé de las Casas à Verapaz, de l'évêque Vasco de Quiroga à Michoacán, la référence à celui-ci dans *Ourania*, fut déjà relevé. Enfin celle des missions des jésuites au Paraguay. Ces utopies réalisées confrontées à un pouvoir hégémonique et à l'idéologie ont constitué des modèles de sociétés alternatives apparus à la périphérie de cet empire.

Globalia place en scène une double séparation. L'origine du mot « global » vient du latin *globus*, un terme qui servait dans la langue militaire à désigner le « peloton », une formation en cercle dans laquelle se rangeait la légion romaine lorsque l'ennemi l'encerclait. Global est donc par définition un terme de séparation et de division. Avec la division du monde en deux entités distinctes, le but est d'exploiter la misère et la déchéance des pays du tiers monde pour en faire un facteur de terrorisme et pour garder le peuple de *Globalia* soudé par la méfiance et la haine de l'Autre. On apprendra pourtant au cours du récit que ces supposés terroristes sont en réalité les exclus d'un système fondé sur une logique de séparation égoïste et discriminante. Les Globaliens sont ainsi séparés des non-zones grâce à des verrières géantes. Celle-ci ont la même fonction que les murs mais :

[...] les murs contemporains n'ont pas pour ambition de stopper des invasions ennemies, comme c'était le cas pour les fortifications anciennes. Ces murs ne prétendent pas empêcher les ressortissants de l'intérieur de s'enfuir, comme le faisait le mur de Berlin. Ces murs se préoccupent « d'enfermer dehors » les indésirables²²¹.

²¹⁹ Serge Gruzinski, *La pensée métisse*, Fayard, 1999, p.12.

²²⁰ Fernando Ainsa, « Le destin de l'utopie comme métissage », *Diogène* 2005/1 (n° 209), p.35.

²²¹ Evelyne Ritaine, « La barrière et le checkpoint : mise en politique de l'asymétrie », *Cultures et Conflits*, n° 73, Frontières, Marquages Et Disputes (printemps 2009), p.19.

Selon Évelyne Ritaine la séparation a trois fonctions : « [elle] marque un pouvoir de décision (décider de la séparation), un pouvoir de contrôle (contrôler les déplacements des autres), un pouvoir de catégorisation (légitimer la séparation par la stigmatisation des outsiders) »²²². La séparation des non-zones a un sens politique. Ce geste de séparation est un mur politique. On ne construit jamais une barrière face à une puissance équivalente, ou à une partie considérée comme politiquement ou socialement respectable. Le Mur court toujours le long d'une ligne de déséquilibre, ligne de faille de la globalisation, déséquilibre de richesse, déséquilibre de puissance.

Ainsi, les non-zones sont enfermées en dehors et pourtant ils ne cultivent aucun ressentiment : « à l'égard de Globalia, les habitants des non-zones cultivaient d'ordinaire une indifférence vaguement hostile qui confinait à la résignation »²²³.

Une logique infernale est à l'œuvre : régulièrement bombardée par l'armée globalienne. Puis vient le tour de l'aide humanitaire qui est donné au peuple comme le pain et les jeux, non pour qu'il prenne conscience des troubles politiques du monde, mais pour qu'il n'en soit pas incommodé. L'humanitaire c'est-à-dire la compassion et l'intérêt pour les conditions de vie des habitants des non-zones était conjugué d'une drôle de façon. Une stratégie doublement efficace. En effet, après des bombardements subis par les non-zones, les Globaliens envoient toujours des secours : « ainsi le public en Globalia était non seulement renforcé dans l'idée que la société le défendait mais qu'elle le faisait au nom d'une douceur érigée en principe dont elle était la meilleure – et la seule – garante en ce monde »²²⁴.

Les non-zones se livrent à des guerres civiles et à des luttes mortelles pour la survie. Les non-zones gardent et cultivent les vestiges des lointaines séparations : « cette limite était nette et matérialisée par un mur. Chaque quartier était ainsi ceinturé par une palissade moitié pierre, moitié bois de diverses origines »²²⁵ et d'ajouter « en somme, les anciens quartiers de la ville formaient désormais autant de villages séparés »²²⁶.

À Campos, la séparation existe aussi, elle est matérialisée par un grand mur de briques, il a été érigé autour du campement pour se défendre de l'extérieur : « [...] et on avait fait un grand mur de briques pour se défendre contre les voleurs »²²⁷. Après la destruction de Campos

²²² Evelyne Ritaine, « La barrière et le checkpoint : mise en politique de l'asymétrie », op.cit. p.20.

²²³ *Globalia, op cit.* p.351.

²²⁴ *Ibid*, p.258.

²²⁵ *Ibid*, p.394.

²²⁶ *Ibid*. p.394.

²²⁷ *Ourania, op cit.* p.33.

tout était en ruine sauf ce fameux mur : « [...] il n'y avait que des ruines, et la tour de l'église. Mais le mur est resté debout »²²⁸.

L'exclusion devient un moyen d'intégration. Avant de se reconnaître dans une collectivité, les habitants des non-zones dans *Globalia* s'assimilent d'abord à l'une des tribus. Plus ces tribus sont marginalisées, mieux elles sont soudées et, en quelque sorte, intégratrices. De cette façon : « la peur de l'exclusion est éminemment profitable à la cohérence des sociétés démocratique »²²⁹.

La séparation n'est qu'une des stratégies de la société de surveillance et de contrôle. *Globalia* érige des lois et des modalités sophistiquées de contrôle pour se protéger contre : « cette espèce potentiellement dangereuse qu'était l'homme. Heureusement, la société s'entendait à le contrôler »²³⁰.

Le monde ne semble s'être développé que dans une partie de la planète que l'on nomme *Globalia* pour symboliser la disparition des frontières : « officiellement c'est l'acte de naissance de la démocratie universelle. On oublie seulement de dire qu'au moment où la démocratie se déclarait universelle, elle rejetait dans la non-existence la plus grande part de l'humanité »²³¹.

C'est ainsi que le roman *Globalia* a choisi de représenter et d'anticiper la désintégration sociale et politique. C'est là où l'exclusion, la société de consommation et la peur sont devenues des procédés d'assimilation. Au nom de cette peur, la société justifie l'uniformisation et surtout le nivèlement par le bas. Plusieurs stratégies ont été abordées comme l'exclusion de l'autre à travers les politiques de l'immigration et l'édification des frontières. Toutes ces stratégies conduisent à une désintégration du tissu social et entraînant le délitement de l'individu.

2.2. L'uniformisation de la culture

Le pouvoir en place aspire également à intervenir dans le domaine culturel, où s'exprime l'âme de la collectivité, en agissant tout d'abord sur le moyen d'expression commun qui la langue. Cette action sur la langue est une action sur le véhicule de la pensée.

La musique n'est pas un art pour les Globaliens ne jouent pas d'instruments de musique. Ils ne lisent plus de livres, n'écrivent plus, n'ont plus de conversations. Le papier n'est plus un

²²⁸ *Ourania, op cit.* p.33.

²²⁹ Rufin Jean-Christophe, « D'une peur à l'autre », *Le Débat*, 1995/2 n° 84, p.23.

²³⁰ *Globalia, op cit.* p.193.

²³¹ *Ibid.* pp.333-334.

produit de consommation courante. Puig prend plaisir à écrire comme les héros de *Nous autres* et *1984*. Les sports sont protégés et ne comportent aucun risque.

Dans *Globalia*, il y a la mise en œuvre d'une langue unique et inique, nommée l'« anglobal ». L'auteur dans un avertissement au lecteur signale l'emploi de quelques termes de l'ancêtre de l'« anglobal » :

Le lecteur pourra s'étonner de voir figurer dans ce texte des mots en anglobal ancien tels que « trekking », « jeans » ou « milk-shake ». Bien qu'ils appartiennent à une langue désormais morte, nous avons cependant pensé qu'ils restaient compréhensibles. Nous les avons conservés par commodité et peut-être nostalgie²³².

Langue, plutôt un charabia qui n'appartient plus à personne. Cette nouvelle langue est une construction parfaitement rationnelle, aussi simple que possible, universelle enfin. Cette nouvelle langue est : « [...] l'anglobal neutre et appauvri qu'on y parlait avait chassé toutes les autres sonorités. Les non-zones étaient tout au contraire des lieux où coexistaient un nombre incroyablement varié de langues »²³³. De l'autre côté de la frontière, les hommes qui vivent dans les non-zones parlent plusieurs langues.

Dans *Ourania*, ils : « parlent une langue particulière, où plusieurs langues se mélangent »²³⁴. C'est le même mélange dans *Globalia* mais du côté des non-zones : « les paroles étaient incompréhensibles, y compris par lui-même, et semblaient appartenir à des langues différentes de l'anglobal »²³⁵.

De la même manière la langue de Campos l'Elmen, est le résultat d'un métissage de plusieurs langues. À Belize, Daniel entend le *bogo bogo* une langue créole venue d'Afrique : « il lui semble qu'ils sont enfin arrivés dans un pays où tout se mélange, où tout est inventé »²³⁶. Les habitants de Campos ont la tolérance et l'ouverture d'esprit pour accepter et intégrer leur langue dans celle de l'autre : « au début notre langue n'existait pas. Elle s'est faite petit à petit, avec les nouveaux arrivants [...] C'est étrange, parce que, dès qu'ils entrent dans Campos, ils apprennent à parler la langue des autres, ils oublient la leur »²³⁷. L'Elmen est la langue de l'enfance. En effet quand ils rencontrent une personne du village, il leur dit : « je parlais comme

²³² *Globalia*, op cit. p.5.

²³³ *Ibid.* pp.343-344.

²³⁴ *Ourania*, op cit. p95.

²³⁵ *Globalia*, op cit. p.207.

²³⁶ *Ourania*, op cit. p.246.

²³⁷ *Ibid.* p.165.

vous quand j'étais bébé »²³⁸. Parler Elmen c'est donc en partie garder sa part d'enfance et d'innocence intacte.

Ce n'est pas un hasard que dans *Globalia*, les livres soient inaccessibles. Un clin d'œil à *Fahrenheit 451* de Bradbury. C'est d'abord une réflexion sur une société future où les livres seraient interdits et brûlés. Paradoxalement, l'interdiction du livre n'est pas due à sa rareté, mais à sa surabondance. Afin de faire disparaître les livres, ils publient de plus en plus. Le livre devient un produit éphémère et de moindre qualité. Plus personne n'en veut. Ce moyen a été plus efficace que de les interdire. La profusion des livres fait qu'on ne peut, on ne sait plus choisir : « mais une des configurations possibles dans l'avenir de perte d'intérêt pour le livre et de désaffection pour la lecture viendrait non pas de l'interdiction, mais d'une sorte de surabondance et d'insignifiance »²³⁹.

De là on assiste à une perversion de la vie par cette invasion, cette surcharge incontrôlable. Les rares lecteurs qui existent encore peuvent trouver leur bonheur dans une association pour la lecture qui s'appelle *Walden*²⁴⁰, l'association « Walden » était le seul club de lecture :

Chaque fois que les livres sont rares, ils résistent bien. À l'extrême, si vous les interdisez ils deviennent infiniment précieux. Interdire les livres, c'est les rendre désirables. Toutes les dictatures ont connu cette expérience. En *Globalia*, on a fait le contraire : on a multiplié les livres à l'infini. On les a noyés dans leur graisse jusqu'à leur ôter toute valeur, jusqu'à ce qu'ils deviennent insignifiants²⁴¹.

Le choix de ce nom est doublement symbolique. En effet, les instigateurs de cette association admettent : « nous avons appelé cette association « Walden » pour que nos adhérents comprennent bien ceci : sous les apparences du rêve, ce qu'ils trouveront ici, c'est la réalité »²⁴².

En effet, Jean-Christophe Rufin et Jean-Marie Gustave Le Clézio dans leurs romans respectifs ont le souci de la langue et de sa préservation. Ils pointent du doigt l'appauvrissement que connaissent actuellement l'usage de la langue et le désintérêt pour la lecture et les belles lettres.

²³⁸ *Ourania*, op cit. p.166.

²³⁹ Marie-Christine Vandoorne, La diversité est-elle en danger ? Interviews de deux grands écrivains contemporains, Entretien réalisé avec Jean-Christophe Rufin, le 18 mars 2003, dans le cadre des Journées de la Francophonie organisées à Rome par le groupe des missions diplomatiques francophones, p.4.

²⁴⁰ Comme le récit de Henry David Thoreau

²⁴¹ *Globalia*, op cit. p.428.

²⁴² *Ibid.* p.282.

2.3. La domination politique

La domination politique se reflète aussi sur le plan physique des citoyens. En effet, du fait de la mortalité très faible, les globaliens se font remplacer les organes défectueux par d'autres récupérés sur des clones. On évite précieusement le terme de personnes âgées : « la majorité, ici comme dans toute la population, était composée de gens âgés. Dans la terminologie en vigueur, on avait le devoir de les appeler des 'personnes de grand avenir'. Certains avaient d'ailleurs dépassé le siècle »²⁴³. Les signes de vieillesse seraient pour ces « personnes de grand avenir » une marque inacceptable. Ils font appel abusivement à la chirurgie esthétique : « tous les cinq ans, il subissait une petite opération correctrice et y voyait mieux qu'un jeune homme »²⁴⁴. Tout le monde pourtant admirait cette beauté vulgaire : « la plupart des gens aiment la beauté construite. C'est comme ça qu'on appelle les vieilles »²⁴⁵.

Les obèses de cette démocratie du futur le sont parce qu'ils le veulent bien. Bien que : « la plupart étaient obèses, surchargés de mauvaises graisses qui les faisaient souffler et suer »²⁴⁶. Chacun est responsable de son état physique, voire de sa beauté. Le surpoids deviendrait alors un obstacle surmontable, effacé par des répliques toujours individuelles, toujours adaptées : de la technique à la psychologie, de l'instrumentation à l'écoute de soi. Les obèses de cette démocratie du futur le sont parce qu'ils le veulent bien. Leur attitude est délibérée : « l'obésité, lui avait-il expliqué, n'était plus une maladie. Tous les moyens pour la faire disparaître existaient. L'obésité était désormais reconnue comme un choix de vie et une liberté fondamentale. Ceux qui prenaient cette option avaient besoin qu'on les aide à l'approfondir »²⁴⁷. Comme est délibéré le comportement de minceur ; allusion transparente aux attentes de notre société : le recul des institutions renforce l'impératif : « d'être l'auteur et le responsable de sa vie »²⁴⁸. Sous couvert de liberté individuelle, l'obésité permet à l'industrie alimentaire de ne pas être contrôlé par rapport à la qualité nutritionnelle des aliments vendus. Dans le domaine de la santé, les procès contre les compagnies de spiritueux et les campagnes contre l'alcoolisme font penser à tort que le gouvernement s'inquiète de la santé des Globaliens.

²⁴³ *Globalia, op cit.* p11.

²⁴⁴ *Ibid.*p.32.

²⁴⁵ *Ibid.*p.574.

²⁴⁶ *Ibid.*p.17.

²⁴⁷ *Ibid.* p.315.

²⁴⁸ F. Dubet et D. Martucelli, *Dans quelle société vivons-nous ?* Paris, Le Seuil, 1998, p. 177. Cité par (Georges Vigarello, « La beauté ou la fascination du choix », *Esprit*, No. 307 (8) (Août-septembre 2004), p.21).

Le tabac a presque disparu, cependant il est possible de fumer dans des clubs, mais il faut subir des examens de santé après chaque séance. Les psychotropes sont en vente libre.

Les disparités entre riches et pauvres sont importantes. Les riches sont des personnes âgées, qui ont de l'expérience et donc de la valeur. Il fallait un certain nombre d'années pour arriver à des postes à responsabilité. Les pauvres, à qui *Globalia* assure le « Minimum prospérité », sont en général les jeunes, déconsidérés. Ils ont la réputation d'être peu fiables, plus difficiles à contrôler.

Ce monde à peine sorti d'un film d'horreur est pourtant, ce à quoi l'humanité est destinée. L'auteur s'interroge sur la paternité d'une telle population au genre humain : « les êtres qui peuplaient ces lieux étaient eux-mêmes fabuleux, à peine humains. Des chevelures aussi blondes, des dentures aussi parfaites, des poitrines aussi galbées appartenaient-elles vraiment au genre humain ? »²⁴⁹.

Les médias cherchent le sensationnel et le dramatique, les attentats sont saisissants, au même titre qu'une catastrophe naturelle ou dans les transports. La télévision diffuse beaucoup de sport et un jeu appelé « Gladiateur d'un soir » où le seul assuré de s'en sortir est le lion, au motif que lui, contrairement à l'homme qui le combat, n'a pas choisi sa présence. Chaque citoyen avait droit à son heure de gloire et passe à la télévision sur l'une des centaines de chaînes, il fallait :

[...] supporter les visages exaltés, le ton d'allégresse forcée, les tentatives d'humour des commentateurs sportifs. Ensuite, la seconde partie du bulletin d'informations consistait en une litanie de catastrophes, égrenées sur un ton lugubre par des présentateurs bouleversés²⁵⁰.

Globalia et *Oourania* nous présentent des médias qui ne sont pas libres et servent exclusivement les intérêts du gouvernement. Dans la vallée de Campos le journal *La Journada* est aux mains d'un riche homme d'affaires qui propage sans vergogne dans ses colonnes des informations diffamatoires sur Campos. À *Globalia* les journaux et la télévision diffusent les informations, qui sont également mensongères. Elles sont pourtant considérées comme la seule réalité. Cela tient à la force de répétition et surtout à la dictature de la majorité : « mais l'abondance, la précision, la répétition des reportages avaient une puissance de conviction incroyable et peu commune. Il était impossible de penser que tant de gens pussent se tromper

²⁴⁹ *Globalia, op cit.* p.580.

²⁵⁰ *Ibid.*p.99.

ou même mentir »²⁵¹. Comme Jean Baudrillard²⁵² l'a montré il y a une génération déjà, la simulation, à forcer de prendre modèle sur la réalité, est elle-même devenue réalité. Elle a fait disparaître son modèle. À travers les médias, c'est un projet de société qui leur est imposé à défaut d'être de leur être proposés. H. Goebbels : « Il n'y pas un mensonge qui, répété sans cesse, ne devienne vérité acceptée de tous »²⁵³.

La domination politique se reflète tant sur le plan physique que mentale. Les médias le souvent aux mains du pouvoir sont un instrument de prédilection pour assoir et perpétuer un modèle de société précis. C'est justement ce modèle de société et son organisation politique qui sera au cœur de notre prochaine préoccupation.

3. L'ORGANISATION POLITIQUE DE *GLOBALIA* ET *OURANIA*

L'organisation politique de *Globalia* et *Ourania* c'est l'ensemble des nouvelles techniques et les stratégies instaurées par le pouvoir en place pour fonder une société. Tel est l'objet de notre analyse.

Les deux romans partagent une vision assez sombre de l'organisation politique, mais selon des angles de vues différents. Rufin envisage la décentralisation du pouvoir comme une source de délitement du lien social. De plus, le pouvoir réel se trouve confisqué par des forces économiques, malgré leurs puissances financières et leurs influences ne peuvent rien changer à l'état de la société. Ils se contentent de maintenir le statu quo. De l'autre côté, Le Clézio regrette l'incapacité de la politique à affronter la décomposition totale du tissu social. Nous reviendrons ainsi sur cette nouvelle forme d'idéologie, basée sur la diminution des libertés individuelles et accentuant la surveillance et la création de toutes sortes de frontières. Une surveillance inédite, car le statut de surveillé et de surveillant sont désormais amalgamés. L'annihilation de l'histoire est une autre stratégie en œuvre pour éviter toute remise en cause du système. Enfin, le statut de l'enfance oscille entre haine et mépris de la jeunesse dans *Globalia*, malheur et souffrance dans *Ourania*.

Le Clézio procède à une relecture à la fois critique et nostalgique des expériences utopiques du siècle passé. Rufin sillonne les contradictions du genre à travers l'esquisse d'une dystopie que seule l'espérance utopique semble capable de bousculer. À l'opposé du *meilleur*

²⁵¹ *Globalia*, *op cit.* p.238.

²⁵² Jean Baudrillard, *Simulacres et simulation*, Galilée, 1981.

²⁵³ Daniel Vanhove, *La démocratie mensonge : terrorisme, mondialisation, liberté droit d'ingérence.... Ces prétextes qui nous arrangent !*, Marco Pietteur, Embourg, Belgique, 2008, p.20.

des mondes, *Globalia* est l'image grossissante de notre indulgence à l'égard du malheur. Ce roman est une invitation à repenser la relation à la réalité qui est la nôtre. À considérer l'être humain comme étant entièrement social. Il est le seul capable de gouverner son propre destin. Comme le suggère Alain Touraine : « l'utopie est la mise en forme de l'idée que l'être humain est entièrement social, qu'il n'a de réalité ni surnaturelle ni individuelle, même si l'ordre social est souvent conçu comme faisant partie d'un ordre naturel plus vaste »²⁵⁴.

3.1. La fabrication du social

La tentation est grande d'exprimer le désespoir et la consternation face à la dissolution de tout lien social, mais :

[...] malgré le constat d'échec, les textes qui revisitent le passé rendent hommage à la foi utopique par le témoignage dont ils sont porteurs. Quant à ceux qui mettent en scène la tyrannie, ils n'en célèbrent pas moins la puissance de révolte de l'utopie à travers le parcours des opposants au régime²⁵⁵.

Ourania et *Globalia*, deux romans qui soulèvent de pertinentes questions quant au devenir d'un monde en effervescence, où la haine entre les hommes foisonne à tous les niveaux de la société. Un monde qui connaît la mise en place de clôtures idéologiques que renforce l'étanchéité des frontières sociales. Cette marche forcée est illustrée dans *Globalia* et *Ourania* à différents niveaux.

Globalia exploite le modèle rhétorique du « *mundus inversus* », ou monde à l'envers. L'argumentation fustige alors un monde abject, pour ensuite en présenter l'opposé, c'est-à-dire une utopie qui viendrait corriger l'avalissement dénoncé dans un premier temps. Ce procédé est un principe caractéristique de la démarche utopique et de la structure du texte ; l'auteur sollicite ainsi le lecteur afin de chercher des correspondances et des divergences entre la nouvelle cité et la société actuelle. Il est facile d'identifier *Globalia*, mais difficile d'évaluer à quelle distance du nôtre se situe l'univers de *Globalia*. Elle se considère comme démocratie parfaite, à dimension universelle. D'ailleurs, c'est l'abolition de la nationalité qui a donné naissance à *Globalia* : « officiellement, c'est l'acte de naissance de la démocratie universelle. On oublie seulement de dire qu'au moment où la démocratie se déclarait universelle, elle rejetait dans la

²⁵⁴ Alain Touraine, « La société comme utopie » in *Emilia Dellepiane, Letteratura, Europa, scuola*, Armando Editore, 2006, p.53.

²⁵⁵ Audrey Camus, « Choir avec Chevillard : la lecture comme exercice utopique », *Revue d'histoire littéraire de la France* 2015/2 (Vol. 115), p.422.

non-existence la plus grande part de l'humanité»²⁵⁶. Les pays d'autrefois n'en forment plus qu'un, *Globalia*. Il n'y a plus de guerres et de conflits ethniques ou religieux. Mais ce désir d'universalité n'est qu'un leurre, en effet :

Globalia, contrairement à une idée reçue – et qui était en fait un élément de propagande –, ne couvrait pas le monde entier mais correspondait à un territoire – ou plutôt des territoires –, des îlots plus ou moins groupés, strictement délimités et finalement assez réduits²⁵⁷.

Le gouvernement se réunit une fois par an à Moscou, une autre fois à Washington. Les ministères s'appellent le ministère de la Protection sociale (celui qui organise les attentats), le ministère de la Cohésion sociale (logements), le ministère de l'Harmonie sociale (naissances). Le siège du Parlement est à Tokyo, celui de la Cour de justice est à Rome, du Conseil économique et social à Vancouver et de la Banque centrale à Berlin.

Le président fait de la figuration et les élections ne servent à rien et ne changent rien. Les politiciens n'ont aucun pouvoir. Greg le député n'est pas dupe, il déclare : « le Président, soupira-t-il [...] Croyez-vous qu'il ait la moindre autorité sur ces choses ? Vous savez ce qu'est notre métier ? Commença-t-il. Du théâtre, voilà tout. Nous représentons, cela dit bien ce que cela veut dire »²⁵⁸.

Le monde est dirigé sans que la population le sache par un groupe d'une trentaine de personnes très âgées : « minuscule élite que l'on ne voyait jamais rassemblée »²⁵⁹. Une trentaine de personnes étaient toutes d'un âge extrêmement avancé, elles représentaient les plus puissants acteurs dans les différents secteurs économiques de *Globalia*. L'influence qu'ils exercent est quasiment sans limites, au point de dépouiller les institutions démocratiques de leurs pouvoirs. Ces fondateurs sont :

[...] un groupe de très gros industriels et banquiers – qui avaient tout à gagner d'une unification des marchés –, ils ont poussé à la formation d'un ensemble global, d'abord économique puis politique qui regroupe les États-Unis, l'Europe élargie incluant la Russie, le Japon et la Chine. L'essentiel, pour eux, était évidemment l'économie. En réunissant ces espaces, ils savaient qu'ils allaient affaiblir le pouvoir politique au point d'en faire une simple potiche²⁶⁰.

²⁵⁶ *Globalia, op cit.* p.523.

²⁵⁷ *Ibid.* p.528.

²⁵⁸ *Globalia, op cit.* p.452.

²⁵⁹ *Ibid.* p.28.

²⁶⁰ *Ibid.* pp.627-628.

Parmi les fondateurs on trouve Laurie l'arrière-petite-fille du grand Bill -en référence à l'empire de Bill Gates- la célèbre héritière du groupe Minisoft, la maîtresse incontestée d'un empire qui contrôlait tout ce qui en *Globalia* était électronique, informatique, télécommunication et presse. Le Roi du système bancaire et des assurances Alec Himes. Munira qui contrôle les transports. Gus Fowler, l'agroalimentaire. Pat Wheeler, qui couvrait l'immense secteur des travaux publics et de la construction. Enfin Paul Premier fabricant d'armes en *Globalia*.

Mais même les fondateurs avec leurs richesses et leurs influences ne peuvent rien changer ou presque à *Globalia* car leur pouvoir est limité. *Globalia* a été créée d'une telle façon qu'il n'est pas possible de la changer.

Globalia est : « une démocratie universelle qui veut tellement se protéger des dangers terroristes émanant des autres (les barbares) qu'elle devient une tyrannie diminuant les libertés individuelles et accentuant la surveillance sur ses propres citoyens »²⁶¹. Le monde imaginé par Rufin est celui du pouvoir absolu, de la surveillance et de la déshumanisation. La surveillance est développée et elle est un gage de sécurité. Un psychologue rappelle à Baïkal :

Globalia, où nous avons la chance de vivre, proclamait le psychologue, est une démocratie idéale. Chacun y est libre de ses actes. Or, la tendance naturelle des êtres humains est d'abuser de leur liberté, c'est-à-dire d'empiéter sur celle des autres. LA PLUS GRANDE MENACE SUR LA LIBERTÉ, C'EST LA LIBERTÉ ELLE-MÊME. Comment défendre la liberté contre elle-même ? En garantissant à tous la sécurité. La sécurité, c'est la liberté. La sécurité, c'est la protection. La protection, c'est la surveillance. LA SURVEILLANCE, C'EST LA LIBERTÉ²⁶².

Les panneaux publicitaires sont équipés de caméras et de micros. D'ailleurs, ce n'est un secret pour personne : « Puig savait, comme tout le monde, que ce genre de panneau est souvent mixte, équipé de récepteurs de surveillance qui transmettent image et son »²⁶³. Le contrôle à l'entrée de la salle de trekking est fait par une machine à rayons X et un portique de détection. La délation est courante et les églises, mosquées, synagogues, sectes, banlieues et associations sont truffées d'indicateurs. La surveillance ne surplombe plus le surveillé. Elle s'exerce à hauteur d'individu, chacun prenant tour à tour le statut de surveillé et de surveillant. D'où ce

²⁶¹ Jean-Pierre Renard, « Jean-Christophe Rufin : post-modernité et radicalisation », *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement* [En ligne], 13 | 2012, consulté le 27 septembre 2015. URL : <http://tem.revues.org/1647>.

²⁶² *Globalia*, *op cit.* pp.93-94.

²⁶³ *Ibid.* p81.

terme de « sousveillance »²⁶⁴, inventé par Dominique Quessada, la veille de tous sur tous, notamment sur soi-même.

La violence n'est plus nécessaire maintenant à la dictature : les techniques nouvelles fournissent des moyens moins brutaux et plus efficaces. Par un traitement approprié, affaiblissant la résistance du cerveau, on peut obtenir d'un homme une mutation intense et durable.

Le pouvoir capitaliste est une domination silencieuse. Il arrive sans en avoir l'air à renforcer et à assoir son pouvoir sur chacun. En contrôlant le désir, ce qui aura alors pour effet de : « [...] contraindre les corps, de les rendre dociles, de les faire se tenir tranquilles. Et le tout, en silence. En termes politiques, permettre à chacun de consommer est donc une façon d'acheter la paix sociale »²⁶⁵. Lacan précise ce que le discours capitaliste veut commander, ou plutôt exploiter :

L'exploitation du désir, c'est la grande invention du discours capitaliste [...] Qu'on soit arrivé à industrialiser le désir, enfin [...] on ne pouvait rien faire de mieux pour que les gens se tiennent un peu tranquilles, hein ? Et d'ailleurs on a obtenu le résultat.²⁶⁶

C'est un monde qui mène une guerre contre l'essence même de l'homme, l'homme un être fondamentalement social. Pour détruire sa capacité à créer des liens : « la guerre doit être menée contre les identités, l'idée d'action collective, l'engagement »²⁶⁷.

Ces deux fictions semblent nous dire que le véritable danger de ce monde imaginaire n'est pas la domination totale. Le véritable péril qui nous poursuit, c'est cette idéologie qui vise la décomposition totale du tissu social.

À la base, l'idéologie est un discours dominant qui permet la construction, le maintien, et le renforcement de l'identité collective, pour consolider un consensus social et en tirer un projet pour l'avenir. Elle avait pour fonction l'intégration sociale. L'utopie au contraire a une fonction de subversion sociale, elle maintient ouvert le champ des possibles et indique qu'une

²⁶⁴ Dominique Quessada, « De la sousveillance. La surveillance globale, un nouveau mode de gouvernementalité », *Multitudes* 2010/1 (n° 40), p.56.

²⁶⁵ Bernard David et Lévy Alexandre, « Le capitalisme et la honte », *Cliniques méditerranéennes*, 2014/2 n° 90, pp.245-246.

²⁶⁶ J. Lacan (1973), « Excursus, intervention dans une réunion organisée par la Scuola freudiana, à Milan » in *Lacan En Italie 1953-1978*, La Salamandra, 1978.

²⁶⁷ *Globalia*, op cit. p.524.

autre société est envisageable. Elle ne renforce pas les liens entre les individus, mais insiste sur les possibles non actualisés pour mieux critiquer l'ordre social établi.

La fonction de l'idéologie dans *Globalia* est bouleversée. En effet, le système global crée des sous-systèmes chacun fonctionnant indépendamment. L'enjeu serait de garder la distance entre les unités du sous-système. Par conséquent, la relation est exclue. Le lien serait maintenu par différentes stratégies. L'unité et l'union ne sont que des pellicules artificielles, qui forment l'imaginaire collectif. La mise en relation entre les individus est conditionnée par la standardisation des références. Chacun n'a droit qu'à un minimum de « références culturelles standardisées ». La mère de Baïkal Bouriate, tribu nomade de Sibérie, double agrément Russie-Mongolie. Elle avait donc le droit d'utiliser les références culturelles standardisées des deux origines. Grâce aux « Références culturelles standardisées », ils ne sont pas totalement coupés de leurs origines : par exemple, Puig est agréé français, catalan. Le droit à l'Histoire a été converti au droit à la tradition. Toute relation entre les peuples, leur histoire et leur terre a été déclarée notion antidémocratique.

L'ordre consumériste prospère, rien ne semble arrêter cette frénésie, cette course infernale des achats. À *Globalia* : « acquérir était un droit, mais posséder était contraire au nécessaire renouvellement des productions »²⁶⁸. C'est une poursuite de l'objet sans fin, étant donné que : « le système globalien creusait chez ceux qui lui étaient livrés un trou béant : celui d'un permanent désir, d'une insatisfaction abyssale, capable d'engouffrer, sans en être jamais comblé, toutes les productions que la machine commerciale pouvait proposer »²⁶⁹. La croissance était devenue l'alpha et l'oméga du système économique. Pour garder des niveaux de croissances élevées, il fallait soutenir la consommation. Le consommateur est entraîné dans une spirale éternelle : « à peine assouvis, ces désirs artificiels seraient tout aussitôt trahis »²⁷⁰. La société leur accorde des biens matériels, mais cela ne suffit pas à les rendre heureux. Toute leur vie, ils ressentent un manque qu'ils ne peuvent identifier.

Pour se faire, l'usage de l'obsolescence programmée s'est généralisé. Rien n'est plus réparable : « le squelette de l'appareil, désormais inutilisable faute d'un petit composant électronique grillé »²⁷¹. Ou bien les produits sont conçus pour être inutilisables à peine leurs

²⁶⁸ *Globalia*, *op cit.* p.384.

²⁶⁹ *Ibid.* p.763.

²⁷⁰ *Ibid.* p.384.

²⁷¹ *Ibid.* p.150

garanties expirées : « un superbe canapé anglais en série limitée qui s'était hélas montré défectueux dès la première semaine après l'échéance de la garantie »²⁷².

La fabrication du social, plutôt sa destruction se manifeste à travers plusieurs stratifications. *Globalia* est le roman qui met le plus en évidence cette démarche. D'un bout à l'autre du roman s'expriment avec lassitude les images de désolation des liens sociaux. Cette question est aussi centrale pour *Ourania* où la relation à l'autre et l'opacité des frontières sociales obéissent à des logiques similaires.

3.2. Les frontières sociales

Cette idéologie pousse les limites au plus haut niveau, en créant des frontières avec les autres. Les autres ce sont les sauvages qui vivent dans les non-zones car : « le naturel, terme qui désigne bien ce qu'il veut dire : le contraire de la civilisation, une véritable sauvagerie »²⁷³. Ces non-zones sont plongées dans les guerres, la famine et les épidémies.

La relation avec l'autre si elle n'est pas exclue elle est donc basée sur la méfiance et le refus. La consommation devient pour ainsi dire un moyen de socialisation. Enfin, le passé à travers l'Histoire est complètement éclipsé, au profit d'un présent qui ne passe pas.

Les deux utopies d'*Ourania* : Campos et l'Emporio ne sont pas pour l'auteur : « caractéristiques de ce lieu ni de ce pays, mais ils sont une réalité à l'échelle mondiale, comme l'est aussi la destruction de l'équilibre écologique et les flux migratoires qui se heurtent à la membrane des frontières »²⁷⁴. L'Emporio, cette «Athénée» qui a pour modèle la communauté intellectuelle fondée par le créateur d'universités populaires Don Luis Gonzales, historien mexicain, auteur des *Barrières de la solitude*. Et Campos, une sorte de phalanstère, une communauté néo-hippie qui expérimente au quotidien des façons de vivre en marge du modèle dominant.

Dahlia, cette femme qui : « a troqué sa vie pour la vie des autres »²⁷⁵ perçoit les gens de Campos comme : « des aristocrates, des artistes », des « bobos » avant l'heure, nantis et protégés,

²⁷² *Globalia*. *op cit.* p.152.

²⁷³ *Ibid.* p.153.

²⁷⁴ J.M.G. Le Clézio, *Entretien à propos d'Ourania, Entretien avec J.M.G. Le Clézio*, Le Catalogue mensuel, Gallimard, mai 2005.

²⁷⁵ *Ourania*, *op cit.* p.282.

qui vivent l'aventure sans risques : « [...] ils ont toujours une maison et la table garnie [...] »²⁷⁶. Elle oppose de même les enfants exilés de Campos aux véritables proscrits de la planète :

[...] les enfants palestiniens de Beyrouth, dans les camps, les enfants de Calcutta, de Manille, les enfants de chez moi à San Juan, les enfants des prostituées qui meurent du sida, les enfants de Nogales qui vivent dans les égouts pour passer de l'autre côté et que les policiers chassent comme des cafards²⁷⁷.

De la même façon et pour des raisons identiques, Hector le révolutionnaire méprisait le couple Don Chivas et Bertha : « ce couple d'intellectuelles petit-bourgeois qui vivaient comme des princes dans leur villa dallée de marbre, à deux pas des taudis des Parachutistes, des bicoques »²⁷⁸.

Don Thomas Moises, historien est fondateur de l'Emporio, avait créé ce lieu pour réconcilier les chercheurs :

Il avait eu l'idée d'une espèce de « thébaïde » à cet endroit : un édifice hexagonal, comportant un patio en son milieu, divisé en cellules de méditations et de travail pour les futurs étudiants. Admirateur des moines franciscain et de l'évêque Vasco de Quiroga, il avait voulu recréer l'atmosphère d'études et de recueillement des premiers douze apôtres du Mexique²⁷⁹.

Don Thomas est la première personne à s'être vraiment intéressé à cette colline, terre riche, riche de chernozem : « ils étaient noirs comme devraient être la terre du jardin d'Éden »²⁸⁰. Ce jardin d'Éden contraste avec l'emplacement de l'Emporio : « au milieu de cette ville en ruine, de ces chaussées défoncées, de ces égouts à ciel ouvert, Don Thomas avait créé l'Emporio un atelier de recherche et d'enseignement supérieur dédié aux sciences humaines et au savoir »²⁸¹.

Le cadre éclaté de l'Emporio reproduit les discordes sociologiques, idéologiques et esthétiques entre ses membres. La structure de la ville en cercles concentriques, un des invariants du site utopique, voit son symbolisme dégradé puisqu'elle signifie non la perfection de l'organisation, mais la ségrégation sociale.

D'un côté les anthropologues, des universitaires imbus de la supériorité de leur discipline, la reine des sciences humaines, venus de la capitale chercher la prospérité, la

²⁷⁶ *Ourania, op cit.* p.213.

²⁷⁷ *Ibid.* pp.213-214.

²⁷⁸ *Ibid.* p.116.

²⁷⁹ *Ibid.* p.39.

²⁸⁰ *Ibid.* p.76.

²⁸¹ *Globalia, op cit.* p.60.

notoriété. Ils se sont installés sur une colline caillouteuse. Ces pseudo chercheurs vivaient dans la colline, ils construisaient de riches villas mais :

[...] quand ils avaient été recrutés par l'Emporio, ils n'étaient pas très riches [...] Tout à coup, L'Emporio leur offrait une vie nouvelle. Ils pouvaient rêver d'avoir une maison individuelle, un jardin, des patios fleuris, une fontaine. L'anthropologie, les sciences politiques et économiques leur ouvraient les portes de la prospérité, de la notoriété²⁸².

De l'autre, les historiens, souvent originaires de la vallée, qui vivaient dans le centre-ville : « dépourvus de confort et infectés de scorpions et blattes »²⁸³. Comment expliquer cela ? Le narrateur esquisse une réponse : « était-ce parce qu'ils s'étaient consacrés à l'histoire ? Ou était-ce du fait de leurs origines, pour la plupart natifs de la Vallée, habités par la méfiance instinctive des ruraux pour tout ce qui est nouveau ? »²⁸⁴. Ils ont donc investi les maisons magnifiques, mais sans confort du centre historique de la ville coloniale, déserté par les nouveaux riches qui installent à la périphérie leurs luxueuses villas californiennes.

Un des hôtes de L'Emporio rappelle à Daniel en citant le philosophe Gilles Deleuze : « [...] les géographes et les anthropologues, c'est comme les artistes et les sociologues, ça n'a jamais fait bon ménage »²⁸⁵. Effectivement, cette rivalité, cet antagonisme puéril va s'avérer catastrophique pour l'institution. C'en est fini de l'Emporio, les anthropologues ont fini par prendre le pouvoir, Don Thomas occupe désormais le poste de président permanent, un poste de figurant. Lui qui : « [...] avait créé ce petit collège, par amour pour sa région natale, pour tenter de sauver ce qui pouvait l'être de la tradition et de la mémoire »²⁸⁶.

La question de la mémoire revient également dans *Globalia*. Elle est un véritable pouvoir : « [...] un seigneur n'était pas nécessairement l'homme le plus vaillant d'une tribu – dans l'assistance plusieurs autres auraient fait de meilleurs guerriers. Il n'était pas le plus vieux ni sans doute le plus riche. Son pouvoir avait plutôt à voir avec la mémoire »²⁸⁷.

Chaque quinzaine Don Thomas organisait des portes ouvertes aux habitants de la vallée pour : « rompre le carcan des préjugés et des castes, faire accéder les paysans et les gens du peuple à la culture, libéraliser, vulgariser, échanger »²⁸⁸. Cette initiative a irrité les anthropologues qui étaient contre cette idée. Avec la trahison de Don Thomas s'en est terminé

²⁸² *Ourania, op cit.* p.40.

²⁸³ *Ibid.* p.41.

²⁸⁴ *Ibid.*

²⁸⁵ *Ibid.*, pp.51-52

²⁸⁶ *Ibid.* p.60.

²⁸⁷ *Globalia, op cit.* p.343.

²⁸⁸ *Ourania, op cit.* p61.

de : « la possibilité pour les gens des villages de montagne de dire qu'ils existent, que leurs langue et leurs histoire ne sont pas éteints »²⁸⁹.

Une autre séparation existe, entre L'Emporio et la zone à la périphérie de la colline. Une zone où vivent des fantômes. Tous « ces gens [qui] n'existent pas vraiment »²⁹⁰ qu'on appelle les parachutistes, car rassemblées dans ce lieu par les avocats corrompus qui les employaient pour occuper les terrains vacants en vue d'une future dépossession des propriétaires légaux :

En bordure de la colline s'étendait la frange habitée, une sorte de bidonville plutôt qu'un habitat rural, des cabines faites de bois de caisse, des briques de ciment sans mortier et de plaques de toiles rouillées. Y vivaient ceux qu'on surnommait les parachutistes, une cinquantaine de famille regroupée par nécessité que les avocats corrompus utilisaient pour occuper les terrains vacants en vue de l'expropriation des propriétaires légitimes²⁹¹.

Un des quartiers chics de la vallée de l'Emporio est séparé de cette zone des parachutistes par un canal d'irrigation. Ceux qui sont de l'autre côté du canal, où se dresse une ville qui jadis respirait la vie, en contraste avec ce que la zone est d'aujourd'hui : « la vallée du temps où la vie était paisible, où la ville était entourée de propriétés rurales »²⁹².

Cette zone ressemble désormais à une prison à ciel ouvert car : « [...] de temps à autre, les pauvres construisaient des ponts dans la nuit pour tenter une invasion »²⁹³. Nous remarquons l'emploi du terme invasion, une façon de signifier l'enfermement et l'isolement dont étaient victimes les occupants de cette prison. Les otages de cette zone sont le symbole de cette humanité, de ce monde où la paupérisation se développe à un rythme effréné. Le monde de *Globalia* est aussi désigné comme une prison : « ce monde est une prison »²⁹⁴. En effet comme le rapporte Baïkal : « tu peux aller partout. Mais seulement dans les zones sécurisées, c'est-à-dire là où on nous autorise à aller, là où tout est pareil »²⁹⁵. Mais cette prison est un lieu rassurant pour d'autres. Kate après avoir s'être échappée : « se sentait plus contrainte, plus surveillée, plus menacée, en un mot moins libre qu'à l'intérieur »²⁹⁶.

La vallée de l'Emporio est une vallée « égoïste et vaniteuse »²⁹⁷. Une vallée boulimique qui ne laisse aucune parcelle libre. La spoliation des : « [...] trésors géologiques qui se

²⁸⁹ *Ourania, op cit.* p.221.

²⁹⁰ *Ibid.* p.128.

²⁹¹ *Ibid.* pp.37-38.

²⁹² *Ibid.* p.70.

²⁹³ *Ibid.* p.113.

²⁹⁴ *Globalia, op cit.* p.66.

²⁹⁵ *Ibid.* p.65.

²⁹⁶ *Ibid.* p.56.

²⁹⁷ *Ourania, op cit.* p.63.

transformaient en dollars dans leur comptes en banque »²⁹⁸. On semble oublier que la terre n'est pas éternelle et que l'écosystème est vulnérable : « la terre noire est recouverte par des maisons, des rues des centres commerciaux, et les nouveaux quartiers de la ville rejettent des eaux-vannes, des nitrates, du phosphore que cette terre n'a plus le temps de dissoudre »²⁹⁹. Dans cette ville de Colima :

Les gens tournaient autour de la fontaine centrale ornée d'une horrible statue de Morelos. Cela formait deux anneaux en sens inverse, l'un avec les femmes, l'autre avec les hommes. Les enfants, eux, couraient de tout côté en basculant les passants. Cela me faisait penser au tableau de Van Gogh, La ronde des prisonniers³⁰⁰.

Les riches planteurs envahissent la ville avec leur gros quatre-quatre : « ce sont les fraisiers, les avocatiers, ils viennent de partout, ils veulent nous montrer leur puissance [...] Ils sont seulement en train de faire étalage de leur fric, pour séduire les filles »³⁰¹.

Selon Adorno : « dans la prison en plein air que devient le monde, peu importe de savoir qui est dans la dépendance de qui, tellement tout est un »³⁰². Ces riches planteurs ne sont en fait qu'un des chaînons de la chaîne économique mondiale. Ils sont selon Daniel assujetti à l'ordre mondial : « ils n'étaient, après tout, que des paysans enrichis, un maillon faible et remplaçable dans la chaîne de la dépendance économique »³⁰³.

Il existe plusieurs séparations sociales avec des ramifications à tous les niveaux, au point qu'il n'est plus possible pour les individus d'imaginer des actions collectives dans l'espoir d'améliorer leurs conditions sociales et économiques.

3.3. La place de la jeunesse et de l'histoire

L'Histoire, cette « [...] plante tenace, quand on ne l'extirpe pas »³⁰⁴ est surveillée et réduite à des éléments folkloriques type parc d'attraction. Il n'y a qu'une seule dimension c'est celle du présent : « en Globalia, tout semble à la fois bouger sans cesse et rester immobile. Il n'y a que deux dimensions : le présent, c'est-à-dire la réalité, et le virtuel où l'on fourre tout

²⁹⁸ *Globalia, op cit.* p.71.

²⁹⁹ *Ibid.* p.81

³⁰⁰ *Ibid.* p.34.

³⁰¹ *Ibid.* p.58.

³⁰² Theodore W. Adorno, *Critique de la culture et Société*, Payot, Paris, 1986, p. 22.

³⁰³ *Ourania, op cit.* p.59.

³⁰⁴ *Globalia, op cit.* p.465.

ensemble l'imaginaire, le futur et le peu qu'il reste du passé »³⁰⁵. C'est un présent intemporel, car un ingénieux système permettait de supprimer la notion même d'écoulement du temps :

En Globalia, les années étaient comptées de 0 à 60, puis on reprenait de nouveau à zéro. Ce système, inspiré du décompte des secondes et des minutes, avait beaucoup d'avantages. Il permettait aux personnes de grand avenir de se libérer de l'affreuse indiscretion qu'était auparavant une date de naissance [...] De plus, cela rappelait à chacun que Globalia n'avait pas d'origine, que ce monde avait toujours existé et existerait toujours au rythme de ces lentes pulsations de soixante années recommencées à l'infini³⁰⁶.

Ce calendrier fait sur mesure a donc un double avantage, démystifier la mort et surtout faire oublier que *Globalia* avait une histoire, il est impossible de savoir depuis combien de temps *Globalia* existe. Pour les fondateurs de *Globalia* : « le passé est un immense réservoir d'idées nuisibles : tyrannies, conquêtes, colonisation, esclavage. Tous les crimes sont dans l'histoire et se tiennent prêts à en ressortir »³⁰⁷ L'histoire est enseignée comme un ensemble de scènes, pas selon une chronologie.

Dans *Ourania* la question du temps est aussi posée dès les premières pages : « ce n'est pas l'argent qui manque c'est le temps. Les moyens de ne plus penser au temps, de n'avoir pas peur du jour qui s'achève, du jour qui va reprendre »³⁰⁸.

Le temps de l'incipit, celui de l'enfance meurtrie par le froid de la guerre, un temps qui n'avance pas : « tour carré de l'église, avec sa pendule [...] Je ne suis jamais arrivé à lire l'heure, mais il me semble qu'elle devait marquer toujours midi »³⁰⁹. Ce temps rejoint celui de la chute du roman : « pour certain être, le temps ne s'écoule pas de la même manière. L'amour que j'ai ressenti pour Dahlia s'est arrêté à un point, il y a très longtemps et n'a plus changé »³¹⁰.

Le temps des cauchemars et des rêves n'existe pas, car précisément les rêves et les cauchemars échappent à l'emprise de la réalité donc du temps. À Campos, il était interdit de parler de futur, de temps donc : « où est-ce que vous irez ? J'ai posé la question en sachant que j'enfreignais une règle de Campos, de ne jamais parler au futur »³¹¹. Le ciel non plus n'a pas de temps, il est éternel : « le ciel que nous voyons, avec le soleil et les étoiles, est celui que nos ancêtres ont vu, et qu'il est celui que nos enfants verront. Que pour le ciel nous sommes à la

³⁰⁵ *Globalia, op cit.* p.431.

³⁰⁶ *Ibid.* p.59.

³⁰⁷ *Ibid.* p.462.

³⁰⁸ *Ibid.* p.15.

³⁰⁹ *Ourania, op cit.* p16.

³¹⁰ *Ibid.* p.282.

³¹¹ *Ibid.* p.124.

fois des vieillards et des enfants »³¹². Peu importe que le temps du rêve existe ou pas, le primordial c'est que le rêve est là bien réel pour celui qui le porte.

Après enquête on a refusé à Baïkal d'apprendre l'histoire, la géographie aussi. La géographie est aussi une science sensible. Les cartes du monde sont interdites, officiellement pour lutter contre le terrorisme, mais en réalité pour que les gens ne voient pas que *Globalia* ne couvre finalement qu'une petite surface.

Deux secteurs sensibles et dangereux, car celui qui étudie l'histoire : « [...] découvre une vérité toute simple, c'est que le monde n'a pas toujours été tel qu'il nous apparaît. Donc, il est susceptible de changer encore radicalement »³¹³. C'est justement ce qu'on a reproché à Baïkal : vouloir changer le monde. Ron Altman lui dit explicitement : « mon ami, vous ne vous intéressez pas à l'histoire pour la comprendre, mais pour la faire »³¹⁴. Voilà pourquoi les Déchus, une tribu qui lutte contre ce système a comme seul moyen de résistance la parole, c'est-à-dire la mémoire : « nous témoignons, voilà tout. Nous parlons »³¹⁵.

Le reniement du passé au profit de la perfection du présent se poursuit chaque jour. Coupée du futur, la perfection du présent exclut le progrès. À *Globalia* où le passé : « [...] était englouti au fur et à mesure. Un mois paraissait aussi lointain qu'un siècle. Les titres de l'actualité disparaissaient des écrans d'une semaine sur l'autre. Les événements qui avaient eu lieu l'année précédente étaient aussi inconcevables que s'ils ne s'étaient jamais produits »³¹⁶. Contrairement aux non-zones, où l'hymne du passé retentissait encore : « le passé résonnait interminablement »³¹⁷. Jadi dans *Ourania* fait écho à cette histoire qui n'est en rien immuable : « il nous l'a dit, rien ne peut durer. Il y'a que les étoiles qui restent les mêmes »³¹⁸.

L'effacement du passé doit aboutir au bonheur collectif et la disparition de la réflexion personnelle. Il est alors presque impossible de croire à l'existence de la société autrement que sous la forme façonnée par le pouvoir.

Si l'histoire et le temps semblent abolis, quelle place occupent les jeunes dans les deux romans ?

³¹² *Ourania, op cit.* p.204.

³¹³ *Globalia, op cit.* p.432.

³¹⁴ *Ibid.* p.130.

³¹⁵ *Ibid.* p.495.

³¹⁶ *Globalia, op cit.* p.339.

³¹⁷ *Ibid.* p.340.

³¹⁸ *Ourania, op cit.* p.153.

À *Ourania*, dans la vallée, la moitié de la ville travaille pour la culture de la fraise, la fraise cette : « herbe nouvelle, venue de Chine et de France et d'Allemagne, cette herbe qui mange les doigts des enfants et qui mange la terre sans laisser la place à rien d'autre »³¹⁹. La ville travaille au service de la globalisation qui ne tolère qu'un seul modèle. Celui de la monoculture, de l'agriculture intensive et de l'exploitation des enfants. Ces enfants victimes de ces opportunistes, de ces nantis : « [...] terriens et des agents commerciaux qui puissent leur or dans la terre noire, dans la sueur des péons, dans la douleur des petits doigts des enfants que l'acide des fraises ronge jusqu'au sang, jusqu'à faire tomber leurs ongles »³²⁰. Ce roman dépasse la vision sociale de la lutte des classes pour dénoncer le renforcement général du modèle capitaliste.

La situation des enfants de cette vallée est désolante. La vallée est décrite comme un lieu originel. Lieu d'origine de toutes les civilisations d'Amérique. C'est dans cet endroit riche d'une terre, le chernozem : « noire comme devait l'être la terre du jardin d'Éden ». Une manière pour l'auteur de rappeler ce que l'humanité tout entière doit à ce berceau des Purepechas (Tarasques) dont elle semble avoir oublié l'existence même. L'extrême fertilité de ce sol a favorisé, à l'époque contemporaine, le développement d'une monoculture de la fraise au profit de puissantes firmes américaines. Pour répondre aux exigences des firmes capitalistes, la Vallée a troqué la diversité de ses cultures pour une monoculture de la fraise, dont les noms des différentes variétés comme : « la Strawberry Lake, les confitures Mac Cormick »³²¹.

L'auteur surenchérit quand il nous présente deux enfants, deux innocents aux prénoms évocateurs : Adam et Ève en train de faire la manche. Cet état des enfants contraste avec celui des enfants de Campos. À Campos : « les enfants ont le pas sur les adultes et occupent partout les places de choix »³²². Les adultes n'ont aucune autorité sur les enfants, d'ailleurs : « un enfant peut être le tuteur d'un autre enfant, et même si le cas se présente, d'un adulte »³²³. Pas besoin non plus de parents, leur rôle est assuré par les frères et sœurs aînés :

Mais à Campos il n'y a pas de parents, cela je l'ai appris ensuite. Ce sont les enfants qui choisissent la maison où ils dorment, pour retrouver leurs amis, ou pour en changer. Les adultes ne sont que les gardiens pour les protéger et les aider, mais ils ne peuvent exercer

³¹⁹ *Ourania*. p.79.

³²⁰ *Ibid.* p.80.

³²¹ *Ibid.* p.50.

³²² *Ibid.* p.94.

³²³ *Ibid.* p.95.

aucune autorité. Les frères et sœurs aînés sont les vrais parents, qui les accompagnent partout, les conseillent, les réprimandent en cas de besoins³²⁴.

À Campos tout le monde est égal à l'autre, Jadi refuse qu'on l'appelle maître et leur enseigne : « il dit qu'il ne faut jamais que l'un d'entre nous se sente meilleur que les autres, parce qu'il ne pourrait pas être prêt pour la vérité »³²⁵. D'ailleurs, pour organiser une fête, Jadi n'hésite pas à consulter les habitants.

La haine contre les jeunes est une autre maladie à *Globalia*. Les enfants de *Globalia* ne sont pas en reste des enfants de la zone rouge. À cause du programme « mortalité zéro, fécondité zéro »³²⁶ pour que la naissance d'un enfant soit légale, la mère doit d'abord obtenir l'autorisation d'interrompre la contraception puis déclarer qu'elle est enceinte : « la grossesse était désormais un “événement à déclaration obligatoire” très strictement réglementé. Il fallait en référer au ministère de l'Harmonie sociale »³²⁷.

À *Globalia* grâce au progrès de la médecine, la durée de vie des habitants s'est considérablement améliorée. Cela a des conséquences sur la démographie qui doit être strictement contrôlée. L'attrait pour les enfants a pour ainsi dire disparu, lorsqu'il se produit, il s'agit d'un accident. Les enfants sont considérés comme une entrave à l'épanouissement des individus. Les liens familiaux n'existent pas et les mariages sont exceptionnels.

Les femmes enceintes ne sortent pas et ne bougent pas, elles avaient honte en public. La naissance de Kate été pour sa mère un accident et elle été contrainte à la garder pour des raisons de chute de démographie en cette année-là : « cette enfant, décidément, ferait toujours son malheur [...] L'accident était classique »³²⁸. Les enfants sont considérés comme gênants, car ils sont trop bruyants et surtout dangereux : « cela n'avait que des avantages : la tendance à l'instabilité et à la violence des sociétés trop jeunes avait disparu »³²⁹. Ils ne sont pas élevés par leurs parents, mais en commun dans des écoles pensionnats. Dans *Ourania*, une des candidates au passage de la frontière du Mexique, pour pouvoir travailler, les dirigeants lui ont imposé une preuve qu'elle n'est pas enceinte : « Elena raconte qu'à l'usine Elvis elle a dû passer un test pour prouver qu'elle n'était pas enceinte »³³⁰.

³²⁴ *Ourania, op cit.* p.95.

³²⁵ *Ibid.* p.186.

³²⁶ *Globalia, op cit.* p.145.

³²⁷ *Ibid.* p.144.

³²⁸ *Ibid.* p.143.

³²⁹ *Ibid.* p.145.

³³⁰ *Ourania, op cit.* p.270.

Le retour de l'utopie est une réalité, ce retour s'accompagne non pas par la création de nouvelles utopies, mais par un discours inédit sur l'utopie. Notre corpus traduit cette nouvelle tendance, en effet les deux auteurs cherchent à bouleverser notre façon d'habiter le réel. Ils précipitent le lecteur dans une autre réalité. Il est apparu que la réalité n'est qu'une insignifiance partagée. Le présent ne se présente plus comme une réalité figée, mais comme la réfutation d'autres possibilités. Il est donc possible de concevoir d'autres réalités.

Les deux utopies le cléziennes jouent sur les ambiguïtés. Représentation d'une société idéale et attaque sanglante du monde malade. Une peinture du Mexique, les ravages du capitalisme sur son économie et surtout sur le volet social. La relation à l'autre et l'opacité des frontières sociales obéissent à des logiques ségrégationnistes. De nombreuses séparations sociales entravent la capacité des individus et interdisent toutes actions citoyennes. Le roman *Globalia* anticipe la désintégration sociale et politique. L'exclusion, la société de consommation et la peur sont les principaux leviers. De multiples politiques ont été abordées comme l'exclusion de l'autre, l'immigration et les frontières. Tous ces dispositifs amènent un écrasement social et une dislocation de l'individu. La frontière qui sépare les deux mondes témoigne de l'atrocité de ce monde globalisé qui abandonne des zones entières à la pauvreté et la barbarie.

La domination politique se produit tant sur le plan physique que mentale. Les médias aux mains du pouvoir sont un instrument de propagande. Jean-Christophe Rufin et Jean-Marie Gustave Le Clézio ont le souci de la langue et l'histoire. Ils dénoncent l'affaiblissement de la langue et le désintérêt pour la lecture. L'histoire est exclue à cause de sa dangerosité, les enfants symbole de l'avenir et du temps qui passe ont le même sort.

Cette cruauté est vécue dans *Ourania* par les habitants de la zone rouge, celle de Lilli et des parachutistes. Dans *Globalia* par les non-zones. Ces non-zones ou zone rouge dans leurs malheurs baignent dans la joie, c'est du moins selon des regards extérieurs, car ils ont su garder une certaine humanité. C'est là un point commun entre les deux romans. Il ne s'agit point de se réjouir de cet état, joué sur l'ambiguïté pour détruire cette fois les frontières mentales. Face à ce constat amer, les bribes utopiques présentes dans *Ourania* indiquent la nécessité de s'affranchir de ce présent, elles projettent dans rêve et l'imaginaire.



Chapitre 3 : L'écriture de la pensée



Dans ce dernier chapitre, nous allons considérer la pensée utopique comme créatrice d'une réalité tangible. Cette réalité est le fruit d'un raisonnement et d'une pensée propre à la littérature utopique et dystopique. En effet, ces dernières enferment la possibilité d'une pensée autre, avec leurs propres instruments de pensée.

Ce chapitre comme les précédents se divisera en trois parties. La première « *la pensée sociale utopique* » aura pour objectif de définir les liens entre la philosophie et la littérature utopique. Par la philosophie on entend la capacité de pensée le monde et son articulation à son époque. La méthode utopique consiste à l'exploration du monde par l'évaluation et l'hypothèse. Nous examinerons deux approches de la fonction de la littérature : le « schème didactique » Deleuzien et le « schème herméneutique » de Paul Ricœur.

À ce niveau d'analyse, nous établirons comment la littérature utopique s'articule à la pensée politique pour créer une forme sociale inédite par l'instauration de contre-modèles et la manière dont elle modifie en profondeur l'être de chacun de ses lecteurs. Nous considérerons si la littérature est elle-même politique ? De la sorte, nous pourrions admettre que la littérature utopique est le lieu où se forme et s'expose le politique. C'est aussi un lieu de résistance à la défaite de la pensée.

Les deux œuvres s'interrogent sur les fondements des sociétés actuelles. Elles pensent et interrogent plusieurs points : la question de l'éducation notamment celle à la démocratie, une voie possible vers la réformation du système politique. La société de consommation et de divertissement et l'individualisme et le communautarisme. Enfin, les mécanismes au service de la domination : la surveillance et le renforcement des inégalités et surtout les peurs : peur écologique, celle de L'Autre et la peur terroriste.

Pour conclure, nous relèverons une réflexion propre aux deux romans. Elle porte sur la l'altérité et la diversité culturelle et aussi la marginalité. Ils seront considérés comme une chance et une opportunité dans les deux premiers cas et non plus comme un obstacle aux rapports humains. La relation avec l'Autre se modifie en alternative constructive, un geste profondément politique. Pourquoi l'altérité et la diversité culturelle représentent un acte politique et par quel moyen elles peuvent être mises au service du pouvoir ? Et la marginalité est-ce une occasion d'assoir la domination du pouvoir ?

1. LA PENSÉE SOCIALE UTOPIQUE

L'hypothèse que nous allons défendre est que la pensée sociale utopique est créatrice d'une réalité concrète. La littérature a la capacité de penser autrement. Elle invite surtout à penser avec des dispositifs autres que ceux de la philosophie, une pensée qui se situe sur le plan des affects.

C'est l'utopie qui fait le lien entre la philosophie et son époque. Nous examinerons deux approches de la fonction de la littérature : le « schème didactique » Deleuzien où il avance que la littérature serait un appui à la pensée, un simple renversement romanesque d'idées philosophiques. La seconde approche « schème herméneutique » de Paul Ricœur, dans lequel il suggère que seul l'art est capable de vérité. La méthode de l'utopie qui consiste à explorer le monde par évaluations et hypothèses nous servira d'arguments pour justifier l'une des deux conceptions.

Dans un second temps, nous verrons si réellement la littérature utopique à travers *Globalia* et *Ouranía* se donne pour rôle l'orientation de la réflexion et de la pensée vers le social. Comment agit-elle sur l'imaginaire social des individus ? Est-ce que c'est une pensée préétablie, ou bien est-ce qu'elle se satisfait d'entraîner la curiosité du lecteur et l'amener à s'interroger sur ce qui lui est dévoilé ?

1.1. Valeurs et apports de la fiction

Examiner les relations entre utopie et philosophie, c'est se demander en quoi l'utopie encourage le processus de la pensée. En quoi ce genre littéraire peut-il devenir le prolongement d'un processus de pensée ? C'est se demander aussi comment l'utopie entre dans la pensée, accomplit le sens de la pensée ?

Notre postulat tout au long de ce chapitre est le suivant : l'utopie à travers la jonction avec la philosophie, dévoile à la fois ce qui ne va pas, et ce à quoi nous aspirons. Elle est une pensée génératrice d'une réalité concrète. Les utopies stimulent deux penchants de l'esprit humain : la curiosité de l'avenir et le besoin d'espérer. Ils mettent en accusation un système altéré par la conviction en une perfectibilité illusoire du système tel qu'il est.

Le rapport entre littérature et philosophie est légitime. En effet, ce rapport est établi historiquement par l'ancienne unité de la poésie et de la philosophie. La poésie est conçue dans ce contexte comme l'ensemble des créations littéraires.

Un nombre important de philosophes de premier plan ont donné à la philosophie une fonction artistique et inversement. Le philosophe allemand Nietzsche fait le rapprochement entre le discours philosophique et discours poétique. Il conçoit les œuvres philosophiques comme des œuvres d'art génératrices de modèles de l'être. Pour Heidegger, le métaphorique n'existe qu'à l'intérieur du métaphysique. La pensée des philosophes Schelling, Novalis et Schopenhauer sont attirés par la création artistique. Ces derniers pensent qu'il y a une différence d'intensité et non de substance entre littérature et philosophie. Cette vision fut écartée par le classicisme où le choix d'une d'elles se présentait comme absolu, chacune aspirant à exclure l'autre. Aujourd'hui, de plus en plus de penseurs conçoivent leur rapport dans une forme d'association.

A priori, il est difficile de rapprocher deux domaines distincts : d'un côté le monde réel, qui relèverait de l'ordre du vrai, de l'autre le monde de la fiction, qui relèverait de l'ordre de l'imaginaire. Nous avons montré dans le chapitre précédent que fiction peut venir au secours de la réalité pour la corriger. Il est possible donc d'accorder à la fiction littéraire un statut cognitif. La fiction permet l'acquisition de connaissances non fictionnelles. La littérature est un mécanisme exceptionnel pour dire le monde.

Jean-Christophe Rufin dans une lettre envoyée à Amin Malouf explique pourquoi le choix de la littérature, du roman en particulier représente une expérience de pensée. C'est parce que le roman est un :

[...] outil d'autant plus efficace qu'il est paradoxal : par l'artifice de la fiction, il dégage une forme suprême de vérité humaine ; par la mise en scène d'actions particulières, il atteint des réalités universelles ; par la magie du style et de la langue, il permet de prendre conscience de l'impensé du monde et de l'expérience³³¹.

Il faut au préalable revenir sur la définition de la pensée. Roy Sorensen explique qu' : « une expérience de pensée est une procédure pour soulever une question ou répondre à une question portant sur les relations qui existent entre certaines variables, en faisant varier l'une (ou plusieurs) de ces variables »³³².

Philippe Sabot dans *Philosophie et littérature* avance l'idée selon laquelle la littérature participe à la connaissance du monde, cela : « par la mise en œuvre d'une pratique d'écriture

³³¹ Réponse de Jean-Christophe Rufin au discours d'Amin Maalouf, p.2.

³³² Roy Sorensen, Oxford University Press, 1992, p.186, in Nancy Murzilli, « La possibilisation du monde : littérature et expérience de pensée », *Critique* 2004/3 (n° 682), p.127.

qui vaut comme une pratique de pensée »³³³. À ses yeux : « l'écriture littéraire produit une expérience de pensée dans le mouvement même où elle se produit sous la forme d'un texte »³³⁴. Selon lui, il y a deux façons d'aborder les relations entre pensée et littérature. Rapports externes ou rapports internes. Selon la première approche, la littérature serait au service de la pensée : la pensée se dévoilerait au préalable dans la littérature sous forme de procédés abstraits. Il est loisible de les identifier et de les extraire. Le second postulat, celui d'une philosophie littéraire, il suggère que : « la littérature présente un certain type d'énonciation, dans lequel la spéculation ferait corps avec son propre régime discursif »³³⁵. Une transposition romanesque d'un certain nombre d'idées philosophiques.

C'est la seconde hypothèse qui retient notre attention. Il s'agit désormais de déterminer comment la fiction littéraire traduit les expériences de pensée. Comment les fictions littéraires participent-elles à une connaissance non fictionnelle du monde, et quels sont les mécanismes à l'œuvre ?

La littérature explore des zones de pensée que la pensée philosophique abandonne. Elle pense l'impossible, le hors de la philosophie. Sabot soutient que le rapport de la littérature à la philosophie est un rapport de : « décalage et de mise à distance »³³⁶. La littérature parce qu'elle emploie un langage qui se fixe ses propres lois, libre des contraintes logiques et argumentatives attachées au discours philosophique, se trouverait ainsi, dans un « écart », en position d'énoncer : « la "vérité" critique de la philosophie »³³⁷.

La littérature sillonne des zones d'ombres, des non-lieux de la pensée. Elle : « donne un site, un abri à ce que la philosophie en ses lignes majeures refoule, délaisse ou forclos : l'obscène, la matière, l'immonde »³³⁸. Difficile en effet de voir la philosophie se préoccuper du sort de ces enfants de la zone rouge, victimes de la mondialisation ou même d'imaginer vers quoi la globalisation nous pousse.

La littérature pense différemment, elle pense avec ses propres instruments de pensée qui se rapportent au registre de la sensation, de l'émotion, des affects. Rufin avec *Globalia* s'inscrit dans cette logique, pour lui l'auteur : « [...] doit convertir les problèmes en affects, les

³³³ Philippe Sabot, *Philosophie et littérature. Approches et enjeux d'une question*, P.U.F., coll. «Philosophies», Paris, 2002, p.12.

³³⁴ *Ibid.* p.09.

³³⁵ *Ibid.* p.33.

³³⁶ *Ibid.* p.91.

³³⁷ *Ibid.* p.121.

³³⁸ Véronique Bergen, « Penser l'autre de la pensée », *Lignes* 2012/2 (n° 38), p.10.

mouvements en désirs, les ruptures en tragédies, les actes en délibérations de consciences libres. Et surtout, il faut qu'à la raideur glacée des choses, il ajoute la souplesse purement humaine de l'humour et de la dérision »³³⁹. En un mot, de penser différemment.

Dans *Globalia* ce que le patron de Puig lui reproche c'est justement de penser autrement : « Stuypers ne lui avait pas reproché d'avoir tort. Il n'avait pas mis en cause ses arguments ni contesté ses informations. Il lui avait reproché de penser autrement »³⁴⁰.

La fiction entretient des rapports complexes avec les normes. Le sentiment qu'elle provoque au lecteur est jugé immoral, car il y a un risque que le lecteur bien que sachant qu'il s'agit de fiction adhère aux valeurs morales mises en scène ou bien en accusation. Quand bien même l'intention de l'auteur ne serait pas de créer une nouvelle morale, mais de pervertir l'ancienne, d'ouvrir les yeux de son lecteur : « [...] même quand l'auteur s'évertuait à les rejeter explicitement, puisque la fiction cherche par nature à faire passer le faux pour le vrai »³⁴¹.

Agir sur l'imaginaire social des individus tels est la fonction critique de l'utopie. Une réaction à la fonction de légitimation de l'idéologie. Sans l'imaginaire social, il est impossible à l'individu de vivre en société. Il doit se faire une image de l'ordre du monde qui l'entoure et des liens qui l'unissent aux Autres. Michel Foucault adopte une démarche archéologique qui consiste à savoir comment cet ordre est agencé, par la culture toujours, il avance. C'est elle qui décide de ses modalités : « Foucault dit, en substance, ou laisse entendre que dans tout ordre institué, quel que soit l'épistémè, existe la possibilité de s'échapper, en faisant l'expérience d'un espace autre, d'un contre-lieu »³⁴². Tandis que Ricoeur s'intéresse à la manière dont une société élabore un discours ou un récit qui va construire et entretenir l'identité collective. Pour Ricoeur : « l'histoire n'a pas toujours laissé une place à la contestation. L'ordre peut être tel, l'intégration du sujet peut être si forte, qu'ils empêchent toute extra-territorialité »³⁴³.

Pour la littérature, donc la culture, il s'agit de développer une autoréflexion pour faire prendre conscience aux individus les ordres dont ils sont victimes, pour qu'ensuite, ils évoluent pour devenir sociétaires de leur propre affranchissement :

³³⁹ *Globalia, op cit.* p.885.

³⁴⁰ *Ibid.* p.226.

³⁴¹ Sebastian Veg, « La démocratie, un objet d'étude pour la recherche littéraire ? », *Revue de littérature comparée*, 2009/1 n° 329, p.112.

³⁴² Sébastien Roman, « Hétérotopie et utopie pratique : comparaison entre Foucault et Ricoeur », *Le Philosophoire* 2015/2 (n° 44), p.81.

³⁴³ *Ibid.*

Vivre en société, ce n'est pas rencontrer directement des personnes, mais ne pouvoir être en lien avec elles que par l'intermédiaire de symboles et de normes idéalement construites de manière intersubjective. Le premier rapport au monde, pour Habermas, est symbolique³⁴⁴.

L'utopie est un retournement romanesque d'un certain nombre d'idées philosophiques, c'est pourquoi il y a une différence d'intensité et non de substance entre la littérature et la philosophie. Les utopies excitent deux aptitudes humaines : la curiosité de l'avenir et le besoin d'espérer. Elles agissent sur l'imaginaire social des individus en parcourant des lieux, des non-lieux de la pensée.

1.2. Expression et/ou réflexion

Comment classer Montaigne, Descartes, Hume, un Rousseau, Diderot. Sont-ils des écrivains ou bien des philosophes ? L'idée même de les classer aurait semblé saugrenue jusque vers le 19^e siècle. C'est à partir de ce siècle que la distinction entre les disciplines entre la philosophie et la littérature s'est opérée, c'est imposé. Aujourd'hui, le commun des mortels pense que la littérature et la philosophie sont inconciliables. Seulement les exemples des philosophes qui sont incontestablement des écrivains ne manquent pas, tels Platon, Montaigne, Descartes, Kierkegaard ou Nietzsche. Les écrivains qui ont mis en place des pensées philosophiques dans leurs œuvres ne sont pas en reste, citant à titre d'exemple : Molière, Voltaire, Rousseau, Diderot, Lessing, Goethe et tant d'autres. En effet, le lien entre littérature et philosophie n'est pas occasionnel, mais tout à fait essentiel.

Philippe Sabot toujours, nous rappelle qu'il existe deux conceptions inhérentes à la fonction de la littérature : le « schème didactique », dont la parenté revient à Gilles Deleuze et à son *Proust et les Signes*. Deleuze considère que toute vérité est extérieure à l'art, il n'y a pas de pensée dans la littérature. La philosophie interprète la littérature à partir de concepts philosophiques préconstruits dont le texte littéraire n'est qu'une illustration. L'utopie indique ou désigne le mode d'insertion de la philosophie dans le social : « le mot d'utopie désigne donc cette conjonction de la philosophie ou du concept avec le milieu présent »³⁴⁵.

³⁴⁴ Sébastien Roman, « Consensus et utopie. Lecture de Habermas par Paul Ricoeur », *Esprit* 2015/8 (Août-septembre), pp.74-75.

³⁴⁵ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?* Les Editions de Minuit, Paris, p.9.

Deuxième conception, le « schème herméneutique », dont Paul Ricœur est le représentant avec *Temps et récit*, pour lui l'art seul est capable de vérité : « les œuvres sont l'expression de vérités inaccessibles à la discursivité philosophique et à la diction conceptuelle »³⁴⁶. Seule une interprétation philosophique peut dégager cette vérité cachée dans les textes littéraires, par une : « procédure d'abstraction qui sépare inévitablement le fond de la forme »³⁴⁷.

Pour notre part, nous considérons l'approche herméneutique plus pertinente d'autant plus qu'en examinant les procédés et les logiques de mobilisation du genre utopique. L'utopie part d'une méthode d'exploration du monde procédant par évaluations et hypothèses successives. Elle contribue à la découverte du réel.

Il est possible d'affirmer que l'utopie est l'un des points cardinaux du rapprochement entre la philosophie et la littérature. L'utopie est une occasion de faire apparaître l'utilité de leur union. L'utopie nécessite d'être appréhendée comme une expérience de pensée, un instrument heuristique plutôt que comme un traité didactique. Un exercice rhétorique destiné à susciter une expérience aussi déstabilisante que formatrice. L'utopie est l'incarnation de la philosophie dans la réalité : « l'utopie est la philosophie appliquée, ou la forme concrète que prend la philosophie lorsqu'elle réfléchit sur son interférence avec le réel »³⁴⁸. Il ne peut y avoir confusion de la philosophie dans l'utopie. Un rapprochement entre philosophie et utopie ne peut être situé sur un plan d'enrichissement de l'une et de l'autre. Il n'y a pas une relation de subordination de l'une à l'autre, mais de complémentarité. En effet : « c'est l'utopie qui fait la jonction de la philosophie avec son époque »³⁴⁹. C'est avec l'utopie que la philosophie devient politique et mène au plus haut point la critique de son époque. L'utopie partage avec la philosophie de n'être pas un simple « vêtement d'idées »³⁵⁰ posé sur le réel, mais de désigner au contraire le mode d'insertion de la pensée, des concepts se déployant dans l'immanence de la pensée, avec le présent.

La littérature utopique a pour rôle d'orienter la réflexion et la pensée vers le social. En effet, elle correspond à un besoin social, celui de concevoir un nouvel ordre social. Elle participe à la libération de l'imagination sociale, ce qui permet de ne plus considérer comme irrévocable la société existante. Penser l'utopie, c'est susciter des réflexions sur l'« être-ensemble » social

³⁴⁶ Philippe Sabot, *Philosophie et littérature. Approches et enjeux d'une question*, P.U.F., coll. «Philosophies», Paris, 2002, p.55.

³⁴⁷ Nancy Murzilli, « La possibilisation du monde : littérature et expérience de pensée », *Critique* 2004/3 (n° 682), p.221.

³⁴⁸ René Schérer, « Philosophie et utopie », *Lignes*, 1992/3 (n° 17), p.76.

³⁴⁹ *Ibid.* p.74.

³⁵⁰ Expression de Husserl dans *Expérience et jugement*

et politique. C'est ouvrir un champ de recherche dans lequel des concepts fondamentaux comme liberté, démocratie, individualité, collectivité, identité, économie sont interrogés.

Avant la métamorphose des formes de l'utopie, dans les premières utopies, nous pourrions être frappés par une certaine monotonie. Les textes sont souvent marqués par la répétition des mêmes thèmes et idées, ce qui a pour effet de réduire l'imagination sociale. Mais avec le nouvel esprit utopique, plus fragmentaire, il permet la libération de l'imagination sociale. Les auteurs d'utopies ont choisi le roman, cette voie accessible, pour arriver plus facilement à saisir ou à présenter les conceptions morales, philosophiques, politiques. Jean-Christophe Rufin nous explique pourquoi il est arrivé à ce genre au détriment de l'essai :

Je dirais d'abord que cela a correspondu à un léger sentiment de découragement. D'abord sur le plan de la forme : je pensais que l'essai était une forme littéraire à part entière, je me donnais des modèles comme Tocqueville – un grand texte devait avoir du style. Or aujourd'hui, il sort des tonnes d'essais dont certains sont écrits avec les pieds. Ensuite, le genre de l'essai semble privilégier en France les textes polémiques et schématiques, et j'avais du mal à faire dans le pur scandale³⁵¹.

Il demeure qu'il est difficile de déterminer et d'exprimer l'effet et l'influence des textes littéraires sur le lecteur et sur le milieu social en général. Tant il faut du temps pour percevoir et quantifier les effets directs ou indirects de cette lecture.

Le texte littéraire entretient des rapports étroits avec la pensée. Réflexivité et expressivité sont deux composantes du discours littéraire et philosophique. Rufin nous explique une fois de plus pourquoi il a choisi cette forme d'expression qui est le roman. Il est le lieu idéal de la mise en scène de la réflexion :

Mais ces réflexions demeuraient cantonnées dans des essais et restaient absentes dans mes romans. J'avais envie depuis longtemps de dépasser cette schizophrénie et de faire confluer les deux formes d'expression. Donner à ces idées une forme romanesque, c'est-à-dire non pas les transposer laborieusement dans une fiction, écrire un lourd roman à thèse, mais au contraire les mettre en scène, les faire vivre non plus dans un passé lointain, mais dans l'immédiateté de notre monde³⁵².

Dans les textes littéraires il y a une exigence de penser l'expression tout comme il y en a une d'exprimer la pensée. De la même manière, la philosophie n'est pas seulement le lieu de la réflexion, comme la littérature n'est pas seulement l'art de l'expression. Réflexion et expression, ce sont les deux dimensions qui assurent les rapports étroits entre les deux. Le statut

³⁵¹ Jean-Christophe Rufin, « Itinéraire : Jean-Christophe Rufin », *Revue Projet*, 2002/4 n° 272, pp.10-11.

³⁵² *Globalia*, op cit. p. 883.

du philosophe, tel que Nietzsche le définissait, peut bien être celui de l'écrivain : il connaît en inventant, il invente en connaissant.

1.3. Explorer le monde

Les expériences de pensée fonctionnent toujours avec des informations déjà connues qu'elles se contentent d'agencer de diverses manières dans un contexte nouveau : « penser, c'est ne rien laisser dans l'ombre, ne rien oublier, saisir ensemble ce que l'attention dispersée de la vie courante tient éparpillé »³⁵³.

La but de l'écrivain n'est pas de présenter une pensée toute faite, bien au contraire susciter chez le lecteur la curiosité et l'envie de s'interroger lui-même par ses propres moyens de réflexion sur ce qu'on lui présente : « l'essayiste a le devoir de prendre parti ; à tout le moins, c'est ce que l'on attend de lui. Le romancier doit, au contraire, s'en garder. Il renvoie chacun à ses émotions, à ses réflexions et à ses choix »³⁵⁴.

Le roman *Ourania* présente divers aspects sociologiques du Mexique contemporain. La réalité violente et cynique du libéralisme est comparée à deux utopies qui la désavouent et réitèrent les ébauches d'une société plus juste, moins asservissante. Mais dans leur isolement, ces communautés oublient les zones d'exclusion : « on pouvait très bien vivre dans la vallée sans se soucier de ce no man's land du vice et de la pauvreté »³⁵⁵. Est-il écrit à propos de la zone rouge. Au départ les anthropologues ne s'intéressaient pas à ce voisinage. C'était comme s'ils ne les apercevaient pas. Les anthropologues de l'Emporio par la suite dans leurs mépris des habitants de la zone ont eu l'importune idée, de les considérer comme un objet d'études pour leurs recherches : « c'était une idée de Garci, ils ont trouvé ça drôle, ils vont faire une unité de recherche sur la zone, ils ont décidé de travailler là-dessus »³⁵⁶. Ce « [...] canular d'un gout douteux »³⁵⁷ avait le don d'énerver Daniel, il s'insurgea des propos des anthropologues parlant de la zone : « Il s'agit d'un « terrain », homme ! »³⁵⁸. La réponse de Daniel : « Ce n'est pas vrai, il ne s'agit pas d'un terrain. Il s'agit d'un être humain »³⁵⁹. Daniel se sent responsable du malheur de Lilli :

³⁵³ René Schérer, « Philosophie et utopie », *Lignes* 1992/3 (n° 17), p.67.

³⁵⁴ *Globalia*, *op cit.* p.886.

³⁵⁵ *Ourania*, *op cit.* p.104.

³⁵⁶ *Ibid.* p.46.

³⁵⁷ *Ibid.* p.49.

³⁵⁸ *Ibid.*

³⁵⁹ *Ibid.* p.50.

Je voudrais lui demander pardon, pardon pour tout ce que les hommes lui ont fait, pardon pour les humiliations, les rires et mépris [...] Pour avoir fait de son corps un objet à vendre. Et pardon pour en avoir fait un objet d'étude, d'avoir été complice du regard indécent des étudiants et des chercheurs, des anthropologues comme on dirait les anthropophages. Et pardon pour le terrible, peut être le moins terrible, peut être le moins terrible de tous, parce que lui ne ment, ne cache ce qu'il est, sa vraie nature, et parle d'argent sans faire de fausses promesses³⁶⁰.

Le même oubli est observable dans les non-zones. *Globalia* laisse ces non-zones vivre dans le dénuement le plus complet, les famines et les épidémies sont courantes. Les maisons sont en matériaux de récupération. Le sentiment de désolation prédomine. *Globalia* empêche la mise en place de toute organisation politique dans les non-zones, qu'elle fait bombarder régulièrement avant d'apporter une aide humanitaire. Les Globaliens sont persuadés que dans les non-zones, la nature est protégée. Conditionner au respect de l'environnement, ils acceptent l'interdiction de s'y promener librement :

Quiconque niait le caractère désert et sauvage des non-zones se rendait coupable d'un double déni. D'une part, cette opinion revenait à contester le caractère universel de la démocratie globalienne. D'autre part, d'un point de vue écologique, vouloir faire des non-zones des territoires accessibles à l'homme revenait à les retirer à la nature. Or les non-zones étaient présentées au contraire comme des terres où *Globalia* garantissait à la vie sauvage une totale protection³⁶¹.

Globalia fournit des armes aux non-zones : « les armes sont la seule denrée que *Globalia* exporte en grande quantité vers les non-zones »³⁶². De leur côté, les non-zones livrent à *Globalia* du K8, un carburant utilisé dans *Globalia* et qu'elle fait passer pour non polluant, mais qui en fait n'a rien d'écologique : « les gens pensent que c'est un carburant propre. Mais personne ne leur dit qu'il est produit à partir du pétrole. Sa fabrication est très polluante et les installations sont situées dans des sites lointains, disséminés au milieu des non-zones »³⁶³. Ces commerces douteux servent les intérêts de *Globalia* et lui permettent d'asseoir son contrôle sur les non-zones. On peut se demander pourquoi ils ne retournent pas les armes contre *Globalia* simplement parce que : « [là-bas], tout le monde est occupé à faire la guerre à tout le monde »³⁶⁴.

³⁶⁰ *Ourania op cit.* p.109

³⁶¹ *Globalia, op cit.* p.435.

³⁶² *Ibid.* p.552.

³⁶³ *Ibid.* p.611.

³⁶⁴ *Ibid.* p.552.

Dans *Globalia* la découverte de cette réalité ne manque pas d'être choquante pour le protagoniste :

C'était la première fois qu'il se trouvait face à face avec un homme des non-zones. Officiellement, ces confins étaient déserts ou livrés à la barbarie de quelques terroristes insaisissables, cruels, à peine humains. Or devant lui se tenait, sans aucun doute possible, un homme semblable à lui et qui avait peur³⁶⁵.

L'utopie est l'expression d'une foi dans la justice et le progrès social. Elle soulève la pesanteur du réel, pour permettre à l'homme d'inventer de nouveaux possibles. Ces nouveaux possibles sont met en scène grâce à une écriture créatrice, parce que destructrices d'obstacles, d'illusions, d'épuisements.

Jean-Jacques Wunenburger envisage la méthode utopienne par une métaphore du regard :

L'utopiste est avant tout celui qui attend d'un regard à l'intensité éblouissante le pouvoir d'éclairer l'humanité, ce qui dissoudra, spontanément, à la vitesse de la lumière, toutes les malfaçons et malveillances. L'utopiste convertit donc le soleil en œil et l'œil en un pouvoir magique de changer l'homme et la société³⁶⁶.

Le texte utopique éclaire le monde, il n'intercède pas instantanément sur le monde en soi, mais sur l'image du monde dans l'imaginaire collectif. La fiction permet que vivent des subjectivités : « elle ne change pas le réel, ne change pas le monde, mais le lien qu'opèrent les œuvres entre ceux qui les lisent, à travers l'espace et à travers le temps »³⁶⁷. Elle provoque l'ambition et l'envie d'explorer le monde par ses propres moyens.

L'utopie est une exploration du monde, elle sollicite l'imagination et la pensée. Elle stimule l'imaginaire social par la pensée. Elle pense l'expression tout comme elle exprime la pensée. L'utopie n'intervient pas directement sur le monde, mais sur son image. La fiction permet l'épanouissement des individualités et du collectif. Au-delà de la philosophie, il s'agit désormais de savoir pourquoi l'utopie peut devenir lieu par excellence de l'articulation du littéraire et du politique ?

³⁶⁵ *Globalia*, *op cit.* pp.131-132.

³⁶⁶ Jean-Jacques Wunenburger, *Une utopie de la raison. Essai sur la politique moderne*, La Table Ronde, Paris, 2002, p.124.

³⁶⁷ Giorgiutti Véronique, « Migrations de J.M.G. Le Clézio », *Ecologie & politique*, 2008/2 N°36, p.48.

2. L'UTOPIE : LIEU DE L'ARTICULATION DU LITTÉRAIRE ET DU POLITIQUE

La littérature utopique s'articule à la pensée politique pour créer une nouvelle forme sociale à l'intérieur du monde et non pas dans un ailleurs hypothétique. Pour cela, elle révoque les injustices, elle résiste aux violences et à l'insuffisance du présent par l'instauration de contre-modèles en usant de l'expérimentation, d'hypothèses et de l'imaginaire. Il s'agit de savoir si notre corpus a une dimension philosophique et/ou politique.

Est-ce qu'elle est une réponse crédible dans des contextes de désenchantement politique et de problèmes sociaux de tout genre ? Si elle permet de saisir la condition humaine, comment transforme-t-elle de l'intérieur l'être de chacun de ses lecteurs ?

Présenté comme un espace de liberté et lieu de résistance à l'écrasement de la pensée et refus des visions dualistes. Nous nous forcerons de démontrer à travers notre corpus par quel moyen l'utopie se propose et formule des contre visions, pour instituer l'homme différemment. Car, c'est le bouleversement des agencements dans lesquelles l'homme évolue, et non pas la politique comme une simple gestion du monde social qui au centre de la préoccupation politique des deux romans. Nous examinerons pour finir l'injonction de Nelly Wolf pour qui la littérature est elle-même politique du moment où elle repose sur les mêmes fondements que ceux de la politique. Ainsi, nous pourrions avancer que la littérature politique n'est pas uniquement le lieu où s'exprime le discours social, mais un lieu où il s'invente.

2.1. Une pensée créatrice

Dominique Maingueneau emploie le concept de « paratopie créatrice »³⁶⁸. C'est un concept relatif à la posture de l'écrivain qui doit s'arracher au monde pour mieux pouvoir le décrire. Le concept formulé par Maingueneau vise à désigner la posture de l'écrivain qui parce qu'il se consacre entièrement à son art, se place en retrait du monde et tend à décrire dans son œuvre des situations où la recherche d'un Ailleurs est vitale. Rufin fait dire à son personnage central, Baïkal : « moi, je continue à croire qu'existe un ailleurs »³⁶⁹, l'appartenance à un lieu

³⁶⁸ Dominique Maingueneau, 2004. *Le Discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*. Paris : Armand Colin, p.85.

³⁶⁹ *Globalia*, op cit. p.65.

semble impossible. Jadi le fondateur de Campos l'indique clairement : « la carte du ciel, notre unique patrie »³⁷⁰.

L'utopie d'*Ourania* à une dimension fortement politique, en ce qu'elle se construit au cœur même de la cité pour en dénoncer les injustices, résister aux violences ou à la médiocrité du présent et expérimenter par l'imaginaire des contre-modèles. L'utopie scrute tous les domaines de la vie quotidienne : le rapport au pouvoir, au savoir, au travail, au temps, à la famille et à la sexualité, enfin l'écologie. Sujets incontestablement politiques au sens noble du mot. Elle permet de développer des concepts philosophiques, en politique et morale, méditant par exemple sur la nature humaine et la relation à l'histoire.

Les utopies naissent généralement dans des contextes politiques et sociaux problématiques ou désenchantés, en «mal d'avenir»³⁷¹, car elles ont la double fonction d'élaborer la critique de ce qui existe et d'alimenter le désir d'émancipation. « Nous n'agissons que sous la fascination de l'impossible : autant dire qu'une société incapable d'enfanter une utopie et de s'y vouer est menacée de sclérose et de ruine»³⁷², écrit Cioran

Globalia est une fable morale et politique, à vocation d'avertissement. Elle bouscule l'ordre des choses qui parfois s'apparente à une glaciation. Elle lutte contre : «l'ennui, l'uniformité, l'absurde bonne humeur qu'encourageait le mode de vie globalien »³⁷³. Le nôtre bientôt si nous ne réagissons pas à temps.

Cette dystopie se démarque par un type de récit qui n'est pas simplement la description d'une société effrayante, elle est surtout la description d'une société devenue effrayante par la réalisation raisonnée et consciente d'un projet politique. En cela c'est une dystopie philosophique et non politique, car : « l'utopie philosophique est une critique radicale de la réalité politique, tandis que l'utopie politique répond à l'exigence de réaliser les conclusions de cette critique »³⁷⁴.

³⁷⁰ *Ourania*, op cit. p.204.

³⁷¹ M. Augé, « En panne d'avenir » in *Les utopies d'aujourd'hui. Le Nouvel Observateur*, Paris, n°59, p.10, juil./août. 2005.

³⁷² Emil Cioran. *Histoire et utopie*, Gallimard, Paris, 2005.p.100.

³⁷³ *Globalia*, op cit. p.332.

³⁷⁴ Dominique Chateau, « Dégout du futur journalistique », p.99 in *l'utopie, art, littérature et société*, sous la direction de Dominique Berthet, l'Harmattan, Paris, 2010.

C'est une fiction qui représente une source infinie d'hypothèses portant sur la nature de la réalité, ou sur les conséquences pratiques des variations introduites dans les modèles de société. Elle analyse la marche de l'histoire et des bouleversements des institutions sociales :

Le développement des civilisations tend en revanche à être accompagné par la mise sur pied d'organisations beaucoup plus contraignante, anarchisées et divisées. Les institutions, les mœurs et tout ce qui contribue à la socialisation des individus conduisent à un renforcement des contraintes et à un martellement des idées communes dans les esprits³⁷⁵.

Elle permet en effet d'écrire ce que l'on désire ou que l'on redoute, à propos de ce qui peut advenir. Elle ouvre au champ des possibles : « et par là, elle introduit deux dimensions importantes de notre culture, d'une part [...] des désirs et des craintes, d'autre part la prospective qui est un outil d'analyse des possibles »³⁷⁶.

Jean-Christophe Rufin et Le Clézio sont des êtres contemporains selon le philosophe Giorgio Agamben qui propose une distinction entre le fait d'être moderne et celui d'être contemporain. Le premier est celui qui s'inscrit dans son temps, le second serait précisément celui qui ne s'y reconnaît pas et qui à partir de ce décalage peut saisir les modalités qui fondent ladite modernité. Le contemporain sera alors défini comme celui qui voit non pas les lumières de son époque, mais son obscurité : « contemporain est celui qui, écrit Agamben, reçoit en plein visage le faisceau de ténèbres qui provient de son temps »³⁷⁷. Être contemporain peut ainsi se percevoir dans l'appréhension d'un certain réel qui se manifeste d'une époque.

Nous avons déjà noté avec Paul Ricœur que l'utopie contient deux dimensions insécables, une « réaction », son aspect pratique, concret, opérationnel, et une « création ». Pour donner de solides assises à l'utopie, il faut trouver derrière les projets et propositions utopiques une création affranchie et non contingente de l'époque dans laquelle elle se réfléchit. Une philosophie créatrice est avant tout un art de vivre qui nous permet de transcender le temps historique, elle est atemporelle au sens où elle n'appartient à aucune époque.

Le rôle de l'écrivain est de créer une nouvelle réalité, mais : « La "réalité" qu'il poursuit ne se laisse pas réduire aux données immédiates de l'expérience sensible dans lesquelles elle se livre ; il ne vise pas à donner à voir, ou à sentir, mais à construire des systèmes de relations intelligibles capables de rendre raison des données sensibles »³⁷⁸.

³⁷⁵ Philippe Bernard, *De l'utopie moderne et de ses perversions*, Presses Universitaires de France, 1997.p.15.

³⁷⁶ Klein Gérard, « L'invention de l'avenir et la fabrication de l'humain », *Tumultes*, 2005/2 n° 25, p.148.

³⁷⁷ Giorgio Agamben, *Qu'est-ce qu'être contemporain ?* Rivages Poche, Paris, 2008, p. 22.

³⁷⁸ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art : Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, Paris, 1992.p.13.

2.2. L'utopie, lieu de résistance

Les récits contemporains traduisent leur incapacité ou bien leur refus à dire le monde. Le bulgare Tzvetan Todorov, l'un des plus grands représentants du structuralisme, fondateur avec Gérard Genette de la revue *Poétique*. Dans son livre *La littérature en péril* reproche à la littérature contemporaine de : « [...] se désolidariser de la réalité intersubjective au profit de l'exacerbation de l'individu et de sa mythologie personnelle »³⁷⁹. Todorov, y avouait avoir le fait le choix d'étudier les techniques littéraires, plutôt que le sens des œuvres par obligation. En effet, cet impératif était dû à la volonté d'esquiver la censure du régime communiste en place à l'époque. Or, précise-t-il, ce qui importe dans la littérature, c'est que la littérature « [...] permet de mieux comprendre la condition humaine et elle transforme de l'intérieur l'être de chacun de ses lecteurs »³⁸⁰. De la même manière l'utilisation de la forme romanesque par les fictions utopiques et le déplacement de la proposition politique dans un ailleurs imaginaire étaient, chez les premiers utopistes, un moyen d'échapper à la censure qui aurait pu interdire la publication de ces œuvres aux idées subversives.

En ces temps, où les espaces de liberté sont en voie de disparition, où l'individu est confronté à l'uniformité des pensées et à l'insignifiance des choix qui s'offrent à lui. Deux options se proposent : fermer les yeux et se résigner. Résister et dans ce cas comment et surtout quel est le lieu propice à l'expression de ce tumulte ? Nous postulons que la littérature utopique est un de ces lieux. Elle permet à chacun, moyennant une ouverture d'esprit et une capacité d'imagination développée de proposer et de formuler des contre visions. La littérature, bien que mise à mal par le système capitaliste qui en a fait un vulgaire produit de consommation garde encore des pouvoirs. L'écrivain suédois Stig Dagerman nous rappelle que la littérature est un outil incomparable pour parler et résister au monde :

Thoreau avait encore la forêt de Walden – mais où est maintenant la forêt où l'être humain puisse prouver qu'il est possible de vivre en liberté en dehors des formes figées de la société ? Je suis obligé de répondre : nulle part. Si je veux vivre libre, il faut pour l'instant que je le fasse à l'intérieur de ces formes. Le monde est donc plus fort que moi. A son pouvoir je n'ai rien à opposer que moi-même – mais, d'un autre côté, c'est considérable. Car, tant que je ne me laisse pas écraser par le nombre, je suis moi aussi une puissance. Et mon pouvoir est redoutable tant que je puis opposer la force de mes mots à celle du monde, car celui qui construit des prisons s'exprime moins bien que celui qui bâtit la liberté³⁸¹.

³⁷⁹ Tzvetan Todorov, *La littérature en péril*, Éditions Flammarion, Paris 2007, p. 64.

³⁸⁰ *Ibid.* p.84.

³⁸¹ Stig Dagerman, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, Traduit du suédois par Philippe Bouquet, Actes Sud, 1981, p.05.

Lieu de résistance à l'écrasement de la pensée, la littérature l'a toujours été, elle le demeure inévitablement. La littérature ne se cache pas derrière un pseudo objectivisme, son jugement est expressément subjectif, elle répond : « [...] à l'omniscience réaliste qui tente, avec insistance depuis le XIXe siècle, de s'instituer en hégémonie politico-esthétique »³⁸². L'utopie est une tendance à refuser une certaine structure objective, celle du dualisme de type cartésien, celle d'une théorie uniforme du progrès. Elle appelle à un nouveau mode de subjectivation mieux adaptée aux transformations techniques et scientifiques actuelles.

Le culte de réalité règne sur les régimes esthétique et politique. C'est là que l'utopie dans sa forme littéraire se propose de faire la jonction entre le littéraire et le politique. Les utopistes sont des penseurs de la politique, moins des analystes que des penseurs éthiques. La langue allemande, en parlant de romans d'État « *Staatsroman* » à propos des utopies, nous interpelle par rapport à la nature fortement politique de ce genre. L'utopie qui s'emploie à faire de la fiction pour mieux juger la politique. Juger la politique de croissance, celle de la répartition et rétribution des richesses, celle enfin de l'organisation des rapports interhumains par rapport à une certaine idée de l'homme. Rousseau disait qu' : « il faut savoir ce qui doit être pour bien juger de ce qui est »³⁸³.

Plus étonnant encore, lorsqu'un homme religieux, Giovanni Battista Montini, dit Paul VI concède à l'utopie un pouvoir politique. En effet dans sa Lettre au Cardinal Roy 1971, il déclare :

Ce qu'on est convenu d'appeler des utopies qui prétendent mieux que les idéologies résoudre les problèmes politiques des sociétés modernes. Cette forme de critique de la société existante provoque souvent l'imagination prospective à la fois pour percevoir dans le présent le possible ignoré et pour orienter vers un avenir neuf : elle soutient ainsi la dynamique sociale par la confiance qu'elle donne aux formes inventives de l'esprit et du cœur humain³⁸⁴.

L'utopiste comme l'archéologue creuse le présent car : « le présent, en réalité, nous ne le connaissons pas bien. Il y a beaucoup de forces souterraines qui travaillent le présent »³⁸⁵. En creusant, il s'aperçoit que les conditions dans lesquelles les hommes se trouvent ne sont pas permanentes et l'histoire, peut emprunter un autre détour. Rien n'est immuable, l'homme est

³⁸² Mesnard Philippe, « Y a-t-il encore une perspective pour l'homme ? », *Communications*, 2009/2 n° 85, p.5.

³⁸³ Jean-Jacques Rousseau, *Émile*, (Œuvres complètes, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1969, t. IV, pp.836-837.

³⁸⁴ Francis Marmande, « Les incurables », *Lignes* 1992/3 (n° 17), p.15.

³⁸⁵ *Pour une utopie réaliste. Autour d'Edgar Morin*, (Marielle Paquet, Ed.) éd. Arléa - Paris, 1996.p.12

amendable et donc ses réalisations, au nombre desquelles les institutions politiques. L'État n'est finalement qu'une simple création sociale.

L'utopie aspire à réformer le monde. Pour ce faire, il faut changer l'homme, pour le changer il faut l'instituer autrement. C'est-à-dire mettre en place un nouveau régime institutionnel et de nouvelles institutions. Non seulement sur le plan politique, mais aussi par le fondement de nouvelles institutions sociales. Ce constat est dû à la conviction que cette mutation :

[...] l'utopie ne l'a jamais attendue d'une simple exhortation lancée aux hommes. Elle sait bien, au contraire, que si les hommes sont ce qu'ils sont-ils ne le sont que du fait des institutions qui régissent l'ensemble de leur existence collective et individuelle. C'est l'organisation sociale qui fait l'homme ce qu'il est, et pour transformer l'homme dans sa nature, il faut transformer l'institution³⁸⁶.

Mettre en place une nouvelle institutionnalisation de l'homme, c'est une façon de considérer la politique comme un dispositif essentiel à la transformation des structures dans lesquelles l'homme évolue, et non pas la politique comme une simple gestion du monde social.

Sous la solide couche du monde, l'utopiste propose des ajustements nécessaires à apporter à un ordre social déterminé. C'est une entreprise qui vise à dépoussiérer le réel de son caractère d'événementiel, un trouble qui agite les forces capables de créer dans la société des idées nouvelles, elle réveille les aspirations utopiques qui sommeillent dans le champ social.

Il est vain de chercher dans les deux œuvres des techniques pour la prise du pouvoir. Elles ne pensent jamais le politique à ce niveau ni en ces termes. Il s'agit simplement d'imposer des contre-fictions aux fictions dominantes. Il s'agit d'expériences qui visent à détourner les regards des doctrines totalisantes pour mieux s'en préserver : « en déconstruisant les sens et les dogmes, il arrive que parfois l'œuvre d'un écrivain soit une action, ce type d'action qui ne s'évalue pas à l'aune d'une visibilité, mais d'une vision transformant notre regard. L'œuvre n'est ni réponse ni doctrine, elle n'est qu'épreuve »³⁸⁷.

L'utopie apporte des idées. Mais ces idées resteront lettres mortes si elles ne sont pas concomitante à : « [...] un débat et d'une réflexion conjointe permettant d'éclairer la route à suivre et de définir la méthode adéquate pour socialiser des idées, générer des consensus et construire des passerelles entre les conceptions théoriques et les actions concrètes »³⁸⁸. La force

³⁸⁶ François Chirpaz, « Plaidoyer pour l'Utopie », *Esprit*, Nouvelle série, N°434 (4) (AVRIL 1974), pp.579-580.

³⁸⁷ Giorgiutti Véronique, « Migrations de J.M.G. Le Clézio », *Ecologie & politique*, 2008/2 n°36, p.44.

³⁸⁸ Fernando Ainsa, « Le destin de l'utopie comme métissage », *Diogène* 2005/1 (n° 209), p.41.

de l'utopie donc est sa capacité singulière à prendre part au débat politique, à investir la réalité et à véhiculer un savoir social qui fédère une communauté.

2.3. Un espace politique

Avec la disparition du monde bipolarisé, une nouvelle réalité a vu le jour. Cette nouvelle réalité a affecté les études littéraires et les comparatistes. La relation du politique au littéraire a longtemps été fortement inspirée par la vision des littératures issue des anciens pays communistes et des mouvements du tiers monde. Le rapport entre littérature et politique en est ressorti profondément affecté, tant il avait été, un temps, conçu comme synonyme d'engagement des écrivains, invariablement au service d'une de ces causes. Si les textes littéraires peuvent sans doute être considérés comme de simples éléments du discours social, notre hypothèse avance qu'on en tirera plus de renseignements, en montrant aussi comment ils s'en différencient. Nos pas le lieu où s'exprime le discours social, mais un lieu où s'invente ce dernier. On postulera l'existence d'un lien entre littérature utopique et politique qui ne serait pas seulement thématique : la littérature traite du politique, participe au débat politique, mais la littérature serait une forme politique. Ainsi, la littérature utopique serait non seulement une forme empruntée du politique, comme le veut la sociologie marxiste, non seulement un espace social comme le veut Pierre Bourdieu, mais elle serait elle-même un espace politique. Comme nous le fait remarquer Nelly Wolf :

Depuis Le pacte autobiographique de Philippe Lejeune, la théorie littéraire n'a cessé d'identifier de nouveaux contrats : pacte générique, contrat de lecture, contrat de fictivité, de véracité, etc. Cette multiplication des pactes et des contrats n'est pas sans évoquer le contrat social, celui qui est théorisé par la pensée politique, où il est censé définir la transformation du corps social en corps politique³⁸⁹.

La société se raconte, et en se racontant, elle se crée. Or, cette formule offre des correspondances frappantes avec le contrat social qui fonde la politique moderne. Tout l'effort de Rousseau consiste à imaginer un corps social autonome, à la fois constitué et constituant, dont la source et l'autorité seraient internes au processus de création et pourtant abstrait de l'acte créateur. Pour Nelly Wolf, la littérature repose sur un fondement qui est aussi celui du politique, à savoir un : « accord commun réciproque sur ce qu'il s'agit de faire ensemble »³⁹⁰.

³⁸⁹ Nelly Wolf, « Littérature et politique : le roman contractuel », *A contrario*, 2007/1 Vol. 5, p.26.

³⁹⁰ Sebastian Veg, « La démocratie, un objet d'étude pour la recherche littéraire ? », *Revue de littérature comparée*, 2009/1 n° 329, p.107.

Elle met en relation le roman comme : « petite société fictive dans lequel le lecteur fait son entrée, renouvelant à chaque lecture l'acte de socialisation volontaire postulé par le contrat social »³⁹¹ et la société dans son ensemble qui : « en tant qu'acte d'association volontaire, se constitue dans l'instant du pacte que "chacun" établit avec "tous" ; mais chaque nouvel arrivant, tel Émile, doit renouveler pour son compte l'acte d'association volontaire avec un corps social déjà existant »³⁹².

Il faut observer que les fictions à l'étude évoquent et participent à la mutation contemporaine de la pensée politique et de son imaginaire historique. Le roman de Le Clézio répond à la double vocation critique et créatrice de l'utopie. L'auteur reconnaît qu'il a la volonté d' : « agir, c'est ce que l'écrivain voudrait par-dessus tout. Agir, plutôt que témoigner. Écrire, imaginer, rêver, pour que ses mots, ses inventions et ses rêves interviennent dans la réalité, changent les esprits et les cœurs, ouvrent un monde meilleur »³⁹³.

Comme nous l'avons déjà noté précédemment le texte de Le Clézio dénonce la violence de la domination capitaliste et détruit le mythe de la révolution de type marxiste. Mais il ne se limite pas à ce volet critique et polémique. Comme toutes les utopies, il offre des contre-propositions. S'inspirant des pratiques des sociétés amérindiennes et aussi de modèles plus récents comme la communauté de Lanza del Vasto, il présente d'autres choix de vie possibles à l'échelle d'une communauté réduite, mais hétéroclite. Et c'est là une originalité, car les communautés utopiques sont le plus souvent homogènes et se protègent des influences extérieures : « il ne s'agit plus de rêver un monde clos dont les habitants seraient comme enfermés dans une réserve expérimentale anhistorique, mais de considérer le monde réel comme l'occasion d'une critique ou d'une expérimentation : réserve d'inépuisables nouveautés »³⁹⁴.

Le Clézio promet finalement ses deux utopies à la disparition. L'esprit de l'utopie ne s'est pas perdu, mais Dahlia la militante a renoncé à l'idée de la révolution : « la révolution tant attendue n'aura pas lieu »³⁹⁵ et l'île paradisiaque de la Demi-lune, ce caillou aride et sans eau et ombre, est un cauchemar pour ses locataires : « l'île est un monde clair, violent, non pas pour les hommes, un monde pour les oiseaux »³⁹⁶. Le texte est empreint de pessimisme

³⁹¹ Nelly Wolf, op. cit. p.18.

³⁹² *Ibid.*

³⁹³ J.M.G. Le Clézio : *Dans la forêt des paradoxes*, Conférence Nobel, La Fondation Nobel, 2008, p.6.

³⁹⁴ Jean-Noël Vuarnet, « Utopie et Atopie », *Littérature*, No. 21, Lieux De L'utopie (FEVRIER 1976), pp.09.

³⁹⁵ *Ourania*, op cit. p.282.

³⁹⁶ *Ibid.* p.256.

politique : « [...] en attendant les régions les plus pauvres de la planète continuent à sombrer dans des guerres larvées et l'insolvabilité. Il n'y a plus qu'un grand mouvement d'exode, une sorte de vague de fond qui se brise continuellement sur l'écueil de la frontière »³⁹⁷.

Et c'est en quoi il a pu être qualifié de : « beau roman politique et désenchanté »³⁹⁸. Mais il est aussi porteur d'espoir, car malgré les échecs et les déceptions, *Ourania* nous presse à conserver l'esprit utopique. C'est ainsi que Daniel malgré la révolte de Dahlia contre les oubliés de l'histoire, continue de croire que le monde n'est pas dualiste, l'espoir n'enlève rien à la révolte :

J'aurais voulu la raisonner, lui dire que ce n'était pas aussi simple, d'un côté les bons, de l'autre les bons à rien, que ces gens de Campos ont fait le rêve d'un meilleur monde, un peu fou, mais que leurs rêves n'enlevaient rien aux autres, aux gosses des parachutistes de la lagune d'Orandino, aux petits fossoyeurs de la montagne qui fume à côté de San Pablo³⁹⁹.

Dans un entretien avec Jacqueline Dutton l'auteur affirmait penser : « l'utopie réalisable »⁴⁰⁰. Marina Salles signale qu'après l'expérience, relativement durable, de Santa-Fe de La Laguna, Le Clézio affirme que : « [...] la vie des Indiens de Santa Fe de la Laguna est encore en partie organisée selon les principes édictés par le premier évêque de Michoacán »⁴⁰¹. Il s'agit aussi pour lui de signifier la puissance des utopies. Le Clézio et Rufin s'interrogent sur la place des utopies dans notre monde actuel. C'est une façon de problématiser les rapports existants entre les espérances d'hier et les déceptions anticipées de demain. Ils semblent conclure que les utopies pour les rêves qu'elles motivent encore, malgré leurs échecs réels, valent moins comme réalisations que comme fictions éclairantes. C'est aussi une façon de mettre en évidence le caractère emblématique de ce genre d'œuvre qui défend l'idée que la littérature peut modifier la vision politique du monde.

³⁹⁷ *Ourania*, op cit. p.282.

³⁹⁸ F. Gabriel, « Le Clézio et la cité utopique ». *Les Inrockuptibles*, Paris, N°553, 15 févr. 2006, p.69.

³⁹⁹ *Ourania*, p.214.

⁴⁰⁰ Jacqueline Dutton, *Le chercheur d'or et d'ailleurs : l'utopie de J. M. G. Le Clézio*. Harmattan, Paris, 2003. p.281.

⁴⁰¹ Marina Salles, « Ourania de J. M. G. Le Clézio : une utopie historisée, un roman politique », *Itinerários*, Araraquara, n°32, p.127-142, jan. /Jun. 2011.

3. LA PENSÉE A L'ŒUVRE

L'œuvre utopique ou dystopique s'interroge les échecs de la politique. Elle nous interroge sur les fondements de nos sociétés actuelles. Elle donne à penser et interroge plusieurs points. Notre réflexion se portera sur les stratégies mises en place par les deux auteurs afin de nous inviter à penser et à questionner notre rapport au pouvoir.

Au départ, il s'agira de la question de l'éducation, un domaine qui semble occuper une place essentielle dans la refondation du système politique. À travers la remise en cause d'un système éducatif générateur d'inégalités et le portrait d'une école qui participe au développement de la capacité d'apprendre et de réflexion des enfants.

Le Clézio interroge l'école sur sa fonction première. *Globalia* est au contraire une société fermée, toute forme de réflexion est évincée par une société de consommation et de divertissement. Le libre développement de l'être et de l'avoir est différemment envisagé dans les deux romans, mais chacun des deux est une éducation à la démocratie. Une réflexion sur les formes de sociabilité : l'individualisme et le communautarisme

Les mécanismes du pouvoir principalement à *Globalia* seront scrutés avec attention. Au nombre desquelles la surveillance et le renforcement des inégalités et surtout la peur. En effet le bon fonctionnement de l'organisation sociale est assuré par les peurs : peur écologique, celle de L'Autre et la peur terroriste.

Enfin, nous verrons comment la différence ne représente plus un frein à la relation humaine, mais plutôt une opportunité. La relation à l'Autre se transforme en alternative constructive pour chacun. Pourquoi cette dernière représente-elle un acte politique et par quel moyen la marginalité peut être mise au service du pouvoir ?

3.1. L'éducation à la vie

La question de l'éducation semble occuper une place fondamentale dans la refondation du système politique. À Campos on expérimente un système éducatif alternatif où on enseigne la vie : « la vie, on enseigne la vie. À Campos on n'enseigne rien d'autre que la vie »⁴⁰².

⁴⁰² *Ourania, op cit.* p.96.

C'est une remise en cause de ce système éducatif qui génère des inégalités. C'est aussi une autre vision du rôle de l'école. En effet, par le biais de Campos, l'auteur expose une nouvelle manière de concevoir l'école :

À Campos, nous n'avons pas d'école comme vous dites. A Campos les enfants n'ont pas besoin d'aller à l'école parce que notre école est partout. Notre école c'est tout le temps, le jour, la nuit, tout ce que disons, tout ce que nous faisons. Nous apprenons, mais ce n'est pas dans les livres et les images, c'est autrement [...] Nous avons aussi des maitres et des maitresses, ce sont nos ainés, nos frères et nos sœurs, ils nous enseignent tout ce que nous devons savoir⁴⁰³.

L'enseignement est centré sur le développement et l'épanouissement des enfants. Il s'agit de donner aux enfants les ressources nécessaires en profitant de l'expérience d'un groupe multi âge : « personne n'éduque autrui, personne ne s'éduque seul, les hommes s'éduquent ensemble, par l'intermédiaire du monde »⁴⁰⁴.

L'éducation à Campos ne concerne pas uniquement les enfants : « [...] et les adultes de cesse pas d'apprendre, ils doivent aussi participer à l'enseignement [...] il n'y a pas d'école à Campos, c'est le village tout entier qui est une grande école »⁴⁰⁵. La finalité de l'éducation n'est plus uniquement de transmettre un savoir, mais de rechercher avec la communauté entière, les moyens de transformer le monde dans lequel ils vivent. L'école est un espace de liberté, un espace ouvert à l'épanouissement de chacun :

L'enseignement ne se fait pas dans une maison fermée [...] Il n'y a pas non plus un maitre d'école debout sur une estrade qui parle en latin, ou qui écrit des chiffres sur un tableau noir. Ici on enseigne en conversant, en écoutant des histoires ou même en rêvant, en regardant passer les nuages⁴⁰⁶.

L'école contribue au bon développement de la capacité d'apprendre et de réfléchir, ceci dans le but d'amener l'enfant à utiliser la réflexion et à construire son autonomie : « tu sais à Campos, nous avons une coutume. Quand les garçons et les filles ont grandi [...] ils doivent quitter le village et aller où ils veulent, pour voir le monde »⁴⁰⁷. Le même impératif est enseigné à *Globalia*, mais du côté des déçus : « un Déçu est élevé par ses parents dans l'idée de les

⁴⁰³ *Ourania, op cit.* p.30.

⁴⁰⁴ Paulo Freire, *Pédagogie des opprimés*, Maspero, 1974, p.62, in De Loye Paul. *Freire (Paulo). — Pédagogie des opprimés suivi de Conscientisation et révolution*, trad. du brésilien. In *Revue française de pédagogie*, volume 30, 1975. p.64.

⁴⁰⁵ *Ourania, op cit.* p.95.

⁴⁰⁶ *Ibid.* p.96.

⁴⁰⁷ *Ibid.* p.28.

quitter, de ne pas s'agréger à ses semblables et de porter ailleurs – et seul – ce qui pour nous est essentiel »⁴⁰⁸.

La capacité d'apprendre et de réfléchir est magnifiée à Campos, par contre dans *Globalia*, où les Globaliens sont censés être libres et penser ce qu'ils veulent. Où le droit à la déviance figure dans la Constitution. Ils doivent paradoxalement tous avoir la même opinion. Il est possible de restreindre les ardeurs des individus simplement en bloquant leur multifonction ou directement par un licenciement, appelé « forte accélération de carrière », qui signe définitivement la fin de la vie professionnelle de chacun, tout en réduisant sensiblement ses capacités financières :

Dans le jargon du nouveau droit social, les plus grandes garanties étaient assurées aux salariés. Aucune sanction ne devait porter un nom à connotation négative ou insultante. Ainsi, on disait « accélérer la carrière de quelqu'un » pour désigner ce que, dans la langue familière, on continuait d'appeler « le mettre à la porte »⁴⁰⁹.

À Campos, l'école enseigne surtout comment garder sa part d'enfance, celle d'un doux rêveur. Rêve de laisser libre cours aux passions, au lieu de les combattre : « ils enseignent ce qu'on sait encore quand on est un enfant, et qu'on oublie en grandissant. Les petits ne voient pas les choses de la même façon. Ils ne pensent pas de la même façon »⁴¹⁰.

L'homme est un être inachevé, il doit être conscient de son imperfection. Il doit accomplir un effort ininterrompu. C'est un être en devenir. Jadi désigne les enfants par le nom de fourmis, d'abeilles et de colibris. De la même manière Don Thomas compare ses chercheurs à des abeilles : « Don Thomas aime à comparer les chercheurs à des abeilles »⁴¹¹. Jadi leurs : « [...] dit que nous devons tous apprendre à être petits pour devenir humain »⁴¹².

L'éducation participe à la remise en question, à la démythification de la réalité qui fige le monde. Elle s'emploie à lutter : « contre l'ordre des choses, contre l'injustice, les enfants qui crèvent »⁴¹³.

La vérité vient de la science, donc de l'expérimentation et de l'innovation. Jadi leur enseigne qu'il ne faut pas toujours croire ses yeux, Jadi a caché la reine des abeilles dans sa poche du coup toute la colonie est venue à lui. Le savoir s'acquiert grâce à l'invention, et à la

⁴⁰⁸ *Globalia*, *op cit.* p.493.

⁴⁰⁹ *Ibid.* p.182.

⁴¹⁰ *Ourania*, *op cit.* p.78.

⁴¹¹ *Ibid.* p.120

⁴¹² *Ibid.*

⁴¹³ *Globalia*, *op cit.* p.493.

réinvention : « à Campos nous ne disons pas les mathématiques, l’algèbre, la géographie, la géographie et toutes ses sciences dont tu viens de parler [...] Nous disons la vérité »⁴¹⁴.

La simplicité de la vie se traduit dans Campos par le choix résolu de limiter l’avoir pour privilégier le libre développement de l’être : « je sais seulement que le monde est grand, que personne ne possède rien hormis ce qu’il a fait »⁴¹⁵. Il y a une préoccupation réelle de l’impact environnemental de l’humanité. Cette inquiétude se traduit par une guerre contre le gaspillage et l’accumulation des biens. Ce même souci écologique est à l’œuvre dans *Globalia*. L’utilisation des produits naturels est bannie. Les globaliens ont banni le papier, d’où la disparition des livres : « la loi qui bannissait toute utilisation industrielle des produits naturels, l’un des plus anciens textes constitutionnels de *Globalia* »⁴¹⁶. La loi est de détruire les livres, car ces derniers feraient courir le risque d’éveiller des esprits formatés sur un modèle unique de pensée.

Ils ne peuvent pas non plus utiliser les arbres, pour sauvegarder la richesse forestière. Le ministère des Grands Équilibres est là pour y veiller. Ils ne peuvent pas profiter de la ressource animale : le port du cuir et la viande sont complètement prohibés. Les animaux ont les mêmes droits que les hommes. À *Globalia* : « de telles pratiques heurtaient tout ce qui fondait la vie en société contemporaine : le respect de l’animal, la protection de la nature, en bref la conception moderne des droits de l’être humain étendue jusqu’aux bêtes »⁴¹⁷. L’économie est basée sur l’industrie. L’agriculture est quasiment inexistante, car la nourriture se résume en ces : « [...] emballages stériles, des pâtes grisâtres, un steak synthétique imitant le soja et une crème à l’aspect indéfini mais louche »⁴¹⁸.

À campos on ne mange pas de viande et le surplus de fromage est vendu pour acheter de l’huile, du savon et des outils. Dans *Globalia* : « [on] fais pousser des tomates et des poireaux sous infrarouges »⁴¹⁹.

Le chômage existe, mais ceux qui ne travaillent pas ont le minimum vital : « Minimum prospérité » auquel, comme tout Globalien, il avait droit à vie »⁴²⁰. La société s’appuie sur les personnes âgées appelées : « personnes de grand avenir ».

⁴¹⁴ *Ourania, op cit.* pp.30-31.

⁴¹⁵ *Ibid.* p.204.

⁴¹⁶ *Globalia, op cit.* p.70.

⁴¹⁷ *Ibid.* p.104.

⁴¹⁸ *Ibid.* p.92.

⁴¹⁹ *Globalia, op cit.* p.83.

⁴²⁰ *Ibid.*p.225.

La culture du « vivre ensemble » est une arme contre l'individualisme que défait la société actuelle. À Campos, il y a une cuisine commune à tous les habitants. De la même manière le travail est abordé de manière commune, les hommes et les femmes ne font pas le même travail : « nous travaillons du lever du soleil jusqu'à midi, garçons et filles par équipe de dix à douze personnes. Mais nous alternons [...] L'après-midi est réservé à l'étude et au dialogue »⁴²¹. Le travail n'est pas une fin en soi, il demeure juste un moyen de subsister à ses besoins élémentaire et surtout l'occasion de sensibiliser les gens et de créer de la cohésion sociale : « à Campos il n'y a pas de travail, il n'y a pas de loisir non plus »⁴²². Les Globaliens sont vivement encouragés à se vager à des activités de loisirs. Ils sont alors rémunérés au même titre que s'ils accomplissent un travail réel, l'équivalence travail-loisirs permet à certains d'avoir une activité de loisir tout en percevant une allocation du montant de leur dernier emploi. Les femmes travaillent aussi.

C'est deux romans sont aussi une éducation à la démocratie. Les contradictions de la liberté, voilà ce qui constitue la problématique centrale de *Globalia*. Dans cette cité imaginaire, le politique est naturellement aboli. C'est un thème commun à de nombreux ouvrages de politique-fiction où l'interrogation est la même : peut-on parvenir à une société pacifiée tout en préservant les libertés ? Cette interrogation n'est pas nouvelle. Elle accompagne toute la philosophie politique depuis son origine. Mais ce qui est rare c'est la remise en cause de la démocratie dans sa forme actuelle. Il est difficile de nier que les instances représentatives des démocraties soient avant tout des lieux où s'organisent des compromis entre les intérêts particuliers et l'intérêt des groupes de pression économique. La conjonction actuelle de l'affaiblissement du politique, voire sa démission devant les intérêts économiques. L'appel au politique. La corruption du pouvoir n'est pas à imputer aux individus pris un à un, mais au système tout entier.

Au-delà des péripéties romanesques, au-delà des extrapolations sur le monde actuel, *Globalia* est un avertissement qui met l'accent sur les menaces qui pèsent sur le régime politique et un appel à plus de prudence.

Une éducation à la démocratie dans le sens où il faut sans cesse interroger le système. La description de l'emplacement de Campos nous rappelle les schémas de clôture, d'isolement et d'inaccessibilité propre à l'utopie traditionnelle. Nous noterons que le narrateur ne parvient

⁴²¹ *Ourania, op cit.* p.148.

⁴²² *Ibid.* p.97.

pas à entrer dans Campos, il serait plus juste d'affirmer qu'il se refuse le droit de découvrir de ses propres yeux ce lieu. Une façon peut être de sauvegarder la magie et le secret du site intact. Il ne connaîtra donc l'organisation et le fonctionnement que par le texte de Raphaël. Le site correspond à une ancienne réduction jésuite, détruite en 1920 :

[...] un vieux m'a raconté qu'autrefois les jésuites avaient habité à Campos, a commencé Raphael. Il m'a dit que ce n'était pas vraiment un village, juste un campement au milieu des champs avec des huttes en bois et une église, et pour ça les gens ont donné ce nom, Campos⁴²³.

Campos est un petit village bien protégé. Perché en haut d'une route retirée, envahie par les mauvaises herbes, entourées de montagnes qui lui font une barrière naturelle. Le village est resté longtemps assez désertique : « au commencement, il n'y avait que des huttes en bois, et après on avait construit des murs, des silos pour les grains, la tour de l'église »⁴²⁴. Les jésuites ont laissé la place à une communauté venue d'horizons multiples. Cette communauté du fait de son éloignement spatial et idéologique vit en quasi autarcie. Ils vivaient dans des conditions matérielles assez rudes, s'employant à cultiver la terre et à élever des animaux : « maintenant, ce sont des gens qui vivent là, des étrangers, des hippies, ils habitent dans les ruines, ils font pousser les légumes, ils ont des vaches »⁴²⁵. Le charme de Campos découlait de son idéal utopique, non de ses richesses matérielles.

Le narrateur après avoir ébauché un tableau presque idyllique, contraste son discours et refroidit les ardeurs et l'enthousiasme du lecteur. Lui-même avait des doutes sur la pérennité de cette entreprise : « j'ai éprouvé un sentiment de menace, de violence, comme devant une paisible vallée sur laquelle pèse un nuage d'orage »⁴²⁶. Puis il donne la parole à Don thomas pour exprimer son point de vue et celui de beaucoup d'autres sur Campos : « oui je sais sur la route d'Ario, ils ont voulu faire une communauté, avec à leur tête une sorte d'illuminé »⁴²⁷. Il surenchère en les traitant d'illuminés : « il y a toujours des illuminés partout, et spécialement par ici, ils viennent, ils restent quelque temps, et puis ils s'en vont et on n'entend plus jamais parler d'eux »⁴²⁸.

Par la suite, lors de l'évacuation du site, Campos se révélera un lieu proche d'un camp de déserté : « c'était loin de ressembler au paradis. On aurait plutôt dit un camp de gitans

⁴²³ *Ourania, op cit.* p.32.

⁴²⁴ *Ibid.* p.33.

⁴²⁵ *Ibid.* p.87.

⁴²⁶ *Ibid.* p.191.

⁴²⁷ *Ibid.* p.65.

⁴²⁸ *Ibid.* p.66.

déserté »⁴²⁹ et ces habitants de : « pauvres hères, plutôt des clochards que les habitants du village arc-en-ciel [...] »⁴³⁰. Le peuple de Campos, « la colonie du peuple arc-en-ciel »⁴³¹ se transforme soudain en peuple gris : « venus d'ailleurs de partout, du Nord et du Sud, du fond du Canada ou de l'Amérique centrale, un peuple hétéroclite, de toutes les couleurs, et maintenant, dans la lumière dure du soleil de midi, ils semblaient gris »⁴³². Le propriétaire qui convoitait les biens de Campos en sera pour ses frais lorsqu'il découvrira que la magie de Campos découlait de son idéal utopique, non de ses richesses matérielles.

Et enfin pour clore ce tableau sombre : « ils n'étaient que des rêveurs immatures et naïfs, des proscrits venus de partout, qui avaient essayé de vivre autrement »⁴³³. Le narrateur garde pour ainsi dire ces distances par rapport à ce lieu tout en le magnifiant. Une façon de rappeler qu'il faut toujours garder son sens critique même dans le plus parfait des mondes.

C'est le propre de cette littérature utopique. Elle se définit à travers ses propres contradictions : « entre le statut pragmatique qu'elle revendique — celui d'agir directement sur le lecteur à travers la croyance qu'elle suscite chez celui-ci — et celui de simple discours parmi d'autres dans une arène politique égalitaire »⁴³⁴.

Les deux romans sont une éducation à la vie. D'abord en remettant en cause le système éducatif générateur d'inégalités. Le Clézio à travers l'approche éducative de Campos montre qu'il est possible de mettre en œuvre une nouvelle école basée sur le développement de la capacité d'apprendre et de réfléchir et d'être autonome. Toutefois, *Globalia* bâillonne la liberté de pensée et d'expression. C'est deux romans sont aussi une éducation à la démocratie. Cependant, *Globalia* dénonce la démocratie dans sa forme actuelle, un système qui prône l'individualisme et la consommation. À Campos on cultive l'altruisme et la simplicité de la vie.

3.2. Les mécanismes du pouvoir

À l'opposé de Campos, *Globalia* est une société de consommation et de divertissement. Le rôle du divertissement est l'abrutissement du peuple et la déréalisation du monde. La consommation est stimulée par une publicité omniprésente sur les écrans. Dans *Globalia* les

⁴²⁹ *Ourania op cit.* p.209.

⁴³⁰ *Ibid.* p.211.

⁴³¹ *Ibid.* p.191.

⁴³² *Ibid.* pp.211-212.

⁴³³ *Ibid.* p.208.

⁴³⁴ Sebastian Veg, « La démocratie, un objet d'étude pour la recherche littéraire ? », *Revue de littérature comparée*, 2009/1 n° 329, p.110.

individus sont conditionnés dès leur enfance par l'écoute durant leur sommeil de slogans qui s'imprimeront définitivement dans leur esprit. Ce type de conditionnement n'est pas très éloigné de celui que dénonceront bientôt les philosophes de l'École de Francfort (Theodor Adorno, Herbert Marcuse) dans la société américaine bien réelle.

Des écrans sont intégrés dans les murs de tous les logements et délivrent des messages personnalisés à côté des émissions courantes qui diffusent majoritairement des émissions de sports ou des journaux télévisés qui relatent la lutte contre le terrorisme et catastrophes diverses.

Les fêtes, quotidiennes sont des manifestations marchandes : fête du Chat, de la Pâtisserie, des Malentendants, de la Pluie, des Masques, des Revenants, des Enfants, etc. une de ces fêtes célébrait le vaccin contre la maladie d'Alzheimer :

Elle commémorait la mise au point du premier vaccin efficace contre la maladie d'Alzheimer [...] L'événement avait été choisi pour symboliser la naissance des temps nouveaux. Cette découverte avait en effet permis de rompre avec le mythe absurde de la jeunesse et d'ouvrir une carrière presque infinie aux personnes de grand avenir⁴³⁵.

Globalia est une société de divertissement : « chaque journée était dédiée à quelque chose et les publicitaires s'efforçaient de donner à ces différents événements un relief comparable à Noël »⁴³⁶.

Communément les objets de collection doivent être restitués à la collectivité. Mais certaines catégories de personnes gardent certains privilèges : « Il n'y a rien d'interdit quand on a les moyens »⁴³⁷. La société tolère certaines formes de déviance ravageuse pour l'individu, à condition qu'elles ne menacent pas l'ordre social : des quartiers où vit une population délabrée sont protégés par le fameux statut de « Marginalité contractuelle intégrée » et le marché parallèle permet aux plus puissants de se fournir en diverses marchandises : alcool, cigarettes et autres drogues.

Les dignitaires du régime se payent le loisir de garder des signes de l'ancien temps. Ron Altman est le seul à ne pas porter des vêtements sophistiqué : « [tout le monde] était vêtu comme tout le monde – sauf Altman – de textiles thermomoulants »⁴³⁸. Il était aussi le seul :

Exhiber avec tranquillité son abandon à la lenteur, à la frilosité, aux marques que le temps imprime sur le corps ; revendiquer ouvertement son mépris du mouvement, de la

⁴³⁵ *Globalia, op cit.* p.672.

⁴³⁶ *Ibid.* p.274.

⁴³⁷ *Ibid.* p.572.

⁴³⁸ *Ibid.* p.49.

couleur, de la santé, en un mot des règles de la vie sociale, était une insulte à la collectivité que tout autre aurait payé d'un rigoureux bannissement⁴³⁹.

Sa puissance l'autorise à rouler en Rolls-Royce de 1934. Il est aussi l'un des rares à avoir une habitation Cap Cod, l'un des derniers endroits épargnés par les canons à beau temps : « Cap Cod avait ceci de particulier que c'était une des rares zones sécurisées – et avec quel soin – qui demeurait à ciel ouvert »⁴⁴⁰. Il est enfin l'un des rares qui entretenaient des relations humaines : « Altman montrait beaucoup d'aisance dans cette activité disparue que l'on nomme la conversation »⁴⁴¹.

Les innovations technologiques sont nombreuses. Tout le monde possède un multifonction qui sert à prendre des photos, regarder la télévision, téléphoner, envoyer des messages, payer, etc. Ils utilisent une clef génétique sur le capteur d'identification génétique pour rentrer dans leur appartement et possèdent une carte d'identité génétique. Les bâtiments sont équipés de couloirs aspirants. Ce développement technologique à un but caché :

Dans la contre-utopie l'innovation technique (le télécran de Metropolis de Fritz Lang, l'ectogenèse dans *Le Meilleur des mondes*) n'est pas une donnée dont la série des conséquences est déroulée, mais le résultat et le moyen d'une volonté politique de surveillance qui, comme dans les régimes totalitaires, entend ne rien laisser échapper⁴⁴².

Le véritable danger du système de *Globalia*, semble nous dire l'auteur n'est pas la puissance totale, car cette dernière demeure un fantasme. Le réel danger n'est autre qu'une décomposition totale du tissu social. À *Globalia* pour lutter contre l'indifférence qui caractérise les relations humaines on a inventé un nouveau concept, le « Programme de lutte contre l'anonymat », cela consiste à offrir à chaque citoyen son heure de gloire télévisuelle : « chaque citoyen se voyait offrir par tirage au sort une heure d'émission spéciale sur l'une des centaines de chaînes de *Globalia* »⁴⁴³.

Le bon fonctionnement de l'organisation sociale est assuré par la peur : « la seule chose qui tienne les gens ensemble ce n'est pas un idéal commun. C'est seulement la peur »⁴⁴⁴. Peur du terrorisme en premier lieu, suivi par les menaces écologiques et la perte du pouvoir d'achat.

⁴³⁹ *Globalia*, *op cit.* p.28.

⁴⁴⁰ *Ibid.* p.110.

⁴⁴¹ *Ibid.* p.119.

⁴⁴² Christian Godin, « Sens de la contre-utopie », *Cités* 2010/2 (n° 42), p.62.

⁴⁴³ *Globalia*, *op cit.* p.373.

⁴⁴⁴ *Ibid.*, p.524.

Cette conception est ancrée dans les stratégies des décideurs, dès la genèse de ce système. Voici ce que disent les archives de *Globalia* :

La cohésion en *Globalia* ne peut être assurée qu'en sensibilisant sans relâche les populations à un certain nombre de dangers : le terrorisme, bien sûr, les risques écologiques et la paupérisation. Le ciment social doit être la peur de ces trois périls et l'idée que seule la démocratie globalienne peut leur apporter un remède. Cette peur doit désormais être la valeur suprême⁴⁴⁵.

Globalia renforce les dérives terroristes, quitte à les provoquer, en cherchant à créer des ennemis envers qui diriger la haine des citoyens. Comme dans *1984*, le système a besoin d'un ennemi pour assurer son immuabilité. C'est la peur qui les unit et pas un idéal commun :

Dans une société de liberté, c'est la seule chose qui fait tenir les gens ensemble. Sans menace, sans ennemi, sans peur, pourquoi obéir, pourquoi travailler, pourquoi accepter l'ordre des choses ? Croyez-moi, un bon ennemi est la clef d'une société équilibrée. Cet ennemi-là, nous ne l'avons plus⁴⁴⁶.

La première peur est celle des risques écologiques, de ce fait on a installé de gigantesques bulles de verre qui protègent toutes les régions où la civilisation était admise. On choisit la température en fonction du passé des villes : « Programme de régulation climatique ». Des émetteurs magnétiques, dits « canons à beau temps », tenaient les nuages à distance. Ils assuraient tout au long de l'année un ciel azuréen dont les caractéristiques avaient été réglées sur ce qui était auparavant [...] »⁴⁴⁷.

Une autre peur, celle de L'Autre. Cette peur se traduit par la haine, cette haine prend le visage de Baïkal qui souffre d'un excès de liberté. Baïkal a été choisi, car c'est : « un cas typique de pathologie de la liberté »⁴⁴⁸. De plus : « [...] le plus grave, en vérité, c'est qu'il n'a pas peur »⁴⁴⁹. Mais ce qui est le plus déterminant dans ce choix c'est que Baïkal ne soutient pas les terroristes. Mais bien pire que de ne pas les soutenir. Il pense qu'ils n'existent pas. Dans la post face de *Globalia*, Jean-Christophe Rufin indique le sens de sa démarche : remettre en cause la présumée vulnérabilité de la civilisation démocratique :

Je me suis efforcé de saisir les mutations du tiers monde pendant ces décennies de guerres et de convulsions. À partir de ce point d'observation décalé, on voit nos sociétés autrement. C'est ainsi que j'ai été amené à remettre en question la prétendue fragilité de la

⁴⁴⁵ *Globalia*, op cit. p.518.

⁴⁴⁶ *Ibid.* p.136.

⁴⁴⁷ *Ibid.* p.190.

⁴⁴⁸ *Ibid.* p.38.

⁴⁴⁹ *Ibid.* p.41.

civilisation démocratique. De loin, j'allais dire « d'en face », on est au contraire frappé par son extraordinaire puissance, sa stabilité, sa capacité à se nourrir de ses ennemis⁴⁵⁰.

Les menaces sont omniprésentes, mais à l'extérieur, rejetées dans des « non-zones » figurant ce que pourrait devenir le tiers-monde de demain, y compris ce tiers-monde intérieur que constituent les banlieues et les ghettos des pays occidentaux. Ainsi : « en rendant la guerre éternelle, l'état devient éternel à son tour »⁴⁵¹. Pour éviter que le peuple ne s'attaque à l'état lui-même, il a fallu détourner leur haine vers une cible extérieure. Une façon de sauvegarder la « paix perpétuelle » kantienne par la peur et la haine continues. La peur est promue et encouragée par les médias. Baïkal échappe à cette logique et Altman est bien conscient de cette exception : « c'est que les gens ont besoin de la peur. Pas vous, peut-être. Vous êtes une exception. Mais les autres, tous les autres : pourquoi croyez-vous qu'ils allument leurs écrans chaque soir ? Pour savoir à quoi ils ont échappé »⁴⁵².

Globalia se trouve privé d'un ennemi digne de ce nom. Altman fait ce constat : « Il y a beaucoup de lacunes dans *Globalia*, des opposants et même des activistes. Mais aucune organisation d'envergure n'existe pour les fédérer. Or, il y a quelque chose de plus dangereux que le crime organisé. C'est le crime désorganisé »⁴⁵³. La faute est imputable à *Globalia* qui a mené une guerre sans relâche aux non-zones et du coup annihilé toutes tentatives d'insurrections : « nous avons trop affaibli les non-zones. Désormais, nous devons les renforcer, expédier là-bas des sujets brillants, avides d'aventure et d'action, en espérant qu'ils parviendront à fédérer ces masses misérables »⁴⁵⁴.

On retrouve déjà cette idée chez l'auteur britannique George Orwell qui présente dans son roman *1984* les différentes politiques du Parti de provoquer la haine et pour la détourner contre un ennemi extérieur afin de canaliser la frustration du peuple.

Ce bouc émissaire est souvent inventé par les dirigeants : c'est le cas pour le complot de Goldstein chez Orwell. Goldstein tout comme Baïkal sont l'ennemi public numéro un, que l'on doit haïr publiquement chaque jour pendant : « les deux minutes de la Haine ». Toutefois, celui-ci n'existe peut-être même pas en vrai. Personne n'a jamais vu, personne jamais rencontré

⁴⁵⁰ *Globalia*, op cit. p.782.

⁴⁵¹ Kawthar Ayed, « L'Image de soi et de l'autre dans deux romans d'anticipation dystopique », *Nouvelles Études Francophones*, Vol. 22, No. 2 (Automne 2007), p.105.

⁴⁵² *Globalia*, op cit. p.135.

⁴⁵³ *Ibid.* p.727.

⁴⁵⁴ *Ibid.* p.139.

ce criminel-résistant à jamais caché. Cet élément constitue un catalyseur à l'intégration de la collectivité.

Il s'agit pour *Globalia* de créer un ennemi de toutes pièces, il ne s'agit plus : « [...] de repérer un adversaire, mais de le produire. Le produire de A à Z. En somme, traiter ce problème dans une perspective industrielle »⁴⁵⁵. Cet ennemi idéal, *Globalia* l'a trouvé. Il s'agit de Baïkal que tout destiné à occuper se rôle : une naissance délinquante. Déjà, sa mère a interrompu sa contraception sans permission, on le lui a retiré par la suite ce qui la conduit au suicide. À douze ans, un premier rapport des éducateurs note à son propos à ce moment-là : « des désirs à forte tendance asociale »⁴⁵⁶. Il ne savait pas choisir, mais surtout ce jeune rebelle de 20 ans : « ce jeune homme cultive des opinions [...] indépendantes »⁴⁵⁷. Sa fuite en compagnie de Kate dans les non-zones lui permet de prendre conscience des tares de sa société, il était désormais convaincu que son existence sera dévoué à lutte contre la tyrannie cachée sous le masque de la liberté : « désormais, il voyait dans *Globalia* un ennemi, une construction humaine retournée contre les hommes, un édifice fondé sur la liberté mais qui écrasait toute liberté, un monstre politique à détruire »⁴⁵⁸.

Baïkal est envoyé dans les non-zones en Amérique du Sud avec l'appui logistique et la force de communication de *Globalia*. Il se trouve exilé par force dans les « non-zones », avec comme mission de soulever une révolution douteuse. Il traverse et découvre la misère des « non-zones », et fini par rencontré Howard un déchu : « les Déchus sont tous ceux qui ont refusé cette séparation, qui ont pris le parti de venir ici »⁴⁵⁹. Du fait de la propagande globalienne qui a fait de Baïkal l'ennemi public numéro un. Il est accueilli comme un héros par les déchus. Les déchus gonflé par la venue de se messie décident de mener le combat contre les mafieux qui trafiqués avec *Globalia*. Les déchus gagnent sans combattre et Baïkal a perdu les documents ramenés par Puig de l'association *Walden* qui relatés l'histoire de *Globalia* et les sites stratégiques vulnérables à même de causer la destruction de cette cité monde. Il ne garde que le manuscrit de Thoreau, *Walden*.

David Thoreau cherche à retrouver la nature par une expérience intime, quasi transcendante, avec les habitants originaires de l'Amérique : « Walden n'est pas une contre-société, ni une utopie, mais une expérience mystique en dehors de la société. Walden exprime

⁴⁵⁵ *Globalia*, op cit. p.308.

⁴⁵⁶ *Ibid.* p.36.

⁴⁵⁷ *Ibid.* p.42.

⁴⁵⁸ *Ibid.* p.590.

⁴⁵⁹ *Ibid.* p.492.

plus une quête de la nature à travers une recherche de soi »⁴⁶⁰. La croyance en la nature comme lieu privilégié d'une possible renaissance de la culture et la survie de l'humanité insoumise à toute forme de dictature.

Cette expérience n'a pas tellement affecté ni changé la nature de Baïkal. Il part avec Kate à la recherche d'un autre ailleurs. Kate lui déclare : « tu n'as pas changé, dit-elle doucement. Je te quitte à la recherche d'un ailleurs. Et à peine t'ai-je retrouvé que tu en désires un autre »⁴⁶¹.

Cette machination orchestrée par Altman n'a pas pour seul objectif de créer la peur au sein de *Globalia*. Toute cette affaire du Nouvel Ennemi, depuis le début, est une conspiration tressée non pas pour détruire les non-zones, mais pour renforcer *Globalia* encore plus.

Le Nouvel Ennemi a accompli correctement sa mission. Grâce à lui, la peur s'est renforcée. Il est essentiel pour *Globalia* d'avoir un ennemi extérieur, mais à travers Baïkal, ils visent quelqu'un d'autre. La grande utilité de Baïkal, déclara Ron Altman : « a été de nous permettre de démasquer les menaces intérieures. Il nous a conduits, à son insu bien entendu, jusqu'à ceux qui, ici même, en *Globalia*, menacent le système et complotent contre lui »⁴⁶².

Démasqué la menace intérieure et récolter les avantages économiques de ce plan. Ron Altman énumère les énormes gains engendrés par le club des riches suite à cette machination :

Le programme de construction de verrières a été relancé avec des normes de sécurité nouvelles, bien fructueuses pour les maîtres d'œuvre, n'est-ce pas, Pat ? Laurie a certainement eu vent des nouvelles commandes concernant un système d'écoute généralisé dans les non-zones. Et toi, Gus, depuis le temps que tu le demandais, tu as enfin obtenu que soit décidée la disparition totale de l'agriculture naturelle. Les champs sont déclarés imprévisibles et désormais tout ce qui se mange devra sortir d'usines sécurisées⁴⁶³.

Du côté de l'ennemi intérieur, il s'agit de Paul Wise, le marchand d'armes et le protecteur de *Walden*. Ce dernier ne se considère pas comme un ennemi de *Globalia*, mais comme son adversaire. Pour lui l'ennemi, c'est celui qui vous hait et veut vous détruire. L'adversaire, c'est celui qui vous vénère mais veut vous réformer. Mais les démocraties ont horreur des adversaires, ils représentent le véritable danger contrairement aux ennemis qui

⁴⁶⁰ Jean-Paul Deléage, « Utopies et dystopies écologiques », *Ecologie & politique*, 2008/3 N°37, p. 35.

⁴⁶¹ *Globalia*, *op cit.* p.701.

⁴⁶² *Ibid.* p.729.

⁴⁶³ *Ibid.* p.718.

même s'ils sont nocifs, ils permettent néanmoins de garder la structuration de la société : « les démocraties cultivent leurs ennemis ; elles liquident leurs adversaires »⁴⁶⁴ disait Wise.

Les mécanismes du pouvoir dans *Globalia* sont basés sur la promotion de la société de divertissement et des privilèges, les innovations technologiques et la peur. *Globalia* renforce ainsi les dérives terroristes et crée des boucs émissaires. *Ourania* comme cela a déjà été relevé soulève le voile sur les mécanismes de globalisation et ses ravages. Elle fait du Mexique son laboratoire.

3.3. Le droit à la différence

À partir de la relation avec l'autre, Campos expérimente pour ainsi dire la recherche de la construction d'un autre modèle social, la pratique constante du consensus comme mode de prise de décision qui responsabilise et aide à la liberté de pensée de la personne et amène vers l'intelligence collective de groupe.

L'Autre est perçue comme un frère ou une sœur, avec qui on peut construire et collaborer, et non pas comme un ennemi avec qui on est en compétition. À *Globalia*, l'égoïsme prévaut à l'altérité : « apprendre à s'aimer était bien le but fondamental que l'on pouvait proposer aux individus dans une société de liberté parfaite comme *Globalia* »⁴⁶⁵.

La relation à l'Autre témoigne de la complexité et de l'inter-connectivité du monde, non seulement sur le plan des échanges commerciaux ou des communications, mais surtout sur le plan humain. C'est ainsi que le narrateur expose leur d'une conférence à l'Emporio cette dimension : « je leur parlais de la latente descente des glaciers, depuis le Wisconsin au nord des États-Unis, depuis le Saskatchewan au Canada »⁴⁶⁶. Il montre que de même les éléments de nature sont l'aboutissement d'une chaîne reliée de causalités, le destin de chacun et lié à celui de l'Autre.

La différence n'est plus un frein à la relation humaine, mais plutôt une occasion, une ouverture vers l'autre. Daniel parlant de Lili, la fille de la zone : « nous sommes plus étrangers l'un à l'autre que si nous étions nés sur des planètes différents. Pourtant, je me sens bien avec

⁴⁶⁴ *Globalia*, op cit. p.741.

⁴⁶⁵ *Ibid.* p.151.

⁴⁶⁶ *Ourania*, p.77.

elle »⁴⁶⁷. La relation amoureuse entre Daniel et Dahlia est empreinte de tolérance : quand Dahlia lui a annoncé qu'elle allait le quitter, sa réponse fut :

[...] je ne lui ai rien demandé, elle avait dit : « Tu vas être en colère, tu vas m'en vouloir ». Je n'ai pas osé répondre que rien de ce qu'elle faisait ne pouvait me mettre en colère. J'ai pensé qu'elle ne comprendrait pas, qu'elle prendrait cela pour de l'indifférence, du je-m'en-foutisme. Pourtant c'était tout le contraire, car je l'aimais⁴⁶⁸.

Globalia est le combat d'un homme contre un système, mais surtout la survie et la résistance de communautés en marge de ce même système. Au départ, la rencontre avec l'Autre se fait sous le signe de la méfiance. La confrontation avec l'étranger dans les non-zones est souvent un moment d'hésitation et de danger :

Chaque fois qu'une telle rencontre avait lieu, Baïkal espérait qu'un contact se ferait, qu'ils pourraient échanger quelques mots. Tout au contraire, obéissant à une règle apparemment commune, les passants et Fraiseur mettaient le plus grand soin à maintenir entre eux une prudente distance. Tous, à la vue d'étrangers, commençaient par se crisper sur leurs armes, avançaient penchés en avant, l'œil attentif de toutes parts mais ne lâchant pas pour autant l'autre du regard. Aucune parole, aucun signe n'était échangé et, longtemps après que le croisement avait eu lieu, chacun continuait de se retourner pour vérifier que l'autre s'éloignait bien paisiblement⁴⁶⁹.

Mais l'affection qui relie Baïkal et Fraiseur remet en cause fortement la peur et la haine. La rencontre de Baïkal avec Fraiseur, un habitant des non-zones à qui : « les Globaliens lui ont donné un contrat pour entretenir un puits d'hauzaune »⁴⁷⁰. Cette rencontre est l'occasion d'affirmer une attitude bienveillante, une sympathie mutuelle : « je ne vais pas me priver de voyager avec toi et de boire ton rhum sous prétexte que tu es un Global. Et puis, je t'aime bien. — Moi aussi, je t'aime bien, Fraiseur. Ils firent claquer leurs mains lune dans l'autre par-dessus le feu »⁴⁷¹. C'est surtout un acte de résistance, un acte politique qui défie toutes politiques de ségrégation. Fraiseur n'hésite pas à donner sa vie pour sauver Baïkal et son amoureuse Kate, deux globaliens. Ce dévouement et cette amitié apportent une déclaration bouleversante, un espoir surtout quant à l'ouverture sur l'Autre. Il s'agit pour l'auteur à travers cette relation de bousculer les paradigmes de la cité infernale *Globalia*.

La rencontre de Daniel avec le chercheur d'origine indienne Uacus est elle aussi caractérisée d'abord par la méfiance : « je me suis présenté en lui tendant la main. Il m'a regardé

⁴⁶⁷ *Ourania*, op cit. p.109.

⁴⁶⁸ *Ibid.* pp.102-103.

⁴⁶⁹ *Globalia*, op cit. p.211.

⁴⁷⁰ *Ibid.* p.364.

⁴⁷¹ *Ibid.*, p.251.

froidement [...] ensuite il s'est montré plus aimable »⁴⁷². À l'image de la relation entre Baïkal et Fraiseur dans Globalia, celle entre Daniel le français et Uacus est un geste de résistance politique.

Les globaliens se montrent aussi tolérants, lorsqu'ils déplacent les règles de beauté : « en Globalia, la beauté était devenue un idéal accessible à tous, à force de temps et d'efforts, grâce au maquillage, à la chirurgie et surtout à la tolérance qui avait déplacé les canons de la beauté vers la maturité et sa richesse »⁴⁷³.

La rencontre avec l'Autre est d'abord caractérisée par la crainte et la méfiance. Daniel semble souffrir du regard de l'Autre. Quand il traverse les rues, il a l'impression d'être opprimé par les regards qui se posent sur lui, il a l'impression d'être constamment surveillé :

Au Mexique la particularité est que, lorsque vous êtes un étranger –c'est-à-dire quelqu'un qui même s'il est habillé comme tout le monde, circule en bus, et se conduit de façon à ne pas se faire remarquer, est foncièrement différent- vous ne voyez personne et tous vous voient. [...]Quand vous arrivez, ils détournent les yeux.... Et tous savent qui vous êtes, ce que vous faites, où vous allez⁴⁷⁴.

Par ailleurs, la rencontre de Daniel avec Raphael Zacharie est symptomatique de ce tâtonnement : « [...] et je lui ai tendu la main. Le garçon a hésité avant de la prendre, et au lieu de la serrer il s'est contenté de toucher le bout de mes doigts d'un geste rapide »⁴⁷⁵. De la même manière quand Daniel demande à ce même Raphael de lui parler de Campos : « “Parle-moi de Campos” ai-je dit. Raphael m'a regardé avec méfiance »⁴⁷⁶.

La relation apaisée avec l'Autre ne cherche pas à nier le conflit, mais à le transformer en alternative constructive pour chacun. L'autre, aussi étranger ou étrange qu'il puisse paraître, demeure un semblable. Jadi à propos d'Efran le fugitif : « si nous ne pouvons pas accepter cet homme, en faire notre frère, c'est que notre communauté ne vaut rien »⁴⁷⁷.

À *Globalia*, le statut de « marginalité contractuelle intégrée » est un droit qui figure dans la constitution. Le « droit à la déviance » est la recette trouvée par *Globalia* pour éradiquer les conflits entre les personnes. De ce fait : « la violence n'est pas considérée comme un critère asocial »⁴⁷⁸. Ceux qui dévient, qui sortent du droit chemin sont enfermés dans des prisons, plutôt

⁴⁷² *Ourania, op cit.* p.216

⁴⁷³ *Globalia, op cit.* p.154.

⁴⁷⁴ *Ourania, op cit.* p.42.

⁴⁷⁵ *Ibid.* p.23.

⁴⁷⁶ *Ibid.* p.27.

⁴⁷⁷ *Ibid.* p.170.

⁴⁷⁸ *Globalia, op cit.* p.37.

des Centres d'Aide à la Cohésion sociale selon la terminologie en vigueur : « centres d'Aide à la Cohésion sociale que leurs pensionnaires, avec une ingratitude conforme à leur pathologie, continuaient d'appeler des prisons »⁴⁷⁹. Ces prisons sont sponsorisées par les industrielles, ils représentent non seulement un lieu d'enfermement subit pour ceux qui ont commis des délits, aussi un lieu d'enfermement volontaire. Puig souffrait par exemple : « [...] vivait dans une chambre tout en longueur, une portion de couloir borgne en vérité, qui avait été aménagée pour être habitable. »⁴⁸⁰. La politique de « mortalité zéro, fécondité zéro » n'a pas éradiqué le problème de surpopulation et les gens sont très mal logés, dans d'étroites maisons. Les loyers exorbitants ont poussé les gens aux revenus limités à faire le choix de ces lieux :

Ceux qui y séjournèrent pouvaient d'ailleurs s'y maintenir après avoir purgé leur peine ou revenir pour un prix avantageux. Il n'était pas nécessaire de commettre un crime pour en bénéficier et, compte tenu de la cherté des logements dans les zones sécurisées, nombreux étaient ceux qui se déclaraient intéressés⁴⁸¹.

Dans cette société qui glorifie la liberté, il est fondamental de faire comprendre aux citoyens que rien, pas même cette action de rupture qu'est le crime, ne pouvait les exclure : « il était admis par tous que Globalia était une démocratie parfaite et que c'était une chance immense d'y vivre. Elle garantissait en son sein la dignité et les droits de toutes les formes de minorités. Si bien qu'en l'attaquant, on se rendait coupable d'une agression contre tous »⁴⁸². De plus le parrainage des prisons par les acteurs économiques, valoriser cette dernière et de montrer que le but de l'économie n'est pas seulement mercantile. L'économie était au service de la cohésion sociale, d'ailleurs les secouristes étaient aussi sponsorisés : « une bouteille de jus de fruits et le nom de la marque qui servait de sponsor »⁴⁸³, mais surtout une façon d'étendre son emprise sur des secteurs non encore exploités :

Cette collaboration était hautement bénéfique : elle montrait que l'activité économique contribuait de manière fondamentale à la cohésion sociale. En retour, grâce à la publicité, la détention ne constituait plus un moyen de se soustraire à la sollicitation commerciale. Elle permettait même de rééduquer ceux qui auraient eu tendance à rejeter cette partie fondamentale de l'activité sociale⁴⁸⁴.

Les deux romans mettent en avant les problématiques que peut poser un système dans lequel chacun, ayant des intérêts privés, ne défend plus l'intérêt public. Envisageait le pouvoir

⁴⁷⁹ *Globalia, op cit.* p.88.

⁴⁸⁰ *Ibid.* p.224.

⁴⁸¹ *Ibid.* p.89.

⁴⁸² *Ibid.* p.282.

⁴⁸³ *Ibid.* p.74.

⁴⁸⁴ *Ibid.* pp.89-90.

entre les mains des banquiers et des industriels, lesquels sont les premiers à avoir des intérêts particuliers. Ils abordent la question du cosmopolitisme. D'abord, il n'y a plus qu'un seul grand état mondial. C'est aussi une variation autour des échecs de la démocratie. Ils représentent les maladies du contrat. En effet, le contrat social est lui-même est une fiction théorique que la démocratie s'est donnée comme mythe fondateur.

Sur le plan de la diversité, l'accent mis sur la diversité culturelle ne doit impliquer ni un refus de partager une responsabilité, ni être synonyme d'un esprit de clocher refermé sur lui-même. C'est là une évidence, parce que le monde menacé par la globalisation n'était dans le passé ni plus ni moins homogène et cohérent que l'actuel. L'utopie doit parier, par l'imagination, sur la diversité et sur les particularismes culturels sans pour autant renoncer en même temps à s'ouvrir aux perspectives d'une interculturalité à l'échelle planétaire.

Ce troisième chapitre fut l'occasion de revenir sur un certain nombre de points. D'abord, il est apparu qu'il y a une différence d'intensité et non de substance entre la littérature et la philosophie. L'utopie cherche à créer chez les individus un l'imaginaire social autre, en cultivant la curiosité et l'esprit critique. Les deux textes ont le souci d'éclairer le monde par des moyens autres que ceux de la philosophie. Les deux auteurs ne proposent pas de remède miracle ni un projet détaillé. Il s'agit clairement d'exiger des contre-fictions aux fictions dominantes.

Ensuite, ils s'interrogent sur la place et le rôle des utopies dans le monde actuel. Ils défendent l'idée selon laquelle les utopies malgré leurs échecs palpables ont un rôle éclairant. C'est aussi une façon d'affirmer que la littérature peut modifier non pas le monde, mais la vision politique du monde.

Enfin, dans un souci créateur ils remettent en cause certains points cardinaux qui forment le « vivre ensemble ». Le système éducatif avec son lot d'inégalités est pour Le Clézio à bout de souffle. Il plonge le lecteur au cœur de l'approche éducative de Campos. Il montre qu'il est possible de mettre en œuvre une nouvelle école basée non pas sur l'accentuation des d'inégalités sociales, une école des héritiers pour reprendre l'expression de Pierre Bourdieu. Cette école se base sur le développement des capacités réflexive et critique tout en poussant vers plus d'autonomie. De l'autre côté, avec *Globalia* Rufin dénonce la liberté de pensée et d'expression qui sont muselées. Les deux fictions ont pour vocation la remise en cause de la démocratie. Rufin révoque la démocratie dans sa forme actuelle et les stratégies mises en place. Un système qui exhorte l'individualisme et la consommation, alors qu'à Campos on cultive l'altruisme et la simplicité de la vie.

Conclusion générale

L'homme des temps modernes ou postmodernes est en proie à un univers en perpétuelle accélération. Il est privé de temps et d'aspiration. Ce temps qui manque lui permettra de détourner le regard ailleurs, loin des cadences infernales de travail et de la course déchaînée au profit. La société marchande n'est pas là pour arranger cette situation. Ce présent décevant est la cible contre laquelle l'utopie avec sa charge critique se propose d'y remédier. En somme, elle s'y force d'apporter des preuves et des actes de résistances. L'utopie tient à coup sûr son intérêt de « sa revendication de rupture »⁴⁸⁵. L'utopie est un élan libérateur, des contraintes et de la force du temps. Elle est une fin en soi, elle : « [...] n'a pas à être applicable et ne doit pas être appliquée. Seule importe sa force de rupture, ce mouvement émancipateur qui libère l'imagination politique »⁴⁸⁶.

Seules les utopies peuvent nous prémunir de la disparition de la civilisation, elles permettent une analyse des contradictions essentielles et secondaires. Ne serait-elle pas, ainsi que le rappelle René Dumont : « notre seul recours contre la mort qu'apporte avec soi la frénésie insensée de ce type de développement »⁴⁸⁷.

L'utopie est un acte qui déconstruit, bouscule et détruit l'ordre établi. Pour accéder à cette fin, l'utopie doit d'abord écarter la critique selon laquelle l'utopie ne mènerait qu'à des rêveries étrangères à la réalité. Nous avons déjà démontré que l'utopie se repose sur la réalité pour inventer une autre. Elle se base sur l'expérience concrète afin d'imaginer de nouvelles conditions et structures politiques et sociales. L'invention porte sur les conditions sociales, politiques, culturelles et morales qui peuvent influencer les comportements des hommes.

L'utopie, comme forme du discours, permet de donner libre cours aux sentiments et aux attitudes de résistance, de refus et de contestation. La résistance est un acte, un défi qui engage à lutter contre une réalité que l'on perçoit comme sinistre. Elle se donne à lire comme une valeur qui brise la force du conditionnement.

Jean-François Lyotard emploie prestement la notion de *paralogie*⁴⁸⁸. Terme employé par la biologie évolutive, pour qui la paralogie : « des gènes sont paralogues lorsqu'ils proviennent

⁴⁸⁵ Paul Ricoeur, *L'idéologie et l'utopie*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 1997, p.153.

⁴⁸⁶ Audrey Camus, « Choir avec Chevillard : la lecture comme exercice utopique », *Revue d'histoire littéraire de la France* 2015/2 (Vol. 115), p. 422.

⁴⁸⁷ René Dumont, *L'utopie ou la mort*, Edition du Seuil, Paris, 1973, p.24.

⁴⁸⁸ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979, p. 98.

de la duplication d'un même gène, mais qu'ils vont par la suite évoluer différemment suite à diverses mutations »⁴⁸⁹. Par transposition l'utopie désigne en conséquence un phénomène de différenciation issu d'une réalité identique. La nouvelle réalité utopique se distingue ainsi de la réalité de départ, celle dont elles proviennent. L'utopie : « relève de la force du différend, elle est un coup inattendu, imprévisible, qui vient contredire les règles du jeu, et le déstabilise pour en produire un nouveau (à la différence de l'innovation, dont se nourrit le système). La paralogie invite au changement »⁴⁹⁰. L'utopie est une pensée créatrice, en tant que production originale, en tant que découverte inédite. L'utopie est un espace dans lequel tout est possible. L'utopie fait exister, révèle dans le monde, un monde imaginé. Il s'agit donc de l'invention d'un autre monde, d'un autre monde possible. Sans l'espérance, sans l'hypothèse qu'un autre monde est possible, il n'y a pas de politique.

Nous avons analysé comment la mise en contexte, économique et historique, le procès des ravages du capitalisme dans un pays qui tarde à émerger comme le Mexique ajuste la parole sur l'utopie et accorde une force politique au roman de Le Clézio. Elle transcende la réalité par l'imaginaire et témoigne de la possibilité de dire non au désenchantement. C'est un livre d'espoir.

De la même manière *Globalia* : « n'est pas un livre désespéré, mais un livre d'alerte : voilà dans quelle direction nous sommes est en train d'aller et voilà peut-être ce qui nous permettrait de résister un peu »⁴⁹¹. Ouvrir les yeux dans un monde en proie à de multiples idéologies conservatrices. Refusé le monde tel qu'on nous l'impose et craindre ce qu'on nous réserve. À l'image de cette vieille dans la zone rouge qui n'a peur de rien, uniquement parce qu'elle est aveugle : « comme souvent les aveugles, la vieille n'a peur de rien »⁴⁹². Nous devons ouvrir les yeux et n'avoir peur de rien. Notre seul salut a pour nom résistance, sans quoi nous ne sommes plus que marionnettes aux mains du pouvoir.

Ces romans marqués par la décomposition du tissu social et les crimes de tout genre expriment aussi les déceptions d'un monde sujet à l'antagonisme. Ils traduisent l'inquiétude de l'homme moderne. Éric Faye, lauréat notamment du grand prix du roman de l'Académie française en 2010, souligne que : « ces romans sont des batailles qui se livrent dans la brume.

⁴⁸⁹ Docteur Pierrick Hordé, Paralogie – Définition, santé médecine.net, octobre 2014.

⁴⁹⁰ Sébastien Roman, « Hétérotopie et utopie pratique : comparaison entre Foucault et Ricoeur », *Le Philosophoire* 2015/2 (n° 44), p84.

⁴⁹¹ Marie-Christine Vandoorne, *La diversité est-elle en danger ? Interviews de deux grands écrivains contemporains*, Entretien réalisé avec Jean-Christophe Rufin, le 18 mars 2003, dans le cadre des Journées de la Francophonie organisées à Rome par le groupe des missions diplomatiques francophones, p.4.

⁴⁹² *Ourania*, p.127.

L'écrivain a tendu son paysage littéraire derrière un brouillard spatio-temporel peuplé de silhouettes que l'on croit reconnaître »⁴⁹³.

Dans *Globalia* l'auteur semble nous dire que la globalisation est loin de vouloir et pouvoir nous façonner à son image. Jadi dans *Ourania*, au seuil de sa mort, lance cet appel du cœur : « c'est votre rôle maintenant »⁴⁹⁴. Le pouvoir de nos vies est encore entre nos mains, à nous de l'exercer selon notre propre subjectivité, ou alors laissé les autres le confisqué et dans ce cas il ne faut pas le déplorer. L'homme : « est taillé pour un monde qui n'existe pas, mais il est à même [...] de le réaliser après-coup »⁴⁹⁵. Non pas que l'être humain est libre de toutes entraves bien au contraire, mais c'est lorsqu'il prend conscience des éléments qui le déterminent qu'il peut enfin entamer la marche de sa libération. Comme disait si bien le philosophe Nietzsche : « se crée liberté », rien n'est donné, tout est à prendre, à conquérir. Aujourd'hui selon Ulrich Beck : « ni l'état, ni la nation ne sont plus les fétiches de l'époque, capables d'ordonner et de contrôler la vie des hommes seuls ou ensemble, alors c'est aux hommes eux-mêmes de chercher leur chemin dans les ruines de leurs certitudes »⁴⁹⁶.

Ces deux romans se rejoignent et interrogent le monde à travers trois paramètres, qui réunis, forment les fondements du vivre en commun : la forme de la communauté, les mécanismes du pouvoir et enfin l'éthique. Ils nous invitent à revoir notre position face aux laissés-pour-compte du système. La faculté d'agir est d'abord une création collective, une puissance, celle de la pluralité des hommes d'initier de nouveaux commencements, de produire du changement.

Mais la force de cette littérature est qu'elle ne présente pas une réponse toute faite. Pierre Bourdieu nous rappelle que : « le charme de l'œuvre littéraire tient sans doute pour une grande part à ce qu'elle parle des choses les plus sérieuses, sans demander, à la différence de la science selon Searle, à être prise au sérieux »⁴⁹⁷. Les deux romans se contentent de bousculer le confort intellectuel du lecteur et l'invitent à résister à la « pesanteur de ce réel », l'utopie :

⁴⁹³ Éric Faye, *Dans les laboratoires du pire*, José Corti, Paris 1993, p10.

⁴⁹⁴ *Ourania*, op cit. p.240.

⁴⁹⁵ Christophe David, « De l'homme utopique à l'utopie négative. Notes sur la question de l'utopie dans l'œuvre de Günther Anders », *Mouvements* 2006/3 (no 45-46), p. 135.

⁴⁹⁶ Ulrich Beck, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?* Aubier, 2006, p.345. Cité par (*Construire un monde ? Mondialisation, Pluralisme et Universalisme*. Sous la direction de Pierre Robert Baduel, Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, Maisonneuve et Larose, Paris, 2007.p.21).

⁴⁹⁷ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art : Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, Paris, 1992, p.61.

« soulève la pesanteur du réel »⁴⁹⁸ pour permettre à l'homme d'inventer de nouveaux possibles. Voilà en quoi c'est une littérature politique. Elle stimule la pensée et la tient en alerte.

Tout bien considéré, avec cette recherche, nous espérons avoir permis de cerner un tant soit peu la notion d'utopie et de dystopie. L'utopie est avant tout un état esprit, l'utopie est issue d'un processus historique et le produit de la modernité. L'utopie souffre d'un rejet et d'une haine, celle-là est en partie ancrée dans la haine de la révolution et de son amalgame avec le totalitarisme. Ce rêve est fragile. L'utopie a été martelée à grand coup idéologique. Nous sommes revenus sur les raisons historiques et politiques qui l'accusent et qui ont associé les utopies avec les totalitarismes. Prouvé que ce dénigrement représente un témoignage de plus en faveur. Sa dévalorisation est une stratégie redoutable, une façon de tenir le monde figé, imperméable et réfractaire à toutes formes de transformations. Ce risque totalitaire est visible dans *Ourania*. *Globalia* expose la face cachée des dérives totalitaires, fruit d'un système qui se veut démocratique. Le retour à l'utopie s'accompagne non pas par la création de nouvelles utopies, mais par un discours inédit sur l'utopie.

La dystopie n'est pas le contraire de l'utopie, mais son double inversé. D'avoir marqué qu'il n'y a pas de différence de substance entre ces deux notions. Elles ont une fin identique, celle d'exhumer un vieux rêve de l'humanité, celui d'une humanité réconciliée avec elle-même. Ce rêve n'est pas anachronique, il garde toute sa légitimité et sa vitalité face à la perte où le monde semble nous orienter. *Globalia* et *Ourania* sont des projets utopiques qui reprennent un certain nombre de caractéristiques propres au genre utopique, mais cela ne les interdit pas de s'en éloigner.

Aussi, avoir participé à faire connaître une recherche en littérature qui s'applique à faire rimer littérature et réalité. La littérature utopique est le lieu dans lequel s'exprimerait le discours social, l'endroit où il s'invente. Il y a un lien entre littérature utopique et politique, car la littérature serait une forme politique : elle offre des contre-propositions, elle avance une pensée utopique, créatrice d'une réalité palpable. Sa méthode consiste à l'exploration du monde par inventaire et hypothèse.

Les deux œuvres nous interrogent sur les principes de nos sociétés actuelles. De nombreuses politiques ont fait l'objet de notre analyse comme l'exclusion de l'autre, l'immigration et les frontières. Tous ces mécanismes produisent un écrasement de l'individu et une dislocation sociale. Elles dévoilent les stratégies mises en place par le système et animent

⁴⁹⁸ Miguel Abensour, *L'Homme est un animal utopique*, Les Éditions de la nuit, Arles, 2010, p.106.

la perspective d'autres alternatives. Ils remettent en cause certains points essentiels comme le système éducatif et la démocratie dans sa forme actuelle.

Les deux auteurs nous invitent à penser notre rapport au pouvoir et nous encouragent à redéfinir notre relation au monde et à l'Autre. Les deux textes ont le souci d'éclairer le monde. Ils proposent des contre-fictions et s'interrogent sur le rôle des utopies. Une façon de croire que la littérature peut modifier la vision politique du monde.

Jean-Marie Gustave le Clézio disait : « les vraies vies n'ont pas de fin. Les vrais livres n'ont pas de fin »⁴⁹⁹. C'est ainsi que ce travail de recherche n'a pas de fin non plus. Enfin, pour paraphraser Jean-Christophe Rufin qui disait qu' : « il y a ceux qui se résignent et ceux qui ne se résignent pas »⁵⁰⁰. Nous nous appliquerons à écarter la résignation, à prolonger la réflexion et la recherche. Il s'agit désormais d'élargir le corpus à d'autres formes d'expression littéraires, éventuellement le théâtre, dans l'espoir de déterminer quelles sont les stratégies alternatives mises en place par d'autres auteurs, et comment la question de l'utopie est prise en charge dans les différentes formes ? C'est aussi cela l'utopie, s'ouvrir à d'autres monde possibles.

⁴⁹⁹ Jean-Marie Gustave Le Clézio, *Le livre des fuites*, Gallimard, Paris, 1969, p.285.

⁵⁰⁰ *Globalia*, *op cit.* p.494.

Références bibliographiques

Corpus :

- Jean Marie Gustave le Clézio, *Ourania*, Gallimard, Paris, 2006.
- Jean-Christophe Rufin, *Globalia*, Gallimard, Paris, 2004.

Ouvrages théoriques et critiques :

- Abensour Miguel, *L'Homme est un animal utopique*, Les Éditions de la nuit, Arles, 2010.
- Adorno Theodore Wellington, *Critique de la culture et Société*, Payot, Paris, 1986.
- Agamben Giorgio, *Qu'est-ce qu'être contemporain ?* Rivages Poche, Paris, 2008.
- Angenot Marc, *Rhétorique de L'anti-socialisme*, Presses de l'Université Laval, Québec, 2004.
- Baudrillard Jean, *Simulacres et simulation*, Galilée, 1981.
- Bergson Henry, *La pensée et le mouvement*, Les Presses universitaires de France, 1969.
- Bernard Philippe Jacques. *De l'utopie moderne et de ses perversions*, Presses Universitaires de France, 1997.
- Berthet Dominique, *L'art, une utopie incarnée ? L'utopie art littérature et société*, sous la direction de Dominique Berthet, L'Harmattan, Paris, 2010.
- Bourdieu Pierre, *Les règles de l'art : Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, Paris, 1992.
- Cioran Emil. *Histoire et utopie*, Gallimard, Paris, 2005.
- *Construire un monde ? Mondialisation, Pluralisme et Universalisme*. Sous la direction de Pierre Robert Baduel, Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, Maisonneuve et Larose, Paris, 2007.
- Dagerman Stig, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, Traduit du suédois par Philippe Bouquet, Actes Sud, 1981.
- *De Beaux Lendemain ? Histoire, société et politique dans la science-fiction*. Coordination. Gianni H. P-J. Gyger. Suisse : Antipodes, 2001.
- De vicomte Flotte Paul Louis, *La Souveraineté du peuple. Essais sur l'esprit de la révolution*, Pagnerre, Paris, 1851.
- Debray Régis, *Aveuglantes lumières*, Paris, Gallimard, 2006.
- Deleuze Gilles– Guattari Félix, *Qu'est-ce que la philosophie ?* Les Editions de minuit, Paris, 1991.
- Dumont René, *L'utopie ou la mort*, Edition du Seuil, Paris, 1973.
- Dutton Jacqueline. *Le chercheur d'or et d'ailleurs : l'utopie de J. M. G. Le Clézio*. Harmattan, Paris, 2003.

- Faye Éric, *Dans les laboratoires du pire*, José Corti, Paris, 1993.
- Gruzinski Serge, *La pensée métisse*, Fayard, 1999.
- Jean-Yves Lacroix, *L'Utopia de Thomas More et la tradition platonicienne*, Vrin, Paris, 2007.
- Jonas Hans, *Souvenirs*, II, 12, Payot & Rivages, Paris, 2005.
- *L'utopie art littérature et société*, sous la direction de Dominique BERTHET, L'Harmattan, Paris, 2010.
- Lacan Jacques, « Excursus, intervention dans une réunion organisée par la Scuola freudiana, à Milan » in *Lacan En Italie 1953-1978*, La Salamandra, 1978.
- Le Clézio Jean-Marie Gustave : *Dans la forêt des paradoxes*, Conférence Nobel, la fondation Nobel, 2008.
- Le Clézio Jean-Marie Gustave, *Le livre des fuites*, Gallimard, Paris, 1969.
- Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Minit, 1979.
- Magnaghi Alberto, *Le projet Local*, Mardaga, Paris, 2003.
- Maingueneau Dominique, *Le Discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Armand Colin, Paris, 2004.
- Mannheim Karl, *Idéologie et utopie*, M. Rivière, Paris, 1956.
- Marcuse Herbert, *La Fin de l'utopie*, Paris, Seuil, Paris, 1968.
- Marouby, Christian, *Utopie et primitivisme, Essai sur l'imaginaire anthropologique à l'âge classique*, Paris, Seuil, 1990.
- Messac Régis, *Les premières utopies : suivi de La négation du progrès dans la littérature moderne ou Les antiutopies*, Éditions Ex nihilo, Paris, 2008.
- Michaud Gabriel, *Biographie universelle, ancienne et moderne*, vol 47, L.-G Méchaud, 1827.
- Millon-Delsol Chantal, *Les idées politiques au XXe siècle*, Presses Universitaires de France, 1991.
- *Pour une utopie réaliste. Autour d'Edgar Morin*, rencontres de Chateaufallon (Marielle Paquet, Ed.) Ed. Arléa - Paris, 1996.
- Racault, Jean-Michel, *De l'Utopie à l'Anti-utopie. Le procès de l'attitude utopique dans quelques utopies narratives françaises et anglaises à l'aube des Lumières*, Thèse de doctorat.
- Rancière Jacques, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007.
- Rancière Jacques, « Sens et usages de l'utopie », in Riot-Sarcey Michel (dir.), *L'Utopie en questions*, Saint-Denis, Éd. PU de Vincennes, 2001.
- Ricœur Paul, *Idéologie et l'utopie*, trad. Myriam Revault d'Allonnes et Joël Roman, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », Paris, 1997.
- Rousseau Jean-Jacques, *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, in Œuvres complètes, Gallimard, Bibl. de la Pléiade t. III, Paris, 1964.
- Rousseau Jean-Jacques, *Émile*, Œuvres complètes, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1969, t. IV.

- Rouvillois Frédéric, *L'utopie*, Flammarion, Paris, 1998.
- Sabot Philippe, *Philosophie et littérature. Rencontres de Chateaufallon, Approches et enjeux d'une question*, P.U.F., coll. «Philosophies», Paris, 2002.
- Santi Sylvain, Madou Jean-Pol et Van Eynde Laurent (dir.), *Mythe et Création 2, l'œuvre, l'imaginaire, la société*, Chambéry, université de Savoie, laboratoire Langages, Littératures, Sociétés, 2007.
- Sargent Lyman Tower & Schaer Roland, *Utopie. La quête d'une société idéale en Occident*, Paris, BNF/Fayard, 2001.
- Schaeffer Jean-Marie, *Pourquoi la fiction ?* Paris, Éditions Seuil, « Poétique », 1999.
- Schaeffer Jean-Marie, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?* Paris, Éditions du Seuil, 1989.
- Todorov Tzvetan, *La littérature en péril*, Paris, Éditions Flammarion, 2007.
- Trousson Raymond, *D'Utopie et d'Utopiste*, L'Harmattan, Paris, 1998.
- Trousson Raymond, *Du millénarisme à la théorie du progrès : L'An 2440 de L. -S. Mercier*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1982.
- Trousson Raymond, *Voyages au pays de nulle part*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1999.
- Trousson Raymond, *Université de Paris IV-Sorbonne, Institut de Littérature Comparée*, 1981.
- Vandoorne Marie-Christine, *La diversité est-elle en danger ? Interviews de deux grands écrivains contemporains*, Entretien réalisé avec Jean-Christophe Rufin, le 18 mars 2003, dans le cadre des Journées de la Francophonie organisées à Rome par le groupe des missions diplomatiques francophones.
- Vanhove Daniel, *la démocratie mensonge : terrorisme, mondialisation, liberté droit d'ingérence.... Ces prétextes qui nous arrangent !*, Marco Pietteur, Embourg, Belgique, 2008.
- Versins Pierre, *Encyclopédie de la science-fiction, de l'utopie et des voyages extraordinaires*, L'Age d'homme, Paris, 1972.
- Wunenburger Jean-Jacques, *Une utopie de la raison. Essai sur la politique moderne*, La Table Ronde, Paris, 2002.
- Yolène Dilas-Rocherieux, *L'Utopie, ou la mémoire du futur : de Thomas More à Lénine, le rêve éternel d'une autre société*, Pocket. Paris, 2000.

Article de périodiques

- Angenot Marc, « Émergence du genre anti-utopique en France : Souvestre, Giraudeau, Robida et al. » in *Interventions critiques*, volume IV : *paralittératures, science-fiction, utopie*. Coll. « Discours social », Montréal : Chaire James McGill de langue et littérature françaises de l'Université McGill. 1985.
- Christian Godin, « Sens de la contre-utopie », *Cités* 2010/2 (n° 42).
- De Loye Paul. « Freire (Paulo). — Pédagogie des opprimés suivi de Conscientisation et révolution, trad. du brésilien ». *Revue française de pédagogie*, volume 30, 1975.

- Gabriel, F. « Le Clézio et la cité utopique ». *Les Inrockuptibles*, Paris, N°553, 15 févr. 2006.
- Glissant Edouard, « Nous ne craignons pas l'utopie », in *Recherches en Esthétique*, Revue du CEREP, Fort-de France, octobre 2005, n°11.
- Hudde Hinrich et Kuon Peter, « De l'Utopie à l'Uchronie. Formes, significations, fonctions, Erlangen », *Études littéraires françaises*, 1988.
- Jean Montenot, « Une société sans pensée utopique est-elle concevable ? », *Sens Public*, PO, 2010.
- Jean-Noël Vuarnet, « Utopie et Atopie », *Littérature*, n°21, Lieux de l'utopie, Février 1976.
- Le Clézio Jean-Marie Gustave, *Entretien à propos d'Ourania, Entretien avec J.M.G. Le* Catalogue mensuel, Gallimard, mai 2005.
- Louet Sylvain, « La figure de la répétition : une vision de l'utopie désenchantée dans la culture américaine », *TRANS*, Revue de littérature générale et comparée.
- Lyman Tower Sargent, « Pour une défense de l'utopie », *Diogène* 2005/1 (n° 209).
- Redeker Robert, « La vraie puissance de l'utopie », *Le Débat* 2003/3 (n° 125), p. 100-111.
- Taillefer Hélène, « L'utopie moderne ou le rêve devenu cauchemar », *Posture*, n°9, *L'infect et l'odieux*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2007.
- Touraine Alain, « La société comme utopie » in *Emilia Dellepiane, Letteratura, Europa, scuola*, Armando Editore, 2006.

Références électroniques

- « À propos de l'utopie », *Mouvements* 2006/3 (no 45-46), p. 230-232. DOI 10.3917/mouv.045.0230.
- « Réalité en quête de fictions. », *Le Monde diplomatique* 9/2004 (n°606), p. 28B-28 [En ligne] URL : www.cairn.info/magazine-le-monde-diplomatique-2004-9-page-28B.htm. Consulté le 25 mars 2015.
- Ainsa Fernando, « Le destin de l'utopie comme métissage », *Diogène* 2005/1 (n° 209), p. 34-49. DOI 10.3917/dio.209.0034.
- Angenot Marc, « Le procès de l'utopie. Utopie, science de l'histoire, idéocraties », *Cités* 2010/2 (n° 42). p. 15-32. DOI 10.3917/cite.042.0015
- Ayed Kawthar, « L'image de soi et de l'autre dans deux romans d'anticipation dystopique », *Nouvelles Études Francophones*, Vol. 22, No. 2 (Automne 2007). [En ligne] : <http://www.jstor.org/stable/25702072>. Consulté le 25 janvier 2016.
- Baczkow Bronislaw, « Lumières et Utopie : Problèmes de recherches » *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 26e Année, N°2 Mars/Avril 1971. En ligne : <http://www.jstor.org/stable/27577863>. Consulté le : 02 février 2016.

- Barlow George, « L'anti-utopie moderne », *Esprit*, N°293 (3), Mars 1961. [En ligne] : <http://www.jstor.org/stable/24256095>. Consulté le 28 juillet 2016.
- Bergen Véronique, « Penser l'autre de la pensée », *Lignes* 2012/2 (n° 38), p. 9-18. DOI 10.3917/lignes.038.0007.
- Bernard David et Lévy Alexandre, « Le capitalisme et la honte », *Cliniques méditerranéennes*, 2014/2 n° 90, p. 245-254. DOI : 10.3917/cm.090.0245.
- Boyer Charles, « L'éthique de Hans Jonas contre l'utopie (marxiste) », *Le Philosophoire* 2014/2 (n° 42). p. 197-213. DOI 10.3917/phoir.042.0197.
- Braga Corin, *De l'utopie à la contre-utopie aux XVI-XIXe siècles*, thèse de doctorat en philosophie sous la direction de Jean-Jacques Wunenburger, Lyon III, 2008. [En ligne] : www.theses.fr/2008LYO31001.
- Braga Corin, « Utopie, Eutopie, Dystopie Et Anti-Utopie », *METABASIS*, n°2, septembre 2006. [En ligne] : www.metabasis.it.
- Broca Sébastien, « Comment réhabiliter l'utopie ? Une lecture critique d'Ernst Bloch », *Philonsorbonne*, Juin 2012. [En ligne], consulté le 25 décembre 2015. URL : <http://philonsorbonne.revues.org/374>.
- Bryon Portet Céline et Keller Daniel, « Les organisations utopiennes : du rêve à la réalité », *Communication et organisation* [En ligne], 48 | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2015. URL : <http://communicationorganisation.revues.org/5032>. Consulté le 19 juillet 2015.
- Bussy Florent, « L'utopie ou la nécessité des écarts entre l'idéal et la réalité », *Le Philosophoire* 2015/2 (n° 44). p. 55-68. Article disponible en ligne à l'adresse : <http://www.cairn.info/revue-lignes0-1992-3-page-43.htm>. Consulté le 15 mars 2016.
- Camus Audrey, « Choir avec Chevillard : la lecture comme exercice utopique », *Revue d'histoire littéraire de la France* 2015/2 (Vol. 115), p. 421-434. DOI 10.3917/rhlf.152.0421.
- Chirpaz François, « Plaidoyer pour l'Utopie », *Esprit*, Nouvelle série, No. 434, Avril 1974. [En ligne]. URL : <http://www.jstor.org/stable/24264384>. Consulté le 21 juin 2016.
- Clavel Maïté, « La haine de l'utopie », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Nouvelle série, Vol 77 (Juillet-Décembre1984). [En ligne]. URL : <http://www.jstor.org/stable/40690143>. Consulté le 30 aout 2015.
- David Christophe, « De l'homme utopique à l'utopie négative. Notes sur la question de l'utopie dans l'œuvre de Günther Anders », *Mouvements* 2006/3 (n°45-46), p. 133-142. DOI 10.3917/mouv.045.0133.
- Dayan-Herzbrun Sonia et al, « L'homme est un animal utopique. Entretien avec Miguel Abensour », *Mouvements* 2006/3 (no 45-46), p. 71-86. DOI 10.3917/mouv.045.86.
- De Bary Cécile, « La vérité et la fiction », *Itinéraires*, [En ligne], 2013-1 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2013, consulté le 11 février 2015. URL : <http://itineraires.revues.org/870> ; DOI : 10.4000/itineraires.870.

- Deléage Jean-Paul, « Utopies et dystopies écologiques », *Ecologie & politique*, 2008/3 N°37, p. 33-43. DOI : 10.3917/ecopo.037.0033.
- Després, Elaine (dir.). 2010. « Dossier Utopie/Dystopie : entre imaginaire et réalité ». *Postures*. En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. [En ligne] : <http://oic.uqam.ca/fr/publications/dossier-utopie-dystopie-entre-imaginaire-et-realite>>. Consulté le 31 juillet 2015.
- Giorgiutti Véronique, « Migrations de J.M.G. Le Clézio », *Ecologie & politique*, 2008/2 N°36. p. 41-51. DOI : 10.3917/ecopo.036.0041.
- Godin Christian, « Sens de la contre-utopie », *Cités* 2010/2 (n° 42). DOI 10.3917/cite.042.0061.
- Goux Jean-Joseph, « Naufrages et espérances jeunesse de l'utopie », *Diogène* 2005/1 (n° 209), p. 109-117. DOI 10.3917/dio.209.0109.
- Klein Gérard, « L'invention de l'avenir et la fabrication de l'humain », *Tumultes*, 2005/2 n° 25. p. 147-156. DOI : 10.3917/tumu.025.0147. p. 147-156. DOI : 10.3917/tumu.025.0147.
- Kupiec Anne, « Karl Mannheim, l'utopie et le temps. Brève anthologie », *Mouvements* 2006/3 (no 45-46), p. 87-97. DOI 10.3917/mouv.045.97
- Manfredonia Gaetano, « L'imaginaire utopique anarchiste au tournant du siècle », *Cahiers Jaurès* 2006/2 (N° 180). Article disponible en ligne à l'adresse : <http://www.cairn.info/revue-cahiers-jaures-2006-2-page-27.htm>.
- Marc Augé. «En panne d'avenir» in *Les utopies d'aujourd'hui*. Le Nouvel Observateur, Paris, n°59, juil. /août. 2005.
- Marie-Ange Cossette-Trudel, « La temporalité de l'utopie : entre création et réaction », *Temporalités* [En ligne], 12 | 2010, mis en ligne le 15 décembre 2010, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://temporalites.revues.org/1346>.
- Marmande Francis, « Les incurables », *Lignes* 1992/3 (n° 17), p. 13-20. DOI 10.3917/lignes0.017.0013.
- Mesnard Philippe, « Y a-t-il encore une perspective pour l'homme ? », *Communications*, 2009/2 n° 85, p. 5-22. DOI : 10.3917/commu.085.0005.
- Miguel Abensour, « Marx : quelle critique de l'utopie ? », *Lignes* 1992/3 (n° 17), p. 43-65. DOI 10.3917/lignes0.017.0043.
- Morin Edgar, « Réalisme et utopie », *Diogène* 2005/1 (n° 209), p. 154-164. DOI 10.3917/dio.209.0154.
- Murzilli Nancy, « La possibilisation du monde : littérature et expérience de pensée », *Critique* 2004/3, n° 682. p. 219-234. Article disponible en ligne à l'adresse : <http://www.cairn.info/revue-critique-2004-3-page-219.htm>. Consulté le 19 mars 2016.
- Nogueira François Rodriguez, *La Société totalitaire dans le récit d'anticipation dystopique, de la première moitié du XXe siècle, et sa représentation au cinéma*, Thèse de doctorat, Université Nancy 2. 2008. En ligne : www.petale.univ-lorraine.fr/get.pdf.

- Portet Bryon Céline et Keller Daniel, « Les organisations utopiennes : du rêve à la réalité », *Communication et organisation*. [En ligne], 48 | 2015, consulté le 30 mars 2016. URL : <http://communicationorganisation.revues.org/5032>.
- Quessada Dominique, « De la sousveillance. La surveillance globale, un nouveau mode de gouvernementalité », *Multitudes* 2010/1 (n° 40), p. 54-59. DOI : 10.39717/mul.0400045.
- Raullet Gérard, « L'utopie est-elle un concept ? », *Lignes* 1992/3 (n° 17), p. 102-117. DOI 10.3917/lignes0.017.0102.
- Renard Jean-Pierre, « Jean-Christophe Rufin : post-modernité et radicalisation », *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement* [En ligne], 13 | 2012, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 27 septembre 2015. URL : <http://tem.revues.org/1647>
- Ritaine Evelyne, « La barrière et le checkpoint : mise en politique de l'asymétrie », *Cultures et Conflits*, N° 73, Frontières, Marquages Et Disputes (printemps 2009). En ligne : <http://www.jstor.org/stable/23703639>. Consulté le 02 février 2015.
- Roman Sébastien, « Hétérotopie et utopie pratique : comparaison entre Foucault et Ricœur », *Le Philosophoïre* 2015/2 (n° 44), p. 69-86. Article disponible en ligne à l'adresse : <http://www.cairn.info/revue-le-philosophoïre-2015-2-page-69.htm>. Consulté le 18 juin 2016.
- Rufin Jean-Christophe, « D'une peur à l'autre », *Le Débat*, 1995/2 n° 84, p. 23-27. DOI : 10.3917/deba.084.0023.
- Rufin Jean-Christophe, « Itinéraire : Jean-Christophe Rufin », *Revue Projet*, 2002/4 n° 272. p. 6-14. DOI : 10.3917/pro.272.0006
- Rufin Jean-Christophe, « La construction de la peur », *Le Débat*, 2005/1 n° 133, p. 163-165. DOI : 10.3917/deba.133.0163.
- Salles Marina, « Ourania de j. M. G. Le Clézio : une utopie historisée, un roman politique », *Itinerários, Araraquara*, jan. /Jun. 2011, n°32, p.127-142. [En ligne] : www.seer.fclar.unesp.br/itinararios/article/view/4581. Consulté le 15 avril 2016.
- Santalucia Stefania, « L'utopie comme instrument de critique de la société dans les Gulliver's Travels (1726-27) de Jonathan Swift, le Candide (1759) de Voltaire et Un Viaggio al centro della terra (1799) de Lorenzo Ignazio Thjulen ». *Rilune-Revue des littératures européennes*, Hors-Série, 2008, [En ligne] consulté le 27 septembre 2015. URL : <http://www2.lingue.unibo.it/dese/.../Utopie.pdf>.
- Schérer René, « Philosophie et utopie », *Lignes* 1992/3 (n° 17). p. 66-87. DOI 10.3917/lignes0.017.0066.
- Sébastien Roman, « Consensus et utopie. Lecture de Habermas par Paul Ricœur », *Esprit* 2015/8 (Août-septembre), p. 69-79. DOI 10.3917/espri.1508.0069.
- Taillefer Hélène, « L'utopie moderne ou le rêve devenu cauchemar : Portrait de la transformation d'un genre », *Postures*, n°9. Mai 2009. [En ligne] : www.archipel.uqam.ca/2229/.../M10931

- Tower Sargent Lyman, « Pour une défense de l'utopie », *Diogène* 2005/1 (n° 209), p. 10-17.
- Veg Sebastian, « La démocratie, un objet d'étude pour la recherche littéraire ? », *Revue de littérature comparée*, 2009/1 n° 329. p. 101-121. Article disponible en ligne à l'adresse : <http://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2009-1-page-101.htm>. Consulté le 01 mai 2015.
- Vigarello Georges, « La beauté ou la fascination du choix », *Esprit*, No. 307 (8) (Août-septembre 2004). [En ligne] : <http://www.jstor.org/stable/24249822>. Consulté le 07 décembre 2015.
- Villoro Luis, « La triple confusion de l'utopie », *Diogène* 2005/1 (n° 209). p. 3-9. DOI 10.3917/dio.209.0003.
- Vuarnet Jean-Noël, « Utopie et Atopie », *Littérature*, N°21, Lieux de l'utopie (février 1976). En ligne : <http://www.jstor.org/stable/23801812>. Consulté le 21 juillet 2016.
- Wahnich Sophie, « Persistance de l'utopie. Entretien avec Miguel Abensour », *Vacarme* 2010/4 (N° 53), p. 34-37. DOI 10.3917/vaca.053.0034.
- Wolf Nelly, « Littérature et politique : le roman contractuel », *A contrario*, 2007/1 Vol. 5. p. 24-36. Document téléchargé depuis www.cairn.info - CERIST - - 193.194.76.5 - 01/12/2014 23h38.
- Zarka Yves Charles, « Éditorial. Il n'y a plus d'ailleurs », *Cités* 2010/2 (n° 42) p. 3-7. DOI 10.3917/cite.042.0003.

Table des matières

Résumé	3
<i>Introduction générale</i>	4
Chapitre 1 : Chroniques d'une renaissance	9
1. L'UTOPIE UN CONCEPT BIEN RÉEL	11
1.1. Les architectes de l'utopie.....	11
1.2. Esquisse d'une définition	16
1.3. Formes et caractéristiques.....	21
2. DYSTOPIE : SECRET D'UNE MÉTAMORPHOSE	26
2.1. Origines et implications de la métamorphose.....	26
2.2. Fidélité à un fond commun	31
2.3. Utopie et Dystopie une fin identique.....	36
3. HISTOIRE D'UN RENDEZ-VOUS MANQUÉ AVEC L'HISTOIRE.....	39
3.1. Les sources de la haine	40
3.2. Le couple utopie/totalitarisme.....	44
3.3. Les stratégies de réhabilitation	47
Chapitre 2 : Politiques de l'utopie	50
1. L'UTOPIE AU SECOURS DE LA RÉALITÉ	52
1.1. Le retour de l'utopie	52
1.2. L'illusion de la réalité	55
1.3. Ce qui manque au réel.....	59
2. ANTICIPATION RÉALISTE D'UN PROCESSUS.....	65
2.1. Séparation et dépolitisation.....	66
2.2. L'uniformisation de la culture.....	71
2.3. La domination politique	74
3. L'ORGANISATION POLITIQUE DE <i>GLOBALIA</i> ET <i>OURANIA</i>	76
3.1. La fabrication du social	77
3.2. Les frontières sociales	82
3.3. La place de la jeunesse et de l'histoire	86
Chapitre 3 : L'écriture de la pensée	92
1. LA PENSÉE SOCIALE UTOPIQUE	94
1.1. Valeurs et apports de la fiction	94
1.2. Expression et/ou réflexion	98
1.3. Explorer le monde	101
2. L'UTOPIE : LIEU DE L'ARTICULATION DU LITTÉRAIRE ET DU POLITIQUE	104
2.1. Une pensée créatrice	104

2.2.	L'utopie, lieu de résistance.....	107
2.3.	Un espace politique.....	110
3.	LA PENSÉE A L'ŒUVRE.....	113
3.1.	L'éducation à la vie	113
3.2.	Les mécanismes du pouvoir.....	119
3.3.	Le droit à la différence.....	126
	<i>Conclusion générale</i>	131
	Références bibliographiques	136

Cette étude aborde les relations entre littérature et politique à travers les concepts de l'utopie et de la dystopie. L'étude comparée d'*Ourania* de Jean-Marie Gustave Le Clézio et *Globalia* de Jean-Christophe Rufin est une occasion d'explorer la puissance de la fiction, en tant que création d'un «effet de monde». Une étude en trois actes : le temps de la renaissance de l'utopie, celui des politiques que ces deux récits dénoncent et annoncent à la fois, enfin le temps de la pensée utopique, où la littérature utopique comme expérience de pensée.

Les deux œuvres présentent sous un jour nouveau cette notion d'utopie, considérée non seulement comme un genre littéraire, mais comme un esprit, un signe politique à part entière. Elles tirent un signal d'alarme quant au bouleversement de nos sociétés. Elles manifestent surtout une volonté de réinventer les paradigmes historiques et politiques.

C'est une tentative d'éclipser les frontières et de dépasser la conception courante de l'utopie, toute réductrice qu'elle soit. Dégagé l'utopie des stéréotypes et des amalgames qui l'encerclent. L'utopie dans sa diversité exerce un incontestable pouvoir, une puissance d'action sur le réel. Elle aurait succombé et laissé le champ à son opposé la dystopie, nommée également anti-utopie et contre-utopie ; alors que nous serions simplement en présence d'une autre forme d'utopie. L'utopie comme la dystopie représente une espérance, un moyen d'enrichir la réflexion et l'imagination politiques. C'est en quoi, elles permettent de faire la jonction entre la politique et la littérature. Il s'agit d'interroger les liens qui unissent la démarche littéraire et la démarche philosophique, les zones de croisement entre ces deux démarches débordent. Les points de rencontre demeurent multiples, la littérature utopique donne à penser le monde à la philosophie politique.

Ces deux fictions questionnent les fondements du « vivre ensemble ». Elles révèlent les instruments du pouvoir et suggèrent d'autres alternatives. Elles modélisent aussi notre perception de l'avenir. Elles nous invitent à reconsidérer notre rapport au pouvoir et nous encouragent à redéfinir notre relation au monde.

Mots clés : Utopie. Dystopie. Politique. Pensée. Avenir. Pouvoir.

وتتناول هذه الدراسة العلاقة بين الأدب والسياسة من خلال مفاهيم الليوتوبيا دستوبيا. دراسة مقارنة *Ourania* جان ماري غوستاف كليزيو و *Globalia* جان كريستوف روفينه هي فرصة لاستكشاف قوة الخيال كإبداع « تأثير العال ». دراسة في ثلاثة أعمال: وقت انبعاث جديد الليوتوبيا، وهو السياسة التي تدين وتعلن عنها كل من الروايتين في نفس الوقت وأخيرا إلى تفكير، حيث أدب الليوتوبيا كتجربة الفكر. الروايتان تظهران يوما جديدا هذا مفهوم الليوتوبيا والذي لا يعتبر نوعا أدبيا وحسب، بل كروح، إشارة سياسية في حد ذاته. هما تمثلان إنذارا بشأن الاضطرابات في مجتمعاتنا. وهي تظهر في الغالب استعداد لإعادة اختراع نماذج تاريخية وسياسية. انها محاولة لتخطي الحدود وتجاوز المفهوم الحالي الليوتوبيا. تنقيتها مما يحيط بها من أنواع وألغام. الليوتوبيا في تنوعه يمارس قوة لا يمكن إنكارها، قوة على أرض الواقع. ربما كانت لترضح وتختفي وتترك المجال لواقع مرير ومعكس، وما يسمى أيضا بالعالم المرير. لكننا وببساطة في شكل آخر من الليوتوبيا. تمثلان أملا، ووسيلة لإثراء التفكير والخيال السياسي. وهما بذلك تحدثان اتصالا بين السياسة والأدب. يتعلق الأمر باستجواب العلاقات بين المنهج الأدبي والمنهج الفلسفي ونقاط الاشتراك بين هذين المنهجين. تتعدد نقاط الالتقاء بينهما، مما يجعل من الليوتوبيا الأدبية منطلقا لفلسفة السياسية. هاتان الروايتان تتساءلان عن أسس "العيش معا". وتكشفان عن أدوات السلطة مع اقتراح البدائل وهما بذلك تدعوانا لإعادة النظر في علاقتنا بالسلطة وبذلك تشجعانا لإعادة تعريف علاقتنا بالعالم.